



John Adams
Library,



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o

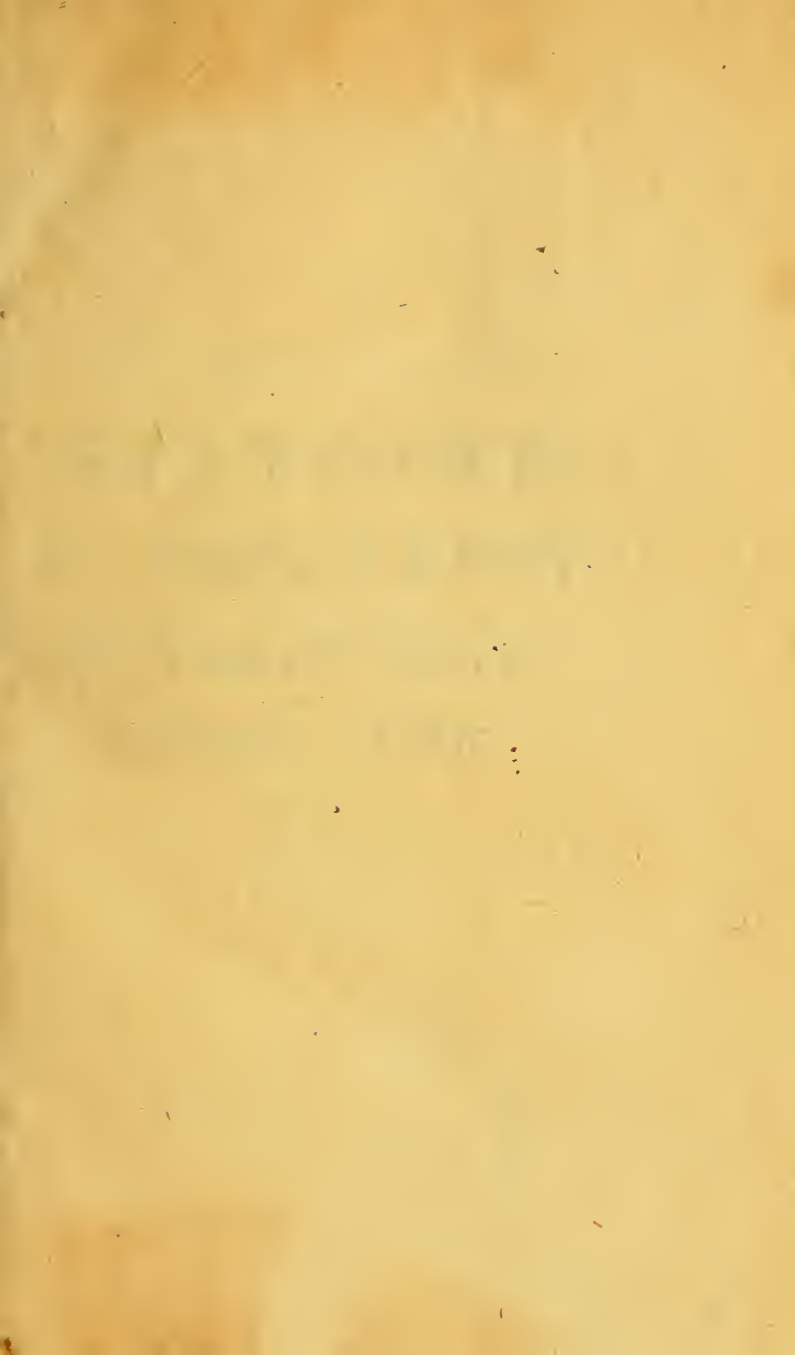
ADAMS

223.26

vol. 21









HISTOIRE
DU PARLEMENT
D'ANGLETERRE.
SECONDE PARTIE.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

HISTOIRE
DU PARLEMENT
D'ANGLETERRE.

Par M. l'Abbé RAYNAL.

Nouvelle Edition , revue , corrigée &
augmentée.

SECONDE PARTIE.



A LONDRES.

M. DCC. LI.

x
ADAMS 223.26
v. 2

TABLE

DES MATIÈRES

De la seconde Partie du Parlement
d'Angleterre.

A llégeance (Serment d') en quoi consiste ,	Page 257
Anarchie, plus dangereuse que le Despotisme ,	196 & suiv.
Angleterre ne fait plus qu'un même Royaume avec l'Ecosse & l'Irlande sous le nom de Grande-Bretagne ,	212
Anglois , abandonnent la Religion Catholique ,	36
— Leurs variations en matiere de Religion ,	72 & 259
— Se révoltent contre Charles I.	83
— Adoptent le Gouvernement Républicain ,	122
Anglicans. Voyez <i>Episcopaux</i> ,	
ANNE (La Reine) succede à Guillaume III.	217
<i>II. Partie.</i>	β

— Prosperités de son Regne,	226
— Les fait servir à ses desseins , <i>ibid.</i> & <i>suiv.</i>	
— A qui elle dut ses succès ,	239
— Défaut qui ternit sa gloire ,	241
ANNE de Boulen aimée d'Henri VIII.	28
— Circonstances qui la portent sur le Throne ,	29, 33, 35
ARLINGTON, Ministre de Charles II.	157
— Ses talens ,	158

B

B ELLAMOND (Milord) refuse de servir les desseins de Guillaume III.	251
— Sa disgrâce ,	<i>ibid.</i>
— Son désintéressement ,	252
BUCKINGHAM (George Villers Duc de) cause la ruine de Charles I.	63
— Son Portrait ,	<i>ibid.</i> & <i>suiv.</i>
— Son caractère ,	<i>ibid.</i>
— Sa conduite dans ses Ambassades ,	66
— Il est assassiné ,	67
BUCKINGHAM, Favori de Charles II.	157
— Son caractère ,	159

C

- C**ATHERINE d'Aragon déplaît à son
mari, 27
— Son caractère, 28
CATHOLIQUE (Religion) proscrite en An-
gleterre, 36
— Y est rétablie, 44
— Proscrite de nouveau, 53, 57
CATHOLIQUES conspirent contre Jacques
I. 158
— Persécutés sous Charles II. 175
Chambre Basse. Voyez Communes.
Chambre Haute. Voyez Lords.
CHARLES I. prévient les Anglois contre
lui. 62
— Convoque trois Parlemens & les casse, 67
— Etend trop loin son autorité, 68 - 71
— Proscrit le Presbytéranisme, 73
— Son irrésolution, 74
— Ses Partisans le trahissent, 75
— S'accommode avec les Ecoissois, 76
— Reprend les armes, 77
— Assemble tous les Pairs du Royaume, 79
— Ensuite le Parlement, 80
— Disposition où l'on y étoit à son égard, *ibid.*

—	Signe la condamnation de Strafford,	85
—	Accorde tout au Parlement, 88 & suiv.	
—	Mal conseillé,	103
—	Se livre à l'Armée des Ecoffois,	110
—	Est vendu au Parlement,	112
—	Condamné à mort,	116
—	Réflexions sur cet événement,	117
—	Son éloge,	<i>ibid.</i> & suiv.
	CHARLES II. comment passe sa jeunesse,	137
—	Rappelé sur le Throne de son pere,	142
—	Son caractère,	<i>ibid.</i> & suiv.
—	Les Anglois se préviennent pour lui,	148
—	Dispose à son gré du Parlement, 151,	153
—	Proscrit les non-Conformistes,	156
—	Fait alliance avec la France,	160
—	Accorde la liberté de conscience,	161
—	La révoque,	163
—	Soutient les intérêts de son frere,	176
	CHARLES II. Roi d'Espagne entre dans la ligue d'Ausbourg,	191
—	Comment est devenu célèbre,	<i>ibid.</i>
	CHARLES-Quint. Eloge qu'en font les Es- pagnols,	35
	CLARENDON (Le Chancelier) résiste aux	

DES MATIERES. †

Courtisans de Charles II.	153
— Son éloge ,	154 & suiv.
— Peche contre la politique ,	156
CLEMENT VII. Suites funestes de sa Poli- tique ,	33
— Il excommunie Henri VIII.	36
Clergé d'Angleterre. Son autorité dans le Parlement ,	259
CLIFFORD , zélé pour la Religion Catho- lique ,	157
— Son caractere ,	<i>ibid.</i>
Communes (Chambre des) circonstances qui ont accru son autorité ,	2
— Ses privilèges troublés par Jacques I.	56
— Opposée à Charles I.	82
— S'attribue le droit exclusif de faire des Lois ,	116
— Condamne Charles I. à la mort ,	120
— Abolit la Royauté ,	<i>ibid.</i>
— Consent à l'exclusion du Duc d'York ,	176
— Favorise les prétensions du Prince d'O- range ,	196
— De quelles personnes composée ,	248
— Comment traite avec la Chambre Hau- te ,	268
— Son pouvoir actuel ,	265
Conjuration des Poudres ,	58

— Comment découverte ,	<i>ibid.</i>
<i>Convenant.</i> (Le) Ce que c'étoit ,	74
<i>Convention</i> , assemblée par Guillaume III.	195
— Déclare le Throne vacant ,	196
— Changée en Parlement ,	206
CONWAI (Le Lord) chargé de la guerre contre les Ecoffois ,	77
— Quel homme c'étoit ,	<i>ibid.</i>
— Trahit son parti ,	78
<i>Cour Romaine</i> manque à sa politique ,	35
— De haute Justice de quelles personnes composée ,	116
CROMWEL, unit les Rebelles d'Angleterre, avec ceux d'Ecoffe ,	103
— Comparé avec Montrose ,	106 & <i>suiv.</i>
— Se rend maître du Parlement ,	115
— Gouverne la République d'Angleter- re ,	122, 124
— Met l'Armée aux prises avec le Parle- ment ,	125
— Prend le parti de l'Armée ,	126
— Chasse le Parlement de la Salle d'As- semblée ,	127
— En fait créer un autre ,	128
— Son hypocrisie ,	129
— Accepte le titre de Protecteur ,	<i>ibid.</i>
— Son portrait & son caractère ,	130 & <i>suiv.</i>

D

D Eputés des Villes au Parlement ; comment sont choisis,	253
— Vendent leur Voix à la Cour,	255
— Leurs droits & leurs privilèges,	264
— Leur nombre,	266

E

E Cofse , unie à l'Angleterre sous le nom de Grande-Bretagne,	212
— (Commiffaires d') gagnés par la Cour d'Angleterre,	229
— (Parlement d') incorporé avec celui d'Angleterre,	234
— Dommage qu'elle en reçoit,	237
E coffois, défendent leur Religion contre Charles I.	74
— S'accommodent avec lui,	76
— Recommencent la guerre,	77
— Trompés par Cromwel,	104
— S'uniffent aux Rebelles d'Angleterre,	<i>ibid.</i>
— Vendent Charles I. au Parlement,	112
— Arment en fa faveur,	123
— S'élevent contre la réunion des Par- lemens d'Ecoffe & d'Angleterre,	231 &
	<i>a</i> iiiij 235

EDOUARD V. Etat de la Religion sous son Regne ,	40
— Comment il dispose de sa succession ,	42
ELISABETH. En quel état trouva l'Angle- terre ,	47
— Obstacles qui l'écartoient du Throne ,	49
— Comment elle les surmonta ,	50
— Félicité de son Regne ,	51
— Ses talens pour régner, <i>ibid. & suiv.</i>	
— Et pour cacher ses défauts, 52 & <i>suiv.</i>	
— Sa fermeté dans le Parlement ,	260
<i>Episcopaux</i> , forment un parti en Angle- terre ,	73 & 91
— En quoi different des Presbytériens ,	<i>ibid.</i>
— Reproches qu'ils leur font ,	92
— Ont changé de nom sans changer de sentimens ,	93
— Favorables à l'autorité Royale ,	99
— A la Cour de France ,	<i>ibid.</i>
— Leur politique ,	100
— Leurs sentimens sur la Religion, <i>ibid.</i> <i>& suiv.</i>	
— Variations dans leur conduite ,	101
— Veulent abattre les Puritains ,	147
— Favorables à Jacques II.	201

F

- F** *Rançois*, haïs en Angleterre, 95 & s.
 — Surtout des Puritains, *ibid.*
 — Recherchent l'alliance de Cromwel,
 123
 — (Monarchie des) affoiblie par la révo-
 cation de l'Edit de Nantes, 189
 — Revers qu'elle effuye, 218 & *suiv.*
 & 226

G

- G** RAI (Jeanne). Voyez JEANNE.
 GUILLAUME III. sollicité par les Mécontents
 d'Angleterre, 187
 — Motifs qui le retenoient, *ibid.* & *suiv.*
 — Forme une ligue contre Louis XIV.
 190
 — Passe en Angleterre, 192
 — Chargé du gouvernement, 195
 — Mécontent des Anglois, 204
 — Déclaré Roi d'Angleterre, 205
 — Change la Convention en Parlement,
 206
 — Sa mort, 207
 — Son caractère, *ibid.* & *suiv.*
 — Rend le Parlement triennal, 250
 — Ce qu'il pensoit des Wigs & des Torys,
 262

H

H Anovre, (Maison de) préférée à celle des Stuarts ,	206
HENRI VII. Malheurs de sa jeunesse ,	6
	& 7
— Gagne une bataille contre Richard III.	7
— Est proclamé Roi ,	9
— Quel droit il avoit au Throne ,	10 , 13
— Se fait un plan de gouvernement ,	16 , 19
— Supérieur en tout à Henri VI.	17
— Excellence de sa politique ,	19 , 21
— Ce qu'il fit pour affoiblir les Grands ,	22 & suiv.
— Jugement sur son caractère & son regne ,	24 , 26
HENRI VIII. Tranquillité de son Regne ,	26
— Par quels moyens se rendit absolu ,	<i>ibid.</i>
	& suiv.
— Demande au Pape la dissolution de son mariage ,	33
— Ensuite à l'Archevêque de Cantorbéry ,	34
— Excommunié ,	36
— Se sépare de l'Eglise ,	<i>ibid.</i>
— Ses Amours ,	37

DES MATIERES. xj

— Ses projets ,	<i>ibid.</i>
— Ses alliances ,	38
— Contradictions dans son Regne ,	39
HERBERT (L'Amiral) contradictions entre ses goûts & son caractère ,	185

J.

J ACQUES L. parvient au Throne d'Angleterre ,	53
— Comment reçu par les Anglois .	54
— Son caractère ,	<i>ibid. & suiv.</i>
— Soutient mal son autorité ,	56 & suiv. & 61

JACQUES II. monte tranquillement sur le Throne ,	176
— Quels talens il y porta ,	177
— Son caractère ,	<i>ibid. & suiv.</i>
— Place mal sa confiance ,	179
— Dissipe une révolte ,	180
— Sa religion ,	181
— Manque de politique ,	<i>ibid. & suiv.</i>
— Accorde la liberté de conscience ,	182
— Reçoit à sa Cour un Nonce du Pape ,	183
— Trahi par son Ministre ,	192
— Perd courage ,	193
— Se sauve en France ,	194
JEANNE Grai. Son éloge & ses malheurs ,	

<i>Jesuites</i> calomniés ,	48 , 174
— Soupçonnés de la conjuration des Poudres ,	59
— S'en justifient mal ,	60
— Leur éloge ,	<i>ibid.</i>
<i>Indépendans</i> . En quoi different des Presbytériens ,	113
INNOCENT XI. méprise l'Ambassadeur d'Angleterre ,	183
— Entre dans la ligue d'Ausbourg ,	191
IRETON , harangue le Parlement ,	113

L

L AMBERT. Sa puissance balance celle du Parlement ,	135
— En quoi inférieur à Cromwel ,	<i>ibid.</i> <i>& suiv.</i>
LAUD (Guillaume) se rend maître de l'esprit de Charles I.	72
— Son zele inconsidéré ,	72 <i>& suiv.</i>
— Son emprisonnement ,	87
LAUDERDALE. Ministre de Charles II.	157
— Son caractère démenti par sa conduite ,	158
LEOPOLD. (L'Empereur) Entre dans la ligue d'Ausbourg ,	190
LESLAI , commande l'armée des Rebelles d'Ecosse ,	74

DES MATIÈRES. xiiij

- Trompe Charles I. 111
- Ligue d'Ausbourg. A quelle occasion formée, 190
- De quelles puissances fut composée, *ibid. & suiv.*
- Lords d'Angleterre, affoiblis par Henri VII. 23
- Opposés à Charles I. 81
- Avilis par la Chambre Basse, 120, 123
- Rétablis dans leurs droits, 142
- Composent la Chambre Haute, 248
- Moins accredités que les Communes, 264
- Leur pouvoir dans le Parlement, 265

M

- M** ALBOROUGH, comment produit à la Cour, 221
- Perd la confiance de Guillaume III. 222
- Trop loué par les Anglois, *ibid.*
- Ses talens pour la guerre, 223 *& suiv.*
- En quoi supérieur aux autres Généraux, *ibid.*
- MARIE rétablit la Religion Catholique en Angleterre, 44
- MONK. Mal connu des Anglois, 138
- Les désabuse sur son compte, 139

— Eloge de sa politique ,	140
— Prend les intérêts de Charles II.	141
MONTROSE prend le parti de Charles I.	105
MORDANT (Mylord) son caractère ,	185

P

P Airie, conférée à une Maison ne peut lui être ôtée ,	266
<i>Pairs. Voyez Grands & Lords.</i>	
<i>Parlement</i> , approuve le schisme d'Henri VIII.	36
— Le condamne sous le Regne de Marie,	45
— Docile à Elisabeth ,	51
— Absolu sous Jacques I.	61
— Prévenu contre Charles I. 62 & suiv.	
— Convoqué par Charles I. en 1640.	80
— Dispositions de ce Parlement ,	<i>ibid.</i>
— Il s'unit avec l'armée d'Ecosse ,	83
— Usurpe toute l'autorité ,	89
— Livré au pouvoir de l'armée ,	115 , 125
— Travaille avec l'armée à changer le gouvernement ,	126
— Chassé de Westminster , dispersé ,	127
	& 249

DES MATIERES. xv

— Rassemblé de nouveau ,	134
— Cassé ,	142
— Convocation d'un Parlement qui rappelle Charles II.	<i>ibid.</i>
— Dispositions de ce Parlement ,	147
— Il est cassé ,	148
— Convoqué par Charles II. Lui est dévoué ,	149, 151
— De 1661. proscriit tous les non-Conformistes ,	156
— d'Angleterre uni à celui d'Ecosse ,	234
— Ce que c'est que le Parlement ,	243
— Son autorité ,	245 & <i>suiv.</i>
— De quelles personnes est composé ,	247 & <i>suiv.</i>
— Sa durée fixée à trois ans sous Guillaume III.	250
— Remise au pouvoir du Roi ,	252
— (Convocation du) Comment se fait ,	253
— Ordre qui s'y observe ,	256, 259
— Quelles affaires on y traite ,	259, 263
PHILIPPE d'Espagne, épouse la Reine d'Angleterre ,	44
— Lui aide à rétablir la Religion Catholique ,	<i>ibid.</i>
— La méprise ,	46
Presbytériens. Voyez Puritains.	

<i>Puritains</i> , troublent l'équilibre du Gouvernement ,	3
— Opposés aux Anglicans ,	73 & 91
— Reproches qu'ils leur font ,	92
— Si cette faction a changé de sentiment en changeant de nom ,	93
— Comment justifient leur conduite, <i>ibid.</i>	
— Ennemis naturels des François ,	95
— Favorables aux Autrichiens ,	97
— Leurs sentimens sur la tolérance ,	98
— Variations dans leur conduite ,	101.
— Proscrits par Charles II.	156

R

R éunion des Parlemens d'Angleterre & d'Ecosse tentée par Jacques I.	213
— Exécutée sous Cromwel ,	214
— Puis rompue ,	215
— Renouée inutilement par Charles II.	216
— Méditée par Guillaume III.	212 & 217
— Exécutée par Anne ,	226 & <i>suiv.</i>
— Conditions de cette réunion ,	234
— Contradictions qu'elle éprouve ,	235
RICHARD III. Comment parvient au Throne ,	3
	SON

DES MATIERES. xviij

- Son Portrait, *ibid.* & *suiv.*
- Méconrente les Anglois, 6
- Perd la Couronne & la vie, 7 & 8
- RICHARD Cromwel succede à son pere
dans le Protectorat, 133
- Sa foiblesse, *ibid.*
- RICHELIEU (Le Cardinal de) fomenté les
troubles d'Angleterre, 76
- RICHEMONT (Le Comte de) Voyez Hen-
ri VII.
- Rois d'Angleterre, Présidens essentiels du
Parlement, 243
- Jusqu'à où s'étend leur pouvoir, 245
- Ont seuls le droit de convoquer le Par-
lement, 249
- RUSSEL. Son courage, 185

S

- S**HAFTSBURY, Ministre de Char-
les II. 157
- Employé à établir la liberté de conf-
cience, 160
- Abandonne les intérêts du Roi, 164
- Son caractere, *ibid.* & *suiv.*
- Veut détruire la Monarchie, 168
- Réunit les Wigs & les Torys, 170
- Trahit les secrets du Roi, 171
- Veut exclure du Throne le Duc
II. Partie. b

d'Yorck ,	173-176
— N'y réussit pas ,	176
SHREWSBURY. Son inconstance en fait de religion ,	186
SIDNEY, son caractère ,	<i>ibid.</i>
STAIRS. (Le Comte de) Sert les desseins de la Reine Anne ,	228 & <i>suiv.</i>
STAMLEI. Quel conseil il donne à Henri VII.	14
STRAFFORD. (Le Comte de) Prend le parti de Charles I. contre les Ecoffois rebelles ,	78
— Accusé par les rebelles ,	84
— Presse Charles I. de consentir à son supplice ,	85
— Son éloge ,	86
Supremacie (Serment de). En quoi consiste ,	257

T

T Est (Serment du) révoqué par Jacques II.	182
— En quoi consiste ,	257
TITUS. Oatès. Quel homme c'étoit ,	173 & <i>suiv.</i>
— Débite une calomnie contre les Catholiques ,	174
Torys. (Les) Leur système politique ,	169



AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

J'Ai publié il y a quelques mois en deux volumes *in-8°*. une cinquième édition de mon Histoire du Stadhouderat. Cet Ouvrage n'est pas sans doute encore ce qu'il pourroit être , mais il a acquis le degré de perfection que j'étois capable de

AVERTISSEMENT.

lui donner. On ne fera pas si content des changemens qu'on trouvera dans l'Histoire du Parlement d'Angleterre. Les recherches que j'ai faites ne m'ont pas donné beaucoup de nouvelles lumieres , & je ne me trouve pas malheureusement assez de talent pour profiter de tous les conseils que des Censeurs polis & judicieux m'ont donnés. J'aurois pû, il est vrai, adoucir trois ou quatre

AVERTISSEMENT.

traits que quelques Critiques ont trouvés hardis : mais la vérité de l'histoire ne me l'a pas permis. Le respect qu'on doit à une Religion aussi évidemment divine que l'est la nôtre , peut se concilier très-bien, & je crois l'avoir fait, avec le courage de blamer les passions de ses Ministres lorsque cela est nécessaire. On s'est partagé , à ce qu'il m'a paru , sur la maniere dont j'écrivois l'Histoire.

AVERTISSEMENT.

Le public aura bientôt la preuve des efforts que je fais pour réunir les sentimens.

W

W	ALPOLE, comparé à Gedeon, 263
<i>Wigs.</i> (Les)	Leur système politique, 169
WOLSEY.	Son origine, 29
—	Son talent pour les affaires, 30 & <i>suiv.</i>
—	Son caractère, 31
—	Son ambition, 32
—	Se venge de Charles-Quint, <i>ibid.</i>
—	Disgracié, 38

Fin de la seconde Partie.

ERRATA.

Page 19, ligne 3 : ôta, *lisez* ôtat.

Page 29, ligne 3 : qui la portée, *lisez*, qui
la porta.

Page 32, ligne 5 : sieg, *lisez*, siège.



INTRODUCTION
A
L'HISTOIRE
DU PARLEMENT
D'ANGLETERRE.
SECONDE PARTIE.

VII. ÉPOQUE.

*Les Communes s'emparent de toute
l'Autorité Souveraine sous
Charles I. 1648.*

LA balance du pouvoir a sou-
vent varié en Angleterre depuis la
II. Partie. A

conquête des Normands ; elle y a été même quelquefois entièrement renversée. Les Communes qui de leur aveu en avoient d'abord une portion peu considérable , en acquirent insensiblement davantage. La coûtume qui s'introduisit parmi les Nobles de vendre leurs Terres sous le Regne de Henri VII. augmenta considérablement ce pouvoir : il s'accrut encore plus , lorsqu'au tems du Schisme les Abbayes furent abolies. Alors une partie du Clergé fut ôtée d'un des bassins de la balance , & les Communes qui s'étoient enrichies de leurs pertes furent mises dans l'autre. Il passe pour constant que le pouvoir étoit dans un équilibre parfait entre les deux Chambres vers le milieu du regne d'Elisabeth : mais

peu de tems après une secte d'hommes audacieux connus sous le nom de *Puritains*, usurpa les prérogatives des Nobles, insinua les principes d'un Gouvernement Républicain, & introduisit la tyrannie du peuple. Le détail de ces révolutions doit faire une partie des plus intéressantes de cette Histoire.

L'Angleterre étoit à peine consolée de la perte d'Edouard, que la mort de ses deux fils la couvrit d'un nouveau deuil. Le Duc de Glocestre leur tuteur & leur oncle les fit étouffer, & monta sur le Throne dont il les faisoit descendre. Cet Usurpateur, connu dans l'Histoire sous le nom de Richard III. avoit une ame perverse dans un corps mal-fait. Sa physionomie annonçoit tout ce qu'on peut ima-

giner de plus sinistre, & ne développoit pas encore la moitié de sa méchanceté. Son cœur toujours fermé à l'humanité, étoit toujours ouvert à la perfidie. Il ne ménageoit pas son sang dans la guerre : mais il abusoit de la paix pour répandre celui de ses ennemis. Sa férocité & son ambition furent les deux sources de ses cruautés ; & il immola presque autant de victimes à son tempérament, qu'à ses intérêts. Ses caresses étoient perfides : elles annonçoient à ceux qui en étoient l'objet, une trahison ou un assassinat. Personne ne fut en sûreté sous ce Règne ; parce que ceux qui auroient pû se rassûrer sur l'innocence de leurs mœurs, avoient à craindre l'imagination du Monarque. Il étoit avide du bien d'autrui,

& prodigue du sien. Peu de politiques ont mieux noué que lui une intrigue ; & personne n'en a jamais mieux sù profiter. Tout parloit en lui ou se taisoit à son gré. Jamais on ne lut dans ses yeux les secrets que cachoit son ame. Il ne communiquoit ses projets qu'à ceux dont il ne pouvoit se passer dans l'exécution ; & jamais l'instant de la confiance ne prévint celui de la nécessité. Il n'abandonnoit rien au hasard dans ses entreprises, ce qui est souvent un défaut en politique ; & ce systême nuisit plus d'une fois à ses intérêts. Ce fut un monstre qui eut de grands talens , point de vertus , & tous les vices.

L'horreur d'un tel caractère étonna les Anglois mêmes. Les plus sages d'entr'eux formerent le difficile

projet de réunir les forces des deux Roses contre le Tyran. Après bien des aigreurs & des soins, on réussit à faire agréer aux Chefs des deux Partis le mariage d'Elisabeth fille aînée d'Edouard & héritière de la Maison d'Yorck par son pere, avec le Comte de Richemont héritier de la Maison de Lancastre par sa mere Marguerite de Sommerfet. Richemont, triste & unique reste d'un sang réprouvé, passoit dans l'esclavage, loin de sa Patrie, une vie que ses ancêtres avoient finie dans des batailles ou sur l'échaffaut. Proscrit comme eux, ce jeune Prince s'étoit embarqué pour aller chercher un asyle que l'Angleterre lui refusoit. La mer le jetta sur les côtes de Bretagne, dont le Souverain, gagné par des présens, ou in-

timidé par des menaces, le retenoit depuis dix-sept ans dans les fers. Richemont fut assez heureux pour briser sa prison, dans le tems même que les vœux de sa Nation l'appelloient au Throne; & que les soins, les risques mêmes de ses amis lui en applanissoient le chemin. Il les joignit avec un secours de quatre mille Normands, que lui avoit accordé la France; & il marcha sans tarder à Richard.

La bataille commença au lever du soleil. Elle paroissoit tourner favorablement pour le Roi, plus grand homme de guerre que son rival, lorsque la trahison de plusieurs des siens, & un secours considérable qui arriva au Comte, firent changer le sort du combat. Richard pouvoit se retirer sans hon-

te ; il n'avoit manqué à rien de ce qu'un grand Capitaine pouvoit faire : mais il méprisa ceux qui le lui conseilloient. Sa valeur redoubla avec le péril. Il porta l'indifférence pour la vie , aussi loin qu'elle pouvoit aller. Il ne succomba , qu'après avoir fait des efforts , dont on est fâché de trouver un si méchant homme capable.

La mort du Tyran occasionna la fuite de quelques-uns de ses Partisans , & la soumission du grand nombre. Richemont les reçut avec bonté , & leur permit de se ranger sous ses étendarts. Les vaincus & les vainqueurs ne composèrent plus dès-lors qu'une même armée. Les Anglois des deux partis oublièrent qu'ils avoient été ennemis ; ils se souvinrent seulement qu'ils

étoient Anglois. L'amour de la Patrie prit dans tous les cœurs la place des fureurs civiles. D'une voix unanime, on proclama Richemont Roi d'Angleterre, sous le nom de Henri VII. & on lui attachâ la Couronne de Richard, qui avoit été trouvée parmi les dépouilles.

Tandis que la Nation se livroit aux douceurs d'une joie, qu'elle n'avoit pas éprouvée depuis long-tems, qu'elle n'avoit osé même espérer, Henri examinoit avec ses Confidens, à quel titre il lui convenoit de régner. Il avoit par lui-même les droits de la Maison de Lancastre; son mariage lui donnoit ceux de la Maison d'Yorck; & ses succès lui facilitoient celui de conquête.

De ces titres , le premier étoit appuyé par tous les Partisans de la Maison de Lancaſtre. Ils ſou-tenoient que les trois Princes de cette branche qui avoient régné ſucceſſivement lui avoient acquis des droits ſi conſtans qu'on ne pouvoit les révoquer en doute ſans injuſtice. Que la Preſcription regardoit les Couronnes comme les biens des Particuliers , & que tous les Monarques ſeroient chancelans ſur leur Throne , ſi pour juſtifier leur poſſeſſion ils étoient obligés de remonter aux droits primitifs. Que Henri VI. avoit pû être dépouillé par Edouard ſans qu'on en pût tirer de fâcheuſes conſéquences pour ſes deſcendans , parce que le bonheur d'un rebelle ne juſtifie pas la rebellion. Que les Actes du Par-

lement contre la Maison de Lancastre n'avoient point de force, parce qu'il n'étoit point libre quand il les avoit faits, qu'il n'avoit point d'autorité dans ces matieres, & qu'il étoit tombé dans des contradictions honteuses à cette occasion. Qu'il étoit inutile d'avoir recours à la Princesse Elisabeth, puisque Henri étoit reconnu pour légitime Roi d'Angleterre, quoiqu'il ne l'eût pas encore épousée, & qu'elle ne lui eût pas apporté des droits qui ne pouvoient se communiquer que par le mariage. On prétendit enfin que la promesse qu'avoit faite Henri de reconnoître les droits de la Maison d'Yorck étoit nulle, & parce qu'en l'exigeant on s'étoit trop prévalu de la triste situation où il se trouvoit, & parce

qu'il étoit inoui qu'un Prince qui pouvoit régner par lui-même, & qui régnoit effectivement, fût obligé de reconnoître qu'il tenoit d'autrui le droit de régner. L'usurpation de la Maison de Lancaſtre étoit trop récente & trop connue pour que ces raifonnemens fiſſent une grande impreſſion.

Les droits de la Maifon d'Yorck étoient mieux fondés & plus agréables aux peuples : mais il étoit dangereux de les faire valoir. Si Henri reconnoiſſoit une fois qu'il tenoit la Couronne de ſon épouſe, a proprement parler il n'étoit pas Roi, mais ſeulement mari de la Reine : ſi cette Princeſſe venoit à mourir ſans enfans, il reſtoit ſans titre & pouvoit être déthroné au premier mécontentement ; ſi elle en avoit,

le Throne leur appartenoit , & ils pouvoient forcer leur pere à rentrer dans la vie privée , & le réduire à être leur premier Sujet. On pouvoit, il est vrai , remédier à une partie de ces inconvéniens , en confondant les droits des deux branches : mais cet expédient ne finissoit pas toutes les contestations : Elisabeth pouvoit toujourns mourir sans postérité , ou Henri en laisser d'un second-mariage : en ce cas les vieilles querelles n'étoient qu'assoupies , & elles pouvoient aisément diviser de nouveau la Nation.

Il restoit un troisieme parti à prendre , mais qui étoit extrême : c'étoit celui de régner par droit de conquête. Stamley qui avoit eu plus de part à la révolution que

personne , appuyoit cette idée de tout son crédit. Comme il étoit naturellement audacieux , il ne craignit pas de passer pour auteur d'une opinion si violente , & il dit publiquement au Roi :

Il y a plus de prudence que de courage dans les Conseils qu'on vous donne , Grand Prince. Vous venez de faire tomber la Couronne de dessus la tête d'un usurpateur , & vous avez droit de la mettre sur la vôtre , aux conditions qu'il vous plaira d'imposer. Guillaume Premier dont la conquête avoit tant de rapport avec la vôtre , donna ses lois à l'Angleterre ; ce Héros & la Nation s'en trouverent bien. Les Priviléges dont triomphe le Parlement , le Parlement lui-même , sont des usurpations , qu'il est de votre gloire d'anéantir ou de modifier. L'An-

gleterre , l'Etat le plus Monarchique de l'Europe , a dégénéré en République , par l'audace d'une Assemblée , dont vous-même , vous avez éprouvé les fureurs. Les Peuples ont abusé des conjonctures , pour ruiner l'autorité Souveraine : Pourquoi des Souverains n'auroient-ils pas droit de s'en prévaloir pour la recouvrer ? Un Roi véritablement Roi doit rendre au Throne toute la majesté , que de foibles Monarques lui ont laissé ravir. Le Sceptre ne peut être affermi dans vos mains , ni la tranquillité assurée dans l'Etat, que par ces précautions salutaires. Etouffez mille petits tyrans , & donnez-nous un Roi bon, un Roi sage, un Roi pacifique.

La rumeur , qu'excita l'avis de Stamley , ôta au Roi le courage de le suivre. Ce Prince n'osa jamais

hasarder une démarche qui pouvoit le précipiter du Throne aussi aisément que l'y affermir. Il aima mieux partager son autorité avec le Parlement, que de flotter entre l'espérance & la crainte de l'acquérir, ou de la perdre toute entière. Cette raison le détermina à se contenter de l'autorité dont ses prédécesseurs avoient jouï, & il préféra de la posséder en vertu des droits de la branche de Lancastre. Comme le Throne sur lequel il montoit étoit glissant, il forma pour s'y maintenir le plan d'un Gouvernement tout-à-fait opposé à celui du dernier Prince de sa Maison qui en avoit été chassé.

Henri VI. n'avoit pas craint de se laisser voir tel qu'il étoit, foible & borné : Henri VII. compta pour
peu

peu d'être sage s'il ne réussissoit à le paroître ; c'étoit une de ses maximes que la réputation des Princes contribue plus que tout autre chose à la gloire & au bonheur de leur Regne. Le premier s'étoit exposé au mépris de ses Peuples pour éviter leur haine ; dans la crainte de paroître fier , il s'étoit abaissé à une familiarité indécente : le second releva la dignité du Throne par un maintien grave & majestueux , par l'institution d'une Garde pour sa Personne ; par la magnificence de sa table , de ses meubles , de ses équipages. L'un avoit toujourns été esclave de la Reine & des Ministres ; il n'avoit vû que par leurs yeux & agi que par leurs impressions : l'autre poussa la jalousie de l'autorité jusqu'à écarter tout-à-fait

des affaires la Princesse sa mere à qui il devoit son élévation, & à faire à son Conseil un mystere de toutes les négociations qu'il entretenoit. Celui-là n'avoit jamais étudié le sistème politique de l'Europe; l'ignorance où il vivoit des intérêts des Princes lui avoit fait perdre les conquêtes d'outre-mer qui avoient coûté tant de sang & de travaux aux Anglois : celui-ci faisoit voyager les sages de son Royaume pour être instruit à leur retour des moeurs, du gouvernement, des vûes des Peuples qu'ils auroient vûs ; il avoit lui-même un talent singulier pour pénétrer le secret des Etrangers que la curiosité conduisoit dans ses Etats, sans leur découvrir jamais le sien. Henri VI. avoit paru brave, mais sa valeur

étoit plutôt celle d'un aventurier que d'un grand Prince ; soit que sa stupidité lui ôta la connoissance du péril, ou que le cœur l'emportât chez lui sur le jugement ; il s'étoit trop exposé & avoit été fait prisonnier dans plusieurs batailles. Henri VII. crut que dans le commandement des armées un Général devoit plus agir de la tête que du bras ; cette conduite le fit soupçonner de poltronerie par les Anglois qui étoient accoutumés à voir leurs Rois combattre à leur tête à peu près comme de simples soldats : mais il n'en suivit pas moins sa maxime & fit toujours la guerre avec succès.

Les procédés des deux Rois à l'égard du Parlement furent aussi différens que le reste de leur caracte-

tere ; l'un en fut toujours le jouët, & l'autre avec le tems en devint le maître. Pour arriver à ce but que Henri VII. s'étoit proposé dès le commencement de son regne, ce Prince donna tous ses soins à empêcher qu'on ne députât à cette Assemblée que des personnes dévouées à ses intérêts. Lorsqu'il fut parvenu à se rendre absolument maître des élections, il ne craignit point d'assembler souvent le Parlement, convaincu qu'il ne pouvoit rien faire de plus agréable à la Nation, ni la mieux convaincre qu'il vouloit régner selon la Justice & selon les Loix. Cependant comme il eût été possible qu'il se fût tramé dans ces Assemblées des complots funestes à l'autorité Royale, il étoit très-exact à en borner extrêmement

la durée. Il arrivoit de-là que les deux Chambres étoient toujours occupées, n'avoient pas le tems de penser à autre chose qu'à ce qu'il plaïsoit au Roi de leur proposer. L'expérience a fait connoître depuis la sagesse de ces arrangemens. Plusieurs de ses successeurs ont éprouvé des revers terribles pour avoir négligé d'assembler le Parlement, ou pour l'avoir laissé durer trop long-tems. Il y a des maximes pour le Gouvernement qui ont des liaisons nécessaires, & qu'il est également dangereux d'omettre ou de pratiquer séparément.

Henri imagina encore un moyen qu'il crut propre à le rendre indépendant du Parlement. Avant que ses droits ou ses succès lui eussent donné la Couronne, les Seigneurs

étoient feuls maîtres, feuls propriétaires des terres. C'étoient comme autant de Souverains , qui tenoient leurs Cours féparées dans les Provinces, & qui y exerçoient leur domination ou leur tyrannie. La loi leur défendoit d'aliéner leurs Domaines, & de vendre leurs Fiefs. Cette loi avoit toujourns été inviolablement observée. Les Communes étoient leurs Vaffaux. Ils étoient obligés de prendre les armes par leurs ordres , de servir à la guerre sous leur conduite , & de paroître à leur fuite dans toutes les occasions publiques.

Henri, pour affoiblir le pouvoir des Grands , qui par le secours de leurs esclaves balançoient l'autorité Royale depuis trop long-tems, fit proposer sous main dans le Par-

lement un Acte , qui permit aux Seigneurs d'aliéner leurs terres en faveur de qui ils voudroient. Les Pairs amollis par le luxe & ruinés par les guerres civiles , goûterent une ouverture si favorable à leur cœur & à leur situation. L'argent immense qu'on leur offroit de leurs Fiefs , leur fit sacrifier leurs plus précieux intérêts. Ils ne s'apperçurent pas , ou ne voulurent pas s'appercevoir , que cet arrangement , qui leur étoit si agréable , deviendroit funeste à leurs descendans. Ils manquerent de lumieres ; mais le Roi en manqua comme eux. Cette innovation , en élevant extrêmement les Communes , est devenue par degrés la ruine du pouvoir Royal & de l'Aristocratique.

La conduite de Henri en cette

occasion & en plusieurs autres ,
me feroit pancher à croire avec
quelques Historiens , que ce Prince
ne fut pas un politique du premier
ordre. Il avoit du bon sens : mais
il manquoit de génie. Son jugement
étoit net : mais son imagination
froide. Il avoit le coup d'œil in-
faillible : mais il ne l'avoit pas per-
çant. Il faisoit bien les conséquen-
ces : mais les grands , les premiers
principes lui échappoient. Il réussit
dans tous ses projets : mais ses en-
treprises portoient empreinte la mé-
diocrité de son caractère. S'il n'eut
pas la pénétration nécessaire pour
prévenir les conjurations ; il eut
une sagesse & une valeur suffisantes
pour les dissiper. Sans paroître ja-
loux de son autorité , il gouverna
seul : une application forte & con-

tinuelle lui tenoit lieu de facilité & de génie. Tout ce qu'il y avoit d'Anglois éclairés travailloit pour sa gloire, fans qu'ils s'en doutassent. Ils les consultoit ; mais il avoit le secret de paroître recevoir leurs lumieres, plutôt par estime ou par modestie, que par besoin. Son air mystérieux servit admirablement à couvrir la lenteur de ses réflexions, & à lui donner une réputation de finesse ; dont on prétendoit découvrir les ressorts secrets jusques dans les événemens les plus indifférens, ou même dans les fautes qui lui échappoient. Par un contraste assez singulier, il fut à la fois avare & magnifique ; & sa politique tira parti de ces deux passions, ou de ces deux goûts : par l'un il im-
po-
soit, & l'autre lui fournissoit des

thréfors qui le mettoient en état de se faire craindre. La nature ne l'avoit pas destiné à être un grand homme : mais il le parut , & ne fut peut-être pas loin de le devenir

Avec moins de talens & plus de vices , Henri VIII. son fils & son successeur régna plus paisiblement, plus absolument. Ce Prince dut l'autorité assez étendue qu'il exerça , à un événement malheureusement célèbre , qui dans un autre siècle ou sous un autre climat l'auroit perdu sans ressource. Il inspira du respect pour le Throne à son Parlement , en lui donnant du mépris pour la Thiare. Il resserra les liens qui lui unissoient ses Sujets , en brisant ceux qui les tenoient attachés à Rome. Les Anglois trouverent plus beau, ou seulement plus

ſingulier , d'être les arbitres de la Religion que de l'Etat ; & ils ſe livrerent à ce changement de ſcene , avec une fureur qui n'eſt pas d'un peuple philoſophe , mais qui étoit favorable aux deſſeins de Henri.

Ce Monarque portoit impatiemment le joug qui l'unifſoit à Catherine d'Arragon Veuve de ſon frere. Cette Princeſſe n'étoit pas née avec le talent de plaire , & ce qui eſt plus rare dans les perſonnes de ſon ſexe , elle n'en avoit jamais eu le deſir. On la trouvoit déplacée partout : ſur le Throne , parce qu'elle manquoit de dignité : au milieu de ſa Cour , parce qu'elle y portoit un air étranger & ennuyé : dans ſa Famille , parce qu'elle n'en ſavoit pas bannir là contrainte & la déſiance : parmi les fêtes & les plai-

ſirs , parce qu'elle les regardoit précifément comme des devoirs & des cérémonies. Elle étoit raifonnable, mais trifte ; vertueufe , mais déſagréable ; vraie , mais inquiète : le rang qu'elle occupoit ne la flattoit point, & elle ſe fût mieux accommodée d'un Cloître que d'une Couronne.

Le dégoût que Henri avoit depuis long-tems pour la Reine, fut augmenté par la paſſion qu'il conçut pour Anne de Boulen. Cette femme dont les aventures forment une des époques les plus remarquables de l'Hiftoire d'Angleterre avoit plus de graces que de beauté, plus d'enjouement que d'eſprit, plus de coqueterie que de ſentiment : elle ne fut chaſte que quand elle fut ambitieufe ; ſi elle réuſſit à

plaire, ce n'est qu'en renonçant à se faire estimer; sa vie commença par une foiblesse adroite qui l'a portée au Throne, & elle finit par une incontinence outrée qui la conduisit sur un échaffaut.

Une vieille femme qui avoit de l'humeur ne pouvoit pas balancer une jeune Maîtresse qui avoit du manége. Anne de Boulen avoit toute la tendresse du Roi : Catherine d'Arragon étoit privée même des attentions les plus froides. On convient pourtant assez généralement que des jalousies & des aigreurs auroient été les seules suites de cette aversion & de cet amour, si Wolfey n'avoit eu intérêt à pousser les choses beaucoup plus loin.

Ce Ministre étoit d'une naissance basse, mais d'un génie élevé. Si

des mœurs dépravées commencèrent sa fortune , il l'augmenta par beaucoup d'audace & d'habileté. Il se servit de la confiance des Grands qu'il avoit gagnée pour s'avancer , & de la connoissance qu'il avoit de leur politique pour les détruire. Heureux à pénétrer les hommes & les choses , il se rendit absolu en flattant les passions de son Maître , & en donnant un grand éclat aux affaires. Quoiqu'il eut révolté ses Protecteurs par son ingratitude , les Courtisans par son orgueil , le Peuple par sa tyrannie , le Parlement par ses prétensions , le Clergé par son avarice , les honnêtes gens par ses désordres , toute l'Europe par son ambition , il ne perdoit rien de son ascendant sur l'esprit de Henri : attentif à satisfaire les goûts

du Prince par les plaisirs qu'il lui ménageoit, à étonner son courage par les entreprises hardies où il l'engageoit, à contenter sa vanité par le rôle brillant qu'il lui faisoit jouer, Wolséy jouit long-tems du pouvoir suprême. Quoique ses projets eussent de la grandeur, & qu'ils parussent communément compliqués, ils les faisoit réussir par des moyens simples & faciles. Il montra un talent égal pour préparer les événemens & pour profiter de ceux que le hasard lui présentoit. Son caractère ne fut pas aussi bon que sa politique : il étoit né jaloux, inquiet, soupçonneux & vindicatif : son ressentiment qui étoit extrême alluma un incendie qui n'est pas encore éteint.

L'ambitieux Cardinal avoit osé

aspirer long-tems au Throne Pontifical. Charles - Quint pour se le rendre favorable s'étoit engagé à favoriser ses vûes , lorsque le tems en seroit venu. Le saint Siég vacqua deux fois ; & l'Empereur loin de penser à remplir ses engagements, appuya d'autres intérêts. Wolfey rompit aussi-tôt le lien qu'il avoit formé entre ce Prince & son Maître ; & il réunit les forces de l'Angleterre & de la France pour accabler s'il étoit possible son ennemi. Il imagina peu après un autre genre de vengeance qu'il crut plus propre à humilier Charles-Quint ; ce fut le divorce de Henri avec la Reine Catherine tante de cet Empereur. Ce Ministre hardi & entreprenant se flatta faussement , ou qu'il feroit réussir cette grande affaire

affaire à Rome par le crédit immense qu'il y avoit , ou qu'il en feroit perdre au Roi la pensée aussi aisément qu'il la lui auroit fait naître.

La Cour de Rome, où cette grande cause fut d'abord plaidée , avoit alors pour Chef Clement VII. de la Maison de Médicis. Ce Pontife réduisit malheureusement en négociation , une affaire , où il ne falloit que les lumieres du Saint Esprit ; il voulut être politique , où il ne s'agissoit que d'être Chrétien. La crainte d'offenser Charles-Quint & ses amis, s'il consentoit à la dissolution du mariage ; l'inconvénient d'aigrir Henri & ses Alliés , s'il n'y consentoit pas ; les avantages de sa Maison , dont le sort dépendoit de l'Empereur ; les intérêts du Saint

Siège ; qui exigeoient de grands ménagemens pour l'Angleterre ; sur-tout le caractère irrésolu de Clément , qui avoit passé sa vie à vouloir & à ne vouloir pas , à lever des armées & à les congédier , à faire des alliances & à les rompre : tout cela forma un grand nombre d'intrigues , qui , bien loin de se dénouer , se multiplioient & s'embrouilloient tous les jours.

L'amour , & sur-tout l'amour d'un Souverain , ne s'accommode pas des lenteurs de la Cour de Rome. Henri chercha dans ses Etats des facilités qu'il n'avoit pas trouvées chez les Etrangers. Cranmer , Archevêque de Cantorberi , prononça la Sentence de divorce , que le Pape avoit toujourns différée sous divers prétextes ; & Anne monta

fierement sur un Throne , dont on força Catherine à descendre après vingt-deux ans de regne.

Charles-Quint que les Espagnols comparent souvent à Salomon pour la sagesse , à César pour la valeur , à Auguste pour la fortune , ne se dissimula pas , qu'on n'avoit dégradé sa tante que pour l'outrager lui-même. Il sentit cet affront en Prince qui n'étoit pas accoûtumé à en recevoir. Toute l'Europe entendit ses plaintes ; & Rome se chargea de les justifier. Cette Cour , dont la circonspection est connue & admirée de toute la terre , s'éloigna de ses maximes en cette occasion. Après avoir été trop lente , lorsqu'il s'agissoit de faire grâce , elle se montra précipitée , lorsqu'il fut question de lancer la foudre. En

se hâtant de fulminer la Sentence d'excommunication, Clement s'afûra la réputation de Pontife imprudent ; & Henri, en la méprisant, la réputation d'un Prince sans Religion.

Malheureusement pour l'Angleterre , l'exemple du Roi y fut plus contagieux qu'il n'a accoûtumé de l'être. Le Parlement abandonna la véritable Religion avec une facilité, qu'on ne lui a pas trouvée pour lui faire quitter la mauvaise. Tous ceux que l'autorité de ce grand Corps n'entraîna pas , portèrent leur tête sur un échaffaut ; & par un événement , qui n'est pas à l'honneur de la constance Angloise , le nombre de ces ames fermes se trouva moins grand , qu'il ne l'a été dans de semblables oc-

casions chez tous les autres peuples.

Il falloit flater l'indépendance des Anglois par un aussi grand objet que l'étoit un schisme , pour fixer le Parlement, de tout tems si inquiet, dans les intérêts d'un Prince, dont le caractère propre étoit l'inconstance. Henri fut inconstant dans ses amours : six Reines partagerent successivement sa couche. La répudiation fut le partage de deux ; & deux laisserent leur Couronne sur un échaffaut ; les autres employerent des jours malheureux à craindre l'un , & peut-être à souhaiter l'autre. Inconstant dans ses projets , il médita successivement la ruine de la France , l'abaissement de l'Espagne , l'élévation de l'Angleterre : il auroit pû tout cela ;

mais il se contenta de le souhaiter ; ou tout au plus de le commencer. Inconstant dans ses alliances , tantôt il se déclara pour Charles-Quint, tantôt pour François I. & quelquefois il resta neutre. Il aimoit la franchise de l'un , il détestoit la finesse de l'autre ; & par une bisarrerie tout-à-fait contraire à ses intérêts , il fut plus souvent & plus long-tems allié du premier que du second. Inconstant dans ses amitiés , ses Ministres , ses Favoris eurent tous une fin tragique : Wolfey , peut-être le plus grand politique , & certainement le plus méchant homme de son siècle , échappa au bourreau , mais il n'évita pas la disgrâce. Inconstant dans ses goûts , il écrivit contre Luther & agit contre le Pape ; il mérita le titre de défenseur

de la foi, & celui de persécuteur de l'Eglise; il reçut des brefs & des excommunications de Rome: Sa vie fut un tissu de contradictions. Il ne fut constant que dans ses fureurs. De son propre aveu, il n'épargna aucune femme dans sa passion, ni aucun homme dans sa colere; & selon l'expression d'un célèbre Anglois: *Si tous les portraits d'un Prince impitoyable, qui sont dans le monde venoient à se perdre, on pourroit les peindre tous une seconde fois au naturel, en tirant leurs traits sur la vie de Henri VIII.*

Edouard son fils ne fit que paroître sur la scene; il n'y joua point de rôle; on conjecture pourtant qu'il auroit bien représenté. Les Protestans le regardoient déjà comme leur Apôtre; & les Catholiques

comme un Fanatique, qui éprouveroit quelque jour leur foi. Les Religions se multiplierent si fort en Angleterre durant son regne, que les gens sages en furent alarmés. On trouvoit dangereux de les permettre toutes, & plus dangereux encore de les opprimer. Le Parlement imagina de prendre quelque chose de toutes ces sectes pour n'en indisposer aucune, & d'en composer un symbole qui forma précisément la Religion Anglicane. Quelques Historiens ont trouvé dans cet Acte la preuve d'une aversion générale pour le culte autorisé par Rome. Il seroit, je crois, plus sensé de dire que les Ministres d'Edouard étoient indisposés contre le saint Siége, ou qu'ils avoient d'autres sentimens. La Cour en faisant élire

des Députés dont elle soit sûre ; ou en les gagnant quand ils sont élus , obtient tous les jours des deux Chambres des choses tout-à-fait odieuses à la Nation. Marie ne fit-elle pas rétablir la Religion Catholique par la même autorité qui l'avoit détruite sous son prédécesseur ? Je n'imagine pas que personne puisse soupçonner l'Angleterre entière d'avoir changé de Religion en si peu de tems ; il faut donc que sous l'un ou l'autre de ces deux Regnes le Parlement ait agi contre la volonté & les sentimens des peuples. Ce vaste Corps est une espece de *Prothée* qui change tous les jours de parti ; il s'accommode avec une facilité singuliere au tems & aux circonstances : une espece d'habitude l'empêche de sentir la hon-

te des contradictions. Il est dans l'équilibre ; c'est à l'adresse du Monarque qui regne , de le faire pencher du côté qu'il veut.

Edouard ne fut pas assez long-tems sur le Throne pour éprouver dans d'autres circonstances que celle que je viens de dire , les maximes de son Parlement. Ce Prince ne vécut que seize ans. Durant une vie si courte, il ne put que laisser entrevoir du goût pour la vertu , & du talent pour les affaires : mais il eut le tems de flétrir son Regne par une injustice , que les insinuations d'un Ministre ambitieux, & le goût de la réforme lui arracherent. Il écarta Marie & Elisabeth ses deux sœurs du Throne ; & y appella Jeanne Gray sa cousine.

Cette jeune personne , dont les

Lettres avoient altéré la foi ; poli l'esprit , formé le cœur , élevé les sentimens , témoigna la répugnance la plus décidée & la plus sincere pour le personnage qu'on la presoit de représenter. Elle avoit trop de lumieres , pour ne pas voir que le sceptre qu'on lui offroit , ne lui appartenoit point ; trop de droiture , pour acheter son élévation par une injustice ; trop d'humanité , pour chercher à profiter du malheur d'autrui ; trop de politique , pour ne pas sentir que le rôle qu'on lui offroit seroit ridicule & court ; trop de Philosophie même , pour sacrifier la tranquillité de sa condition à l'éclat embarrassant du Diadème. L'obstination de ses parens triompha à la fin de sa résistance. Elle paya de tout son sang

une Royauté forcée de neuf jours ; & mourut plus glorieusement sur un échaffaut , que Marie ne vivoit sur le Throne.

La nouvelle Reine avoit conservé la foi dans un Royaume qui l'avoit perdue. Pour l'y rétablir sans opposition , elle épousa Philippe fils de Charles - Quint. Les deux époux travaillèrent à ce grand ouvrage avec toute la hauteur , toute la dureté , toute l'inflexibilité de leur caractère. On employa pour ramener les Anglois à l'unité , des voies aussi sanguinaires , qu'Henri VIII. en avoit mises en usage pour les en éloigner. Une Religion de douceur s'arma du glaive. La destruction des Protestans parut plus avancée , & même plus désirée que leur conversion. Le projet étoit

arrêté d'obtenir par la précipitation, par la violence, par l'autorité, ce qui devoit être l'ouvrage de la charité, de la patience & du zele.

Le Parlement accablé, pour ainsi dire, de toute la réputation, de toute la puissance, de tout l'orgueil du Monarque Espagnol, étudioit les volontés de la Reine, & se prêtoit par foiblesse à des arrangemens, où il auroit dû entrer par Religion. Il consentit à la réunion de l'Angleterre avec le Saint Siège; & ce qui n'est pas digne d'éloge, il signa l'Arrêt de mort de tous ceux qui s'y oppoient. Une complaisance si aveugle retardoit la perte de ce grand Corps qu'on avoit jurée; une autre cause rendit inutiles les arrangemens qu'on avoit pris pour y réussir.

Lorsque Philippe épousa Marie , elle étoit d'une figure désagréable , d'un âge avancé , d'une santé foible , d'une humeur inquiète. L'ambitieux Espagnol sacrifia ses dégoûts au desir d'ajôûter une riche Couronne à tant de vastes Etats , dont il devoit bientôt hériter. La stérilité de la Reine confondit ces vûes , & mit fin aux complaisances d'un époux intéressé , qui venoit d'ailleurs de se revêtir de l'immense dépouille de Charles - Quint. Dès-lors le Conseil de Madrid n'influa plus que foiblement dans les résolutions qu'on prenoit à la Cour de Londres.

Marie craignit de marquer trop d'amour à un Prince qui la méprisoit, en lui sacrifiant son Parlement, ou de courir trop de risque , en ha-

pardant une démarche qui peut-être ne seroit pas soutenue. Elle étoit agitée de ces pensées, lorsque sa mort plaça sur le Throne la plus grande Princesse, qui y soit peut-être jamais montée.

Elisabeth, que l'admiration universelle a placée au-dessus de la critique, je dirois presque de l'éloge, prenoit les rênes d'un Empire agité, dont mille ennemis tous redoutables & tous dangereux avoient médité la ruine : un Philippe second, dont la politique inquiète & profonde favoit faire des traîtres dans tous les Conseils des Princes, & susciter des partis dans tous les Etats : un Duc d'Albe, l'appui de son Maître par ses victoires, & le destructeur de la société par ses cruautés : un Duc de Parme, qui

joignoit aux ruses Italiennes l'avantage du phlegme Espagnol : une Catherine de Medicis qui préféroit d'achever par un crime ce qu'elle auroit pû aussi facilement emporter par une vertu : un Duc de Guise, que le bonheur de réussir à tout rendoit hardi à tout entreprendre : un Sixte-Quint, qui comptoit pour rien de dominer, s'il ne fouloit à ses piés des Couronnes : une Marie Stuart, dont les malheurs ont été si grands, qu'ils ont plutôt obscurci que relevé l'éclat de ses belles qualités. Quelques Ecrivains passionnés ajoûtent la Société des Jesuites, qu'ils appellent calomnieusement *une épée nue, dont la poignée est toujours à Rome.*

Après tout, Elisabeth voyoit autour de son Throne des écueils plus dangereux

dangereux encore que les orages qui la menaçoient au loin. Les Catholiques qui soupçonnoient sa croyance , quoiqu'elle fît encore profession de leur Religion, paroiffoient disposés à lui contester une Couronne , qui dans leurs principes ne lui appartenoit pas , puisque l'union d'Henri avec Anne de Boulen n'étoit qu'un concubinage. Les novateurs, que la persécution avoit unis trop étroitement , étoient résolus à dominer , ou à s'enfvelir sous les ruines du Throne. Les Irlandois esclaves de la Cour de Rome , & Pensionnaires de celle de Madrid , épousoient aveuglément les fureurs de ces deux Couronnes. Les Grands formoient tous des prétensions , ou pour gouverner la Reine , ou pour l'épouser , ou pour

la détruire. Le Parlement étoit d'autant plus avide d'autorité, qu'il y avoit long tems qu'il n'en avoit eû.

La Reine vit tous ces écueils ; & les évita par de ces grands coups de politique , qui font un spectacle rare sur la scene du monde , parce qu'il n'est pas commun d'y voir des Acteurs du caractère d'Elisabeth. On est étonné encore aujourd'hui comment une jeune Princesse sans expérience , sans amis , sans conseil , sans un droit trop décidé au Throne , a pû régner avec plus de dignité , d'autorité , de tranquillité qu'aucun Monarque qui portât alors la Couronne. Tandis que l'Europe entiere étoit en proie aux divisions domestiques , aux guerres étrangères , aux factions , aux poi-

sons , à la misere , aux assassins ; à toutes les horreurs , qui rendront le seizieme siecle odieux & célèbre ; l'Angleterre voyoit son commerce s'étendre , ses lois s'affermir , sa police se perfectionner. L'Histoire doit recueillir avec soin les principes sublimes d'une administration si parfaite.

Elisabeth , sans que le Parlement y ait eû d'autre part que de faire exécuter ses ordres , vint à bout de donner ce grand spectacle à la terre , par une modération judicieuse , qui lui fit mépriser sagement la brillante folie des conquêtes ; par une noble jalousie du pouvoir suprême , qu'elle fut également maintenir par l'insinuation & par la force ; par des principes fixes & invariables de gouvernement , dont rien

ne fut jamais capable de la faire écarter : par une attention scrupuleuse à réprimer les abus naiffans , ou à les resserrer dans les bornes précises qu'exigeoit la politique ; par une dextérité singuliere à ménager les occasions, qu'elle ne perdit jamais , ou faute de diligence ou par trop de précipitation ; par le talent équivoque , & qu'on peut louer & blâmer , de faire naître des haines , d'éterniser des discordes parmi ses ennemis ; par le choix toujours décent, toujours éclairé , toujours utile de ses Ministres , de ses Généraux , de ses Favoris mêmes. A ces grands talens , Elisabeth ajoûta l'apparence des vertus solides & éclatantes , qui sont l'ornement & l'appui du Throne. Quoique souverainement ambi-

rieuse, elle parut désintéressée ; zélée pour la Religion Anglicane , quoique indifférente pour tous les cultes ; passionnée pour le bonheur de ses Sujets , quoique idolâtre seulement de sa propre gloire ; pleine de franchise & de probité, quoique peu scrupuleuse dans les affaires. Elle unit les petites vanités de femme avec les grands sentimens des Héros , les ridicules d'un sexe avec le travail de l'autre , beaucoup de défauts d'un Particulier avec toutes les qualités d'un Souverain parfait. Pour être jugée comme il faut , Elisabeth ne le doit être que par des hommes d'Etat , des Ministres & des Rois.

Jacques Roi d'Ecosse , qui lui succéda , monta par un chemin fermé de fleurs sur un Throne, où l'on

n'arrivoit gueres que par des flots de sang & par des cabales. Quoi-que étranger , & Chef d'une Nation abhorrée en Angleterre , il fut reçû avec des transports si marqués de joie ; son arrivée excita des acclamations si universelles & si vives , qu'un Ecoffois de sa suite ne put s'empêcher de dire , que les Anglois étoient capables de gâter un bon Roi. Des sentimens si tendres , si respectueux n'étoient pas naturels à la Nation qui les avoit ; ils durerent peu ; & il est plus étonnant que le Roi Jacques les ait fait naître , qu'il n'est surprenant qu'il les ait vû finir. Ce Prince voulut être pacifique , & il ne fut qu'indolent ; sage , & il ne fut qu'irrésolu ; juste , & il ne fut que timide ; modéré , & il ne fut que mou ;

bon, & il ne fut que foible; Théologien, & il ne fut que Fanatique; Philosophe, & il ne fut que bisarre; Docteur, & il ne fut que pédant. Il s'érigea en controversiste; & parut plus fier, dit un Historien, d'avoir écrit contre les Cardinaux Bellarmin & du Perron, que ne l'auroit été un Conquérant, qui n'auroit fait que venir, voir & vaincre. Personne ne portoit plus loin les prétensions de la Royauté que Jacques; & peu de Princes ont autant contribué à l'avilir que lui. On ne pouvoit être gueres plus grand dans la spéculation, ni plus petit dans la pratique. Il pensoit en Législateur; il agissoit en femme.

Cependant il commença son Règne par une démarche qui annon-

coit un Roi résolu à l'être. Dans la proclamation qu'il publia pour la convocation d'un Parlement, il entreprit de marquer les qualités, que devoient avoir les Députés des Communes. Ses prédécesseurs l'avoient fait souvent, mais par voie d'exhortation : Jacques employoit une maniere de commandement, & paroissoit déterminé à ne recevoir le suffrage, que de ceux qui auroient tout ce qu'il exigeoit. Cette innovation portoit atteinte visiblement aux privilèges de la Chambre des Communes, qui jouissoit pleinement du droit de décider touchant la validité des élections de ses propres Membres.

La prétension du Monarque aigrir les Sujets. Jacques craignit une révolution, où il y avoit à peine un

murmure. Ce Prince aimoit mieux vivre paisible que de régner glorieusement. Il prit le parti d'abandonner le soin de l'Etat à son Parlement, & le consulta même toujours depuis sur les affaires un peu importantes de sa famille. Cet arrangement faillit à devenir funeste à ce grand Corps, par le désespoir où il jetta une partie de la Nation.

Les Catholiques accablés par Elisabeth, avoient espéré qu'un Roi fils de Marie Stuart leur seroit favorable. La dépendance, où ce Prince se mit de son Parlement, leur fit penser que le joug, sous lequel ils gémissent, alloit encore s'appesantir. Ils se déterminèrent à le briser, par un des plus noirs complots, qui aient jamais troublé le repos du monde.

Ces sanguinaires Sectateurs d'une Religion consacrée par la douceur & la charité, prirent la barbare résolution de faire périr le Prince & tous les Membres du Parlement, lorsqu'ils seroient assemblés, afin que délivrés de leurs principaux Tyrans, ils pûssent redonner à leur Communion la supériorité qui lui est dûe, & qu'elle a eue dans tous les tems. Pour exécuter leur projet, ces furieux loüèrent les maisons voisines du lieu où se tenoit l'Assemblée, & ramassèrent beaucoup de poudre au-dessous de la Salle de Westminster. C'en étoit fait des plus nobles, des plus sages têtes de l'Isle, si une lettre anonyme, qu'un des Conjurés écrivit au Lord Munteagle pour le détourner des Assemblées, n'eût

fait soupçonner la Conspiration. On visita tous les souterrains, & l'on trouva caché à l'entrée d'une cave un Artificier habile, qui peu d'heures après devoit faire jouer la mine, & anéantir le Parlement. La crainte plus que le repentir arracha tout le secret de la Conspiration à ce malheureux. Quelques-uns des Conjurés furent tués en se défendant; plusieurs sortirent du Royaume; huit furent pris & exécutés. Robert Catesby simple Gentilhomme, & Thomas Percy de la maison de Northumberland étoient les Chefs apparens de la Conjuration; on a prétendu que les Jesuites, les plus Philosophes de tous ceux qui par goût ou par état, consacrent leurs jours à la réformation & à la propagation du Christianisme,

en étoient les Auteurs réels.

Ces Peres qui portent l'humanité, les Arts, la Religion dans tout l'univers; qui sont Législateurs dans le Paraguay, Savans à la Chine, Missionnaires dans le Canada & martyrs par-tout où il faut l'être, furent accusés d'être des factieux dans la Grande Bretagne. Ils s'en sont constamment défendus, sans s'en être encore justifiés. Trois raisons font beaucoup douter de leur innocence. Il regne dans leur apologie une aigreur qui n'est pas dans leur caractère. Ils ont cherché à étayer leur défense d'un miracle. Enfin on les voyoit à la tête des Catholiques du pays, rang que leur donne par-tout ailleurs leur mérite.

Quoi qu'il en soit, le Parlement

depuis la découverte de la Conspiration, devint plus absolu que jamais, & le Roi plus dépendant. Ce Prince trouva plus facile de souffrir des injures que de les venger, de se passer de l'estime publique que de la mériter, de sacrifier les droits de sa Couronne que de troubler son repos pour les maintenir. Il vécut sur le Throne, comme un particulier dans sa famille. Il ne conserva de la Royauté que le don de guérir les possédés, qu'on attribue aux Rois d'Angleterre. On auroit dit qu'il n'étoit que passager d'un vaisseau, dont il étoit, ou devoit être le Pilote. Cette inaction lui procura des jours obscurs, & prépara un regne tragique à son successeur.

A peine Charles I. étoit monté

sur le Throne, qu'il parut entre lui & ses Sujets des dispositions à se haïr, une antipathie même toute formée. Tandis que le Roi se livroit successivement à mille projets, dont la variété étoit plus propre à le faire mépriser qu'à le faire craindre, la Nation s'affermissoit dans la résolution de traverser tout ce qui seroit contraire à ses privilèges. D'un côté, on voyoit un orgueil naissant qui ne pouvroit jamais souffrir de contradiction ; de l'autre, une opiniâtreté invincible qui seroit toujours incapable de ménagement. Le Monarque donnoit dans des profusions qui ne pouvoient être soutenues que par des moyens ruineux ; le peuple étoit livré à une épargne sordide, que la plus grande abondance ne dimi-

nuoit point. La Cour avoit une politique vaine , artificieuse , précipitée ; le Parlement une lenteur dans les délibérations , qui sans servir la Patrie , désespéroit un jeune Prince. Des inclinations si opposées devoient naturellement se choquer dans une région comme l'Angleterre. Un homme dangereux qui , après avoir été le Favori du pere , se trouvoit l'idole du fils , précipita cet instant fatal.

George Villers Duc de Buckingham , avoit précisément tout ce qu'il falloit pour gâter ses Maîtres , & pour les perdre. C'étoit l'homme de l'Europe le mieux fait , le plus galand , le plus magnifique & le plus fier. Il avoit l'esprit François & le cœur Anglois. Personne ne parloit avec tant de grace , ni

n'agissoit plus noblement. Il connoissoit les ruses de Cour, & les dédaignoit : Il ignoroit les affaires, & s'en rendoit l'arbitre. Son courage brilloit également dans la chaleur du combat & dans les dangers envisagés de sens froid : mais il étoit moins habile à prévoir le péril que ferme à le soutenir. Assis à côté du Throne dès qu'il parut à la Cour, & accoûtumé aux complaisances de la part des Rois, il détestoit les Sujets qui lui osoient faire quelque résistance ; & il les poursuivoit avec fureur, mais sans lâcheté. La dissimulation fut toujours à ses yeux un crime. Dans ses vengeances l'éclat précédoit la foudre, & ses ennemis furent toujours avertis du mal qu'il vouloit leur faire. Extrême dans sa haine, le
Favori

Favori fut aveugle dans son amitié. On lui paroissoit propre à tout, dès qu'on avoit l'avantage d'être son parent ou son ami. Sa générosité s'étendit jusques sur les personnes les plus indifférentes ; & il avoit plus de plaisir à faire des graces qu'on n'en avoit à les recevoir. Pour prix de tant de profusions, il n'eut pas un seul ami véritable. Quoique présomptueux, il étoit capable d'écouter des conseils sages & modestes, & il ne trouva pas un homme assez reconnoissant pour les lui donner. Il ne lui manqua peut-être pour être un grand homme que la passion, qui a rendu tant d'autres Favoris odieux. Il ne visa qu'à ce qui étoit agréable ou noble ; il auroit formé des desseins utiles, s'il eût été ambitieux.

Ses ressentimens particuliers déciderent des affaires publiques ; & le tour qu'elles prirent ne pouvoit être ni plus humiliant ni plus malheureux.

Buckingham étoit allé négocier autrefois en Espagne le mariage du Prince de Galles , qui échoüa ; & il avoit été envoyé depuis en France pour recevoir la Princesse promise à son Maître. Il porta dans ses Ambassades l'esprit de galanterie qui lui étoit ordinaire. Dans la premiere , il feignit une passion pour la Duchesse d'Olivarés , & il en sentit une véritable pour la Reine Anne d'Autriche dans la dernière. Il fut puni en secret de l'une , & méprisé hautement pour l'autre. Ces deux traitemens qui , quoique différens , lui donnoient un ridicu-

le à peu près égal , l'indisposèrent contre les deux Nations ; il leur fit déclarer la guerre. Les armes Angloises avoient du dessous par tout, lorsque le Favori fut assassiné. Sa mort fut le sceau de la paix avec les étrangers : peut-être avec un peu d'adresse, Charles auroit-il pû la rétablir aussi dans l'intérieur du Royaume. Ce Prince avoit convoqué trois Parlemens coup-sur-coup. Les deux premiers lui avoient opiniâtrément refusé des secours, pour soutenir une guerre qu'ils n'approuvoient point, parce qu'elle étoit l'ouvrage de Buckingham ; le troisieme lui en accorda à des conditions si humiliantes, qu'il le cassa encore assez brusquement, & promit trop fierement & trop fortement de n'en jamais assembler d'autre.

Pour pouvoir se passer des secours, que les Rois ses prédécesseurs tiroient ordinairement de ces Assemblées, Charles fit revivre des droits abolis par la coutume, imposa des taxes refusées par le Parlement, exigea des contributions avec une hauteur ignorée jusqu'alors dans l'Isle. Il avoit oublié que le Roi, qui est ailleurs le Juge Souverain & sans appel de la Nation, n'est en Angleterre que le premier Magistrat du Royaume. Dans ses principes, il devoit être aussi absolu qu'aucun Monarque qui ait jamais porté la Couronne.

« Du Principe, que le Parlement
 « ne devoit son existence qu'à la
 « concession des Rois, & que cet-
 « te concession pouvoit être révo-
 « quée, naissoit naturellement cet-

te conséquence , que le Roi pou-
 voit gouverner sans Parlement ,
 & par conséquent imposer des
 taxes sur son peuple , comme il
 le jugeroit à propos pour le sou-
 tien du Gouvernement. Du prin-
 cipe , que le Roi étoit au-dessus
 des lois , il suivoit nécessaire-
 ment qu'il n'y avoit aucune sû-
 reté pour les Sujets , & que leur
 honneur , leurs biens , leur liber-
 té , leur vie même étoient à la
 disposition du Roi. Du principe ,
 que le Parlement n'avoit aucun
 droit de se mêler des affaires sur
 lesquelles le Roi ne lui deman-
 doit pas son avis , on ne pouvoit
 que conclurre , qu'il falloit laisser
 faire au Roi tout ce qu'il vou-
 loit , même les choses les plus
 préjudiciables à la Nation. Du

α principe , que c'étoit manquer
α de respect pour le Roi que de se
α plaindre du Gouvernement , il
α falloit nécessairement inférer que
α le Parlement ne pouvoit exami-
α ner aucun grief, ni s'en plain-
α dre , puisque les griefs ne sont
α ordinairement que des injustices
α commises par le Roi ou par ses
α Ministres. Du principe , que le
α Parlement n'avoit tout au plus
α que le droit de représenter les
α griefs au Roi , après quoi il de-
α voit tranquillement attendre le
α remede du Roi même , il suivoit
α que le Roi pouvoit vexer ses
α Sujets à sa fantaisie , sans aucu-
α ne obligation de remédier à leurs
α maux , qu'autant qu'il le jugeroit
α convenable. Du principe , que
α c'étoit offenser le Roi dans l'en-

« droit le plus sensible, que de dis-
 « puter sur l'étendue de sa préro-
 « gative, on ne pouvoit que tirer
 « cette conséquence, que cette
 « prérogative étoit sans bornes, ou
 « qu'elle ne pouvoit être limitée
 « que par la sagesse ou la bonté du
 « Roi même. » Tous ces principes,
 comme il est aisé de s'en apperce-
 voir, tendoient à établir un Gou-
 vernement arbitraire, & par consé-
 quent injuste. Charles régnoit de-
 puis environ douze ans de cette ma-
 niere, lorsqu'il se livra téméraire-
 ment aux conseils violens & pré-
 cipités de Guillaume Laud Arche-
 vêque de Cantorberi.

Ce Prélat ne devoit rien à la nais-
 sance, peu de chose à la fortune,
 & beaucoup à la vertu. Il avoit un
 esprit vif, une capacité étendue,

des mœurs austeres. Son humeur étoit aigre, son cœur ouvert, ses manieres un peu grossieres. Il aimait sa Patrie, son Roi, son Eglise. Les vicioux ne lui étoient pas moins insupportables que le vice; les incrédules aussi odieux que l'incrédulité; les pratiques extérieures de la piété, plus cheres peut-être que l'essentiel de la Religion. Il eut malheureusement du zele; & ce zele porta sur des objets aussi précieux aux Anglois, que s'ils avoient eu véritablement de la religion.

Depuis que la Grande-Bretagne eut abandonné le centre de l'unité, les systêmes s'y multiplierent si fort qu'on a dit: que si on obligeoit tous les Anglois à mettre leur profession de foi par écrit, il n'y en auroit pas deux qui se ressemblas-

sent. Parmi toutes ces Sectes , il s'en trouvoit deux dont les liens extérieurs réunissoient un grand nombre de Partisans. L'une en secoüant le joug de Rome , avoit retenu l'Episcopat , & une partie des cérémonies de l'ancienne Eglise ; l'autre avoit renversé toute subordination & aboli tout éclat extérieur comme contraire à la simplicité de l'Evangile. Les premiers s'appellerent Episcopaux ou Anglicans ; les derniers , Presbytériens ou Puritains , & ils étoient Calvinistes. Les uns voulurent une aristocratie dans l'Eglise ; les autres une démocratie toute pure. L'Episcopat étoit dominant en Angleterre , & le Presbytérianisme en Ecosse. Le Roi animé par l'Archevêque voulut introduire par-tout la Liturgie Angli-

canne , & rendre la religion de la Grande-Bretagne uniforme.

Les Ecoffois allarmés pour leur Religion , s'engagerent par un acte féditieux appelé *le Convent* , à prendre les armes pour la défendre ; & Lesley Officier de réputation fut choisi pour commander leurs troupes. Charles se trouva d'abord en état de les accabler ; son irrésolution arrêta la foudre. Les Rebelles plus attentifs à leurs intérêts , furent réparer l'inégalité de leurs forces par des intrigues. Ils conjurèrent l'orage par la séduction de ceux qui accompagnoient le Roi dans cette expédition : Tous les Courtisans prêterent volontiers l'oreille à la proposition d'un Traité.

Le Comte d'Arondel , par le

mouvement de son inconstance ordinaire , étoit déjà las d'être Général. Le Chevalier Vane , homme actif & intelligent , avoit tourné ses talens du côté de ses affaires particulières. Le Comte de Pembrok haïssoit autant la guerre qu'il aimoit la chasse. Le Comte de Holland , dont toute la politique se bornoit à une entière conformité aux inclinations de son Maître , craignoit la désolation de l'Ecosse , parce que le Roi la craignoit. Le vieux Chevalier Coke étoit flaté de l'idée de finir bientôt un voyage incommode qu'il n'avoit jamais cru nécessaire. Le seul Comte d'Essex demeura ferme dans les intérêts du Roi. Il refusa constamment de recevoir les visites des Commissaires d'Ecosse , d'entendre même leurs Proposi-

tions. On conclut un Traité équivoque que chacun expliqua dans la suite à son gré. Charles congédia son armée ; les Ecoſſois augmentèrent la leur, & ils trouverent un appui dans un des plus grands hommes qu'il y ait jamais eu.

Le Cardinal de Richelieu qui eut le privilége unique de rendre utiles à l'Etat qu'il gouvernoit ſes paſſions & ſes talens, ſes vices comme ſes vertus, avoit un intérêt perſonnel de troubler l'Angleterre, qui, pour venger Marie de Medicis, appuyoit tous les partis qui ſe formoient en France contre ce Miniſtre. Les ſecours d'un homme puiffant qui les prodiguoit, & les conſeils d'un politique qui s'eſt rarement trompé, donnerent une nouvelle vivacité & plus de confi-

tence aux mouvemens qui agitoient l'Ecoffe. Charles se vit forcé à reprendre les armes contre ses Sujets ; & le Lord Conway fut chargé des premieres opérations de la guerre.

Ce Seigneur rassembloit des qualités qui se trouvent rarement ensemble ; un courage intrépide à la guerre , & une souplesse infinie à la Cour ; l'estime des hommes d'Etat , & l'amitié des personnes frivoles ; un attrait vif pour la volupté , & une forte application à l'étude : un zele réel dans le cœur pour la Religion , & une incrédulité bien décidée dans l'esprit ; la lâcheté de trahir tous les partis , & l'adresse de gagner la confiance de toutes les Factions.

Posté avantageusement sur les

bords de la Thine pour en disputer le passage aux Ecoissois, il s'en fuit avec une précipitation qui fit moins de tort à sa valeur qu'à sa probité. Le Comte de Strafford Viceroy d'Irlande, joignit dans ces circonstances les débris de l'armée qu'il devoit commander. L'esprit de sédition qu'il y remarqua, n'abbatit pas son courage. Avec ses huit mille Irlandois braves, disciplinés, inviolablement attachés à sa personne, il promit sur sa tête de repousser les Rebelles jusques dans leurs montagnes; & jamais ce grand homme ne fut accusé de témérité.

Le Roi, qui ne voyoit autour de lui qu'un ennemi victorieux & fier, une armée découragée & corrompue, un peuple mécontent qui ap-

puyoit ou du moins ne traversoit pas la rébellion, une Cour où régnoient assez ouvertement tous ces vices ensemble, refusa son consentement à une résolution si généreuse. Croyant son parti ruiné, quand il n'étoit encore qu'en péril, il assembla tous les Pairs du Royaume, chose qui étoit sans exemple depuis plusieurs siècles. Cette Assemblée, quoique composée de toute la haute Noblesse du Royaume, ne réunit que des hommes bornés qui ne voyoient rien, des cœurs timides que tout effrayoit, des esprits faux qui n'avoient que des vûes dangereuses, des ames perfides qui trahissoient leur Souverain & leur Bienfaiteur. Charles n'y trouva que de la hauteur; point de bon conseil, & encore moins de secours.

Dans cette extrémité, l'infortuné Monarque se détermina à convoquer le sanguinaire Parlement de mil six cens quarante, pour se réconcilier, s'il en étoit encore tems, avec les Anglois, & pour les armer contre les Écossais.

La plupart des Pairs qui composoient cette trop célèbre Assemblée, se trouverent corrompus, & tous les Membres des Communes étoient fanatiques. Dans la Haute Chambre, on étoit mécontent du Roi : dans la Chambre Basse, on détestoit la Royauté. Les premiers étoient sans Religion ; & les seconds, ce qui est plus dangereux, en avoient une ennemie de l'Ordre. D'un côté on ne vouloit qu'humilier le Souverain ; de l'autre on étoit déterminé à le perdre.

Les

Les Seigneurs les plus opposés à Charles furent, le Comte de Bedford qui aimoit mieux tenir le premier rang au Parlement, que de n'avoir que le second à la Cour. Le Vicomte Say qui se faisoit une religion de haïr tout ce qui n'étoit pas de la Secte des Puritains. Le Comte de Warwick, l'homme le plus corrompu, & un des plus grands hypocrites d'Angleterre. Le Lord Mandeville, l'idole du peuple par ses profusions, & des honnêtes gens par sa douceur. Le Comte d'Essex, que le hasard plaça toujours dans de grandes scenes, & que la nature avoit destiné à l'obscurité. Le Comte de Holland, Parlementaire par caprice plutôt que par raison ou par sentiment. Le Comte de Northumberland, qui

portoit aux derniers excès le mépris pour ses maîtres, & l'ingratitude pour ses bienfaiteurs. Mylord Herbert, qui entroit dans un parti, parce qu'on l'y mettoit, & qui y étoit constant, parce qu'on lui disoit qu'il le falloit être.

La Royauté n'avoit point dans les Communes d'ennemis plus violens, plus accredités & plus adroits que Pym, à qui une longue expérience tenoit lieu de pénétration, de vertus & de services : Hambdem, qui étoit tout ce qu'il vouloit, & qui n'a jamais été ce qu'il sembloit être : Saint Jean, homme sombre, enveloppé, entêté, séditieux par principe & par caractère : Fiennes dans qui les Ministres de Geneve, & les Rebelles de France avoient fortifié le mépris

de l'autorité : Vane , dont la dissimulation profonde , & le génie emporté unis ensemble , formoient un factieux parfait : Hollis , qui n'eut de blâmable dans sa conduite, que le motif qui en dirigeoit les efforts.

Comme le Roi avoit peu d'amis dans le Parlement , & qu'il n'y en avoit que de foibles , ses ennemis s'y trouverent les maîtres des délibérations. Ils commencerent par s'unir étroitement avec l'armée Ecossoise , qui , par un accord fait avec Charles , devoit demeurer en Angleterre jusqu'à ce que le Parlement eût rétabli la paix entre les deux Nations. Les Anglois qui songeoient à se révolter , ne garderent plus de mesures avec le Monarque, quand ils se virent appuyés par des

Rebelles , dont la protection les assûroit de l'impunité. Pour ôter au Throne l'unique appui qui lui restoit , ils accuserent le Comte de Strafford d'avoir travaillé à détruire la réformation & la liberté. Cet homme illustre étoit coupable d'un plus grand crime ; il aimoit, il servoit son Roi. Un si noir complot qui commençoit par l'injustice, devoit finir par la sédition. Les Pairs qui avoient horreur de se couvrir d'un sang si pur , furent exposés à la fureur du peuple par les intrigues de la Chambre Basse : la foiblesse en éloigna plusieurs de l'assemblée ; la crainte arracha aux autres un arrêt honteux.

Le Roi qui avoit été quelquefois grand , parut disposé à l'être en cette occasion. Il ne refusa pas seule-

ment de souscrire à l'injustice ; il fit encore éclater son indignation. Les clameurs d'une populace séditieuse , & les conseils de quelques amis timides furent également méprisés. Charles parla en Maître irrité , en ami tendre , en Monarque reconnoissant. On peut dire que Strafford immola la gloire du Roi à la sienne. Pour être grand , il força presque son Souverain à une lâcheté. Le foible Prince accorda aux prieres de son Ministre , ce qu'il avoit refusé aux menaces de son Parlement. Il fut permis aux Factieux d'immoler la victime ; & tous les siècles se souviendront que Charles I. en signa l'Arrêt.

Le généreux Strafford soutint à la mort la gloire de sa vie. Il trouva plus d'honneur sur l'échaffaut ,

qu'il n'en avoit acquis dans mille combats ; & il ne regarda pas comme un supplice , une fin utile à son Roi. Le sacrifice de ses jours lui assûra la réputation du meilleur des Sujets. Ses succès à la Cour & à l'armée l'avoient déjà placé parmi les premiers politiques & les plus grands Généraux. On oublioit en le voyant , que c'étoit l'homme de sa Nation le plus puissant & le plus riche ; on pensoit seulement qu'il en étoit le premier génie. Il concevoit si aisément qu'il pouvoit se passer d'étude. Il s'exprimoit avec tant de grace qu'il n'avoit pas besoin de savoir. Son esprit ne fut peut-être que trop supérieur. Cet ascendant lui inspiroit pour les autres hommes un mépris qu'il n'avoit pas l'attention de dissimuler. La

fierté qui est le défaut ordinaire des Héros Anglois , fut spécialement celui de Strafford. Il ne voulut jamais que la justice : mais dans le choix des moyens , il préféra toujours les violens. Sans une trop haute opinion de lui-même , qui le portoit , pour ainsi dire , à se croire un Dieu , il eût pû devenir le premier des hommes.

La fin tragique de Strafford , & l'emprisonnement de l'Archevêque de Cantorberi , qui éprouva dans la suite le même sort , priverent le Roi de ses deux yeux , ainsi qu'on s'exprimoit alors. Leur place & celle de quelques autres , qui en se retirant dans les pays étrangers , épargnerent d'autres crimes à la Nation , & au Roi des foibleſſes , furent remplies par les Seigneurs

les plus féditieux du Royaume. Le Parlement exigea cette complaisance ; & le Monarque crut que cet expédient guériroit ses Sujets de leurs défiances. Il reçût ses Ministres de la main de ses persécuteurs.

Les ennemis de la Royauté sont hors de leur place dans le Conseil des Princes. Charles ne trouva dans le sien que des traîtres qui le livrent à des rebelles. Le Parlement souhaita qu'il lui sacrifiât le droit dont jouïssent pleinement les Rois, de bannir & d'emprisonner sans en découvrir les causes ; il le lui sacrifia : qu'il renonçât à tous les tributs qui se levoient par ses ordres, & qui faisoient partie de son domaine ; il y renonça : que les deux Tribunaux destinés à soutenir l'honneur & les droits du Diadème

me fussent supprimés ; il les supprima : qu'il s'engageât à convoquer régulièrement tous les trois ans le Parlement ; il s'y engagea. Enfin le Parlement souhaita de ne pouvoir être cassé que du consentement des deux Chambres ; cette audacieuse demande fut encore accordée. Le lendemain du jour auquel ce fatal consentement fut donné ; le Comte de Dorset entra la tête couverte dans la chambre de Charles. Comme on l'avertit de songer où il étoit , il répondit , *qu'il n'y avoit plus de Roi d'Angleterre.*

En effet , à peine le Parlement fut-il maître de prolonger à son gré sa durée , qu'il demanda la disposition des armées , des places , des ports , des arsenaux du Royaume. Indigné de ces orgueilleuses pré-

tensions , le Monarque Anglois se souvint enfin qu'il étoit encore sur le Throne , & qu'il falloit s'y soutenir sans honte , ou en descendre du moins avec gloire. Il arma , & ce retour de courage lui ramena des Partisans que l'animosité de ses ennemis avoit préparés à ce changement.

Depuis long-tems les bons Citoyens que l'amour de l'Ordre avoit autrefois aigris contre les usurpations de Charles , détestoient dans leur cœur les entreprises des Factieux qui usurpoient son autorité. Ils trouverent plus étrange encore que le Parlement voulût gouverner sans Roi , qu'ils n'avoient trouvé mauvais que le Roi voulût se passer de Parlement. La constitution du Gouvernement étoit plus altérée

par l'un que par l'autre. Ils faisoient des vœux contre les tyrans , en attendant l'occasion de faire des efforts contre la tyrannie. La résolution du Prince fit éclater de si beaux sentimens ; & l'Europe apprit avec joie que la fidélité pour le Souverain, n'étoit pas une vertu tout-à-fait bannie de l'Angleterre.

Deux Partis célèbres encore aujourd'hui commencerent alors à diviser la Nation. L'un étoit composé des Episcopaux & de ceux pour qui l'autorité Royale étoit encore respectable. L'autre étoit rempli par les Presbytériens, & par les esprits Républicains ou Parlementaires. Si les accusations que les Partisans de ces deux Sectes formoient les uns contre les autres, avoient eu quelque fondement, l'Angleterre

se feroit vûe la Patrie des plus grands scélérats qu'il y ait jamais eu. Les Puritains étoient aux yeux de leurs ennemis, des Rebelles qui ne connoissoient point d'autorité, des hypocrites qui se joüoient de la Religion, des hommes féroces qui aimoient le sang. Les Anglicans étoient dépeints comme des flatteurs asservis à toutes les bisarres du Prince, des superstitieux ennemis irréconciliables de tout ce qui ne pensoit pas comme eux, des ames vénales touûjours disposées à livrer leur Patrie, pourvû qu'on mît un prix à leur trahison. Il me paroît important de développer sans aigreur & sans partialité les maximes de ces deux cabales dont l'esprit a conduit tous les événemens qui ont agité depuis la Monar-

chie Angloise. Les différens noms qu'ils ont porté successivement, d'Anglicans & de Puritains, d'Episcopaux & de Presbytériens, de Toris & de Wighs, de corruption & d'opposition, n'ont rien changé dans leurs sentimens ni dans leur conduite.

Tous les hommes sont nés libres & indépendans les uns des autres, disent les Puritains. S'ils se sont déterminés à se donner des maîtres, c'est pour se garantir de l'oppression & de la violence des plus ambitieux d'entr'eux. Pour mettre les Rois en état de remplir leur destinée, on leur a accordé la force des armes : mais dans la crainte qu'ils n'en abusassent on les a soumis à l'autorité des Loix : elles seules ont droit de régner ; celui qui porte le

glaive n'en est que l'organe & le défenseur. Jusqu'à ce que le Souverain vienne à franchir les bornes qui lui ont été prescrites , il ne doit trouver que de la soumission : si une fois il dépouille les sentimens d'un père de la Patrie pour en devenir le tyran ; s'il travaille à abolir les lois fondamentales de la Société à laquelle il préside , pour établir le Despotisme ; s'il sacrifie à ses passions ou à ses caprices la vie & les biens de ses Sujets ; alors doit avoir lieu cette maxime inviolable en politique : *Le salut du peuple est la loi suprême.* Le Prince en violant son serment anéantit la force des autres sermens. Le contrat entre lui & ses Sujets est rompu ; & la Nation rentre dans l'état de liberté où elle étoit avant de choisir un

maître. L'héritier présomptif ne conserve des droits au Throne, qu'autant qu'il a des principes convenables au Gouvernement établi; si le repos & la sûreté des peuples doivent se trouver en péril, sous son administration, la même raison qui a dépouillé l'un de son autorité, doit empêcher qu'on n'en revêtisse l'autre. Il se peut que ces maximes fussent injustes dans ces Etats où le Souverain a reçu originairement un pouvoir sans bornes, ou l'a acquis par une possession longue & non contestée: mais en Angleterre où le Roi n'est pas seul Législateur, il est évident qu'il est soumis aux lois de la Société.

Un système aussi populaire rend les Puritains ennemis irréconciliables de la France où l'on est atta-

ché à d'autres principes. Ils ne cessent de parler de l'étendue de ce Royaume & de la facilité que sa situation lui donne d'attaquer avantageusement ses voisins, de la multitude de ses habitans & de leur génie hardi & entreprenant, de la fertilité de ses terres & de la grandeur de ses ressources. Après avoir réussi à faire paroître redoutable cette Couronne en exagérant ses forces, les Puritains travaillent à la rendre odieuse par l'idée qu'ils veulent donner de son ambition. A les entendre la France a un projet fixe & arrêté d'exterminer tous les Protestans : il n'y a que cette Puissance qui puisse balancer le pouvoir Maritime de l'Angleterre, & détruire ou diminuer son Commerce : les François profitent également

lement de la paix & de la guerre pour poursuivre leurs vastes desseins, & ils menacent l'Europe entière de l'esclavage.

Les mêmes motifs qui éloignent les Puritains de la Maison de Bourbon les ont toujours rapprochés de la Maison d'Autriche : ils ont cru en avoir besoin pour faire la balance de l'Europe, & pour mettre avec eux l'équilibre, où sans cela il n'y en auroit point eu. Cependant ils sont encore plus attachés à la Hollande. C'est une barriere qui les couvre ; un Allié dont une même Religion & des haines communes garantissent la fidélité ; un Voisin également éloigné de la fureur des conquêtes & par le génie & par la politique : de petites jalousies de Commerce qui pourroient diviser

les deux Nations , ne font rien en comparaison des intérêts essentiels qui les réunissent.

Les Puritains ont en matiere de Religion des maximes qui finissent leur caractere. Ils haïssent l'Episcopat , favorisent tous les non-Conformistes , & préfèrent les intérêts de l'Etat à ceux de l'Eglise. La tolérance leur paroît aussi conforme aux devoirs de la conscience qu'aux regles de la politique. Ils sont convaincus que la foi doit être l'ouvrage de la persuasion , & que la liberté n'est pas entiere chez une Nation qui ordonne un culte & en proscriit un autre.

On a peine à croire que dans le même pays , sous le même climat, chez la même Nation , il se trouve des hommes aussi différens des Pu-

ritains que le font les Anglicans: Le systême politique de ces derniers est que les Rois ne sont responsables de leur conduite qu'à Dieu de qui seul ils tiennent leur autorité: ils peuvent violer toutes les Lois dont ils ont juré l'observation, sans que leurs Sujets aient droit de leur résister. Qu'un Souverain méprise les privilèges de ses peuples, qu'il détruise leur liberté, qu'il renverse leur Religion; l'obéissance est le seul parti qu'il soit permis de prendre, & il n'y a qu'un ordre contraire à la Loi de Dieu qui en puisse dispenser.

Ces principes inspirent aux Anglicans plus d'attachement pour la France que pour la Maison d'Autriche ou pour la Hollande. Soit qu'ils soient Pensionnaires du Roi

Très-Chrétien, comme on le leur reproche, ou qu'ils ne puissent pas fournir aussi aisément aux frais de la guerre que les Puritains, ils ne voudroient pas que l'Angleterre qui ne peut pas avoir besoin de ses Alliés, embrassât la querelle d'aucune Puissance. Je les crois plus portés à resserrer qu'à étendre le Commerce, parce qu'il est presque tout entier dans les mains de leurs ennemis : le soin d'augmenter les revenus des terres, & d'en diminuer les charges les occupe avec raison, puisqu'ils possèdent la plus grande partie des fonds du Royaume.

Les idées que les Anglicans ont sur la politique, ils les ont sur la Religion. L'Episcopat est, selon eux, de droit divin aussi-bien que

la Royauté ; & ils ont toujours travaillé avec constance à rendre l'Eglise indépendante de la Monarchie. Ils haïssent les Catholiques beaucoup moins que les Protestans ; & on leur reproche d'avoir conservé de la Communion Romaine cet esprit d'intolérance & de persécution qui est la ruine de la charité & de la Philosophie.

Tels sont les principes que se formerent les deux Partis qui divisèrent la Grande - Bretagne sous Charles I. On ne peut pas dire que les Sectateurs de ces deux Factions ayent eu depuis ce tems - là une conduite toujours soutenue : les passions des hommes sont si variables qu'elles leurs permettent rarement d'agir conséquemment & d'une maniere uniforme. Si les Puri-

tains & les Anglicans se sont écartés quelquefois de leur systême, ils y sont revenus trop-tôt pour leur bonheur & pour leur gloire.

Il n'est pas de mon sujet de décrire les événemens meurtriers que produisirent ces divisions naissantes. Jamais l'Angleterre ne fut inondée de tant de sang, ni souillée de plus de crimes. La guerre se fit avec plus de brutalité que de bravoure, plus d'opiniâtreté que de constance, plus d'impétuosité que d'intelligence, plus d'animosité que d'émulation, plus de fureur que d'héroïsme. L'honneur des Royalistes l'emporta d'abord sur le désespoir des Parlementaires; la bonne sur la mauvaise cause; la Religion sur le Fanatisme. Charles alloit triompher, s'il eût eu dans le Con-

seil le courage qu'il avoit dans les armées. Il pouvoit tout, & il n'osa rien. De perfides amis l'arrêterent deux fois sur la route de Londres, tandis que les Rebelles prenoient des mesures infailibles pour l'accabler par le conseil d'Olivier Cromwel.

Cet illustre scélérat, qui ne peut être loué sans horreur, ni méprisé sans injustice, qu'on est forcé d'admirer & de détester tout ensemble, éclaircit déjà par des lumieres supérieures le Parlement qu'il devoit un jour gouverner. Pour empêcher la ruine de cette Assemblée, Cromwel imagina l'alliance de l'Ecosse, & par-là son parti qui étoit presque abattu, devint plus puissant que jamais.

Les Ecossois qui avoient autre-

fois donné la loi à Charles , craignirent d'être obligés à la recevoir de lui, s'il parvenoit à fixer la victoire qui commençoit à se ranger sous ses étendarts. Pour prévenir une soumission qu'il leur plaisoit d'appeller esclavage ; ils entrèrent dans une ligue dont il y a apparence qu'ils ne pénétrèrent pas tout-à-fait le but. Ils furent flatés du plaisir d'assûrer leur liberté, de l'avantage de rendre le Presbytéranisme dominant , & de l'honneur de protéger l'Angleterre. La révolte unit deux Nations divisées par une antipathie de quinze siècles. Londres & Edimbourg confondirent leurs prétensions, leurs murmures, leurs projets & leur politique.

Dès-lors la ruine du Parti Royalste devint infaillible. Quelques

avantages remportés sur les Parle-
mentaires Anglois ne rassûrèrent
pas contre l'union des forces de
deux grands Royaumes. Charles
avec des Partisans dont quelques-
uns étoient perfides, plusieurs chan-
celans, & peu déterminés à vain-
cre ou à périr, ne pouvoit pas ré-
sister à des Enthouïastes sans nom-
bre, conduits par une politique
abominable, mais profonde. Pour
suspendre seulement la chute du
Roi, il falloit des prodiges, & tan-
dis que Cromwel en faisoit en An-
gleterre pour l'avancer, Montrose
en faisoit pour la retarder.

Ces deux hommes célèbres fixé-
rent sur eux les yeux de l'Europe
entiere par des talens plus diffé-
rens qu'opposés. Montrose avoit
une droiture de cœur qui le fixa

toûjours dans les intérêts de son Roi & de sa Patrie ; Cromwel une supériorité d'esprit qui donnoit un air d'équité aux actions les plus criminelles. L'un réussit à former lui seul un Parti sans d'autres ressources que son courage ; l'autre vint à bout de dominer dans le sien par beaucoup d'adresse & de politique. Le premier excelloit à lever des armées , & à les endurcir au froid & à la faim ; le second , à les retenir & à les faire subsister. Le Héros de l'Ecosse avoit une audace qui déconcertoit les mesures des Guerriers méthodiques ; celui d'Angleterre se faisoit un système , & le suivoit , mais sans lenteur & sans timidité. Montrose faisoit de grandes choses pour le plaisir de les faire , & l'honneur de les avoir faites ;

Cromwel avoit des vûes intéressées, il vouloit recueillir le fruit de ses intrigues & de ses exploits. La vanité faisoit proprement le caractere du premier; l'ambition étoit la passion dominante du second. Celui-ci se montra supérieur à ses disgraces; celui-là plus grand que ses succès. L'un éprouva mille tra-hisons & les étouffa; l'autre se con-noissoit si bien en hommes, qu'il n'en fut jamais trompé. L'Ecoffois perdoit souvent ses plus zélés Par-tisans par des soupçons injurieux à leur gloire. L'Anglois ramenoit ses ennemis par une confiance qui les séduisoit. Avec le premier on espé-roit beaucoup de vaincre; on étoit assuré de n'être pas vaincu avec le second. Si la Couronne pouvoit être sou-tenuë sur la tête de Char-

les, c'étoit par Montrose ; si elle en devoit tomber , c'étoit par Cromwel. Le Parlementaire fut autant supérieur au Royaliste par l'esprit , qu'il lui fut inférieur par le cœur. L'un ressembloit aux Héros Grecs , & l'autre aux Héros Romains.

Montrose eut d'abord des succès qui tiennent plus du Roman que de l'Histoire. Entré seul & en secret en Ecoffe , il inspira à quelques braves qu'il rassembla , & à douze cens Irlandois qui le vinrent joindre , une passion extrême pour lui , pour son parti , pour le Roi , pour la gloire , & pour les actions extraordinaires. Sans bagage , sans artillerie , sans munitions , sans places fortes , sans intelligences , sans argent , sans ressources , & presque sans armes , suivi seulement de trois

mille hommes , mais trois mille hommes formés par lui aux combats, il gagna quatre batailles, défit cent Partis, surprit quatre-vingt Châteaux, força les meilleures Villes, répandit la terreur dans tout le Royaume. Abandonné par les premières troupes qu'il avoit levées, trompé par plusieurs de ceux que la nécessité de ses affaires l'obligeoit d'employer, pros crit par le Parlement, entouré d'un peuple d'ennemis & de jaloux, assiégé par deux, par trois, & quelquefois par quatre armées, attaché à un Prince qui communiquoit son malheur à tous ses amis, Montrose ne reçut jamais qu'un échec. Il avoit réparé ce malheur par son activité, sa valeur, sa fortune; il étoit parvenu à conquérir l'Ecosse entière, ou

presque entiere , lorsqu'une nouvelle scene de la tragédie la plus compliquée qu'il y ait jamais eu , changea tout - à - coup la situation des affaires.

Le Roi après avoir soutenu avec des succès variés une guerre cruelle contre les Anglois rebelles & les Ecoissois qu'ils avoient appellés à leur secours , s'étoit lassé de lutter contre la fortune. Accablé sous le poids de ses malheurs , & ne voyant point de jour dans le cahos de ses affaires , ni d'issûe dans le labyrinthe où le fil des événemens l'avoit conduit ; ce Prince infortuné se précipita dans l'abîme qui lui parut le moins profond ; il alla se jeter dans les bras de l'Armée d'Ecosse , espérant y trouver non de l'obéissance , mais de la compassion.

Leslay qui commandoit les Rebelles , reçut le Monarque en Sujet respectueux , mais non pas fidele. Il lui persuada de regagner le cœur de ses Sujets , en faisant ouvrir toutes les Villes dévoüées à ses intérêts , & en désarmant tous les corps d'armée qui combattoient encore sous ses enseignes. Les fautes qu'on fait dans les grandes places ne sont pas toujours libres ; ce sont souvent des suites malheureuses & nécessaires des fâcheuses situations où l'on se trouve. Charles accorda tout , parce qu'il n'étoit pas en état de rien refuser. Depuis cet ordre fatal il ne resta pas le moindre vestige du bon Parti dans l'étendue des deux Royaumes. Tout se soumit jusqu'à l'invincible Montrose. Ce grand homme préféra la gloire

de bon Sujet à celle de Conquérant redoutable. L'exil auquel son Maître étoit forcé à le condamner lui parut plus glorieux, qu'une indépendance marquée du sceau de la Rebellion. Il s'arracha du sein des Guerriers qu'il avoit si souvent menés à la victoire en Ecoſſe, pour aller rendre les Chrétiens triomphans des Infideles en Hongrie.

Tandis que ce Héros alloit prêter le ſecours de ſon bras à d'autres peuples, le Parlement d'Angleterre achetoit des Ecoſſois l'odieux privilége de commettre le plus grand des crimes. Le Prince inſtruit du prix pour lequel on le livroit, s'écria avec indignation, qu'il aimoit encore mieux être avec ceux qui l'avoient acheté chèrement,

ment, qu'avec ceux qui l'avoient lâchement vendu.

Lorsque Charles fut conduit en Angleterre, il y avoit deux Fac-tions dans le Parlement, les Pres-bytériens & les Indépendans. Les premiers ne vouloient que l'anéan-tissement de l'Episcopat, & la di-minution de la Puissance Royale : les seconds étoient pour l'extinc-tion de la Royauté, & par consé-quent pour la mort du Monarque.

Ireton gendre de Cromwel, & le Chef après lui des Indépendans, fonda les dispositions de la Cham-bre Basse, qu'il harangua en ces termes :

« On abuse depuis trop long-
 « tems de la patience du premier
 « Tribunal d'Angleterre. Les ca-
 « prices d'un Roi opiniâtre ont tant

Partie II.

H

« coûté de sang à l'État , qu'il se-
« roit imprudent de tarder encore
« à réprimer ses fureurs. Le Con-
« trat des Rois & des peuples con-
« tient un engagement mutuel d'o-
« béissance & de protection ; on
« nous refuse l'un , nous sommes
« dispensés de l'autre. Toute l'Eu-
« rope a les yeux sur vous , pour
« savoir si vous avez autant de fer-
« meté pour assûrer le salut public ,
« que vous avez fait paroître de
« lumieres pour le connoître. Ne
« balancez pas à prendre le parti le
« plus généreux ; les vaillans hom-
« mes , par qui vous avez triomphé
« si souvent , vous assûrent par ma
« voix que leur courage n'a pas di-
« minué , & que leur zele pour la
« Patrie est toujours le même. Ils
« souhaitent seulement de n'être

« pas obligés à chercher dans leurs
 « forces une sûreté, qu'ils aimoient
 « mieux devoir à la promptitude
 « & à la vigueur de vos résolu-
 « tions. »

Tandis que Ireton parloit, Crom-
 wel étudioit tous les visages, & li-
 soit dans les yeux de l'assemblée ce
 qu'il devoit penser de chacun de
 ceux qui la composoient. Après
 cette épreuve infallible pour un
 homme de son caractère, il livra
 le Parlement à l'armée dont il étoit
 l'idole, & fit exclurre ou empri-
 sonner par la force des armes, en-
 viron deux cens Membres de la
 Chambre Basse dont la conscience
 s'accordoit mal avec ses desseins.
 Il fit plus : assuré que la Chambre
 Haute détestoit ses forfaits, & ne
 se prêteroit jamais à ses vûes, il fit

déclarer dans celle des Communes, qu'à elle seule appartenoit le pouvoir de faire des lois, & qu'on n'y avoit pas besoin du consentement des Seigneurs, la Souveraine Puissance étant originairement dans le peuple. On érigea ensuite un Tribunal sous le titre de Cour de Haute Justice, dont les Juges furent tirés, partie de l'armée, & partie des Communes, par l'autorité de qui cette Assemblée se formoit. Charles fut cité devant ces furieux, qui justifierent tous le choix qu'on avoit fait d'eux. La plus horrible catastrophe ne leur coûta pas un soupir, ni le plus noir forfait un remord. L'Angleterre devint le théâtre d'un spectacle horrible, dont aucune autre nation n'a eu à rougir. Un Roi généreux fut condamné,

comme tyran , à périr sur un échafaut ; & cette horrible scene fut vûe avec aussi peu d'émotion , que s'il se fût agi du dernier des hommes. *Les Presbytériens* , dit un Ecrivain célèbre , *fournirent la hache qui coupa la tête au Roi , & livrerent la victime toute liée aux Independans qui l'égorgerent.*

L'infortuné Monarque fut conduit à une fin si tragique par les passions de Buckingham , le zele impétueux de Laud , les hauteurs de Strafford , les indiscretions de la Reine , les divisions de son Conseil , la trahison de ses Favoris , le concert de ses persécuteurs , l'ambition de Cromwel. Le meilleur maître , le meilleur ami , le meilleur pere , le meilleur mari , le meilleur Chrétien , peut-être le plus

honnête homme de son siècle ; il ne lui manqua que de connoître ses talens pour être un grand Roi. Il fut assez appliqué pour suffire au gouvernement de ses Etats ; assez habile pour commander ses armées ; assez brave pour vaincre ses ennemis ; assez généreux pour désarmer les Rebelles ; assez éclairé pour connoître les intérêts de sa Couronne ; assez modéré pour respecter les droits de ses peuples. Malheureusement il se défia trop de ses forces , & se livra sans réserve aux passions de ses Ministres , & aux caprices de ses Favoris. Son regne ne fut proprement que l'histoire de ces différens caractères. A la lenteur succéda la précipitation, au despotisme des maximes populaires , au goût de la guerre l'a-

mour de la paix , à une dureté outrée une douceur excessive , au refus des choses les plus raisonnables la concession des plus injustes , aux grandes intrigues les petites fines-
ses , à l'envie de tout brouiller le desir de tout réunir. Pour peindre d'un trait ce Monarque , il fut le jouët de ses amis durant sa vie , & la victime de ses ennemis à la mort. Il la vit venir en grand homme , & ne laissa paroître ni foiblesse , ni ostentation.

Les parricides avoient leurs mains encore teintes du sang de leur Souverain , lorsqu'ils chercherent dans de nouveaux crimes l'impunité de celui qu'ils avoient commis. Trois précautions , toutes trois extrêmes , leur parurent nécessaires , pour garantir leurs têtes coupables de la

foudre qui les menaçoit. Ils avoient massacré le pere, ils proscrivirent les Princes ses fils comme ses complices; ils avoient dégradé la Chambre des Pairs, ils la supprimerent comme inutile; ils avoient avili la Royauté, ils l'anéantirent comme funeste au bonheur des peuples. L'autorité Souveraine résida dès lors toute entiere dans la seule Chambre des Communes.

Les gens sages avoient prévu cet événement. Lorsqu'ils s'apperçurent qu'on ne s'opposoit pas efficacement aux premieres démarches que faisoit le peuple pour rompre l'équilibre du Gouvernement, ils comprirent qu'il ne s'arrêteroit pas jusqu'à ce qu'il eût usurpé un pouvoir despotique. L'Histoire des Nations ne fournit pas un seul

exemple de quelque assemblée populaire , qui après avoir fait naître des contestations au sujet de la puissance Souveraine , se soit contentée d'un pouvoir borné. Il est vrai que ces révolutions n'ont jamais manqué d'être funestes aux Factieux qui les avoient conduites. Ces esprits inquiets, la plupart sans vûes & sans politique , ont également ignoré l'art de jouir de leur autorité & de la conserver : constamment trompés par les plus ambitieux & les plus adroits de leurs complices, ils ont plus perdu qu'ils n'avoient acquis ; les usurpations de la multitude se sont toujours terminées à la tyrannie d'un seul homme. On va voir une nouvelle preuve de cette vérité dans l'événement que nous décrivons.

La nouvelle République inspirée par le génie étendu & sublime de Cromwel , procura à l'Angleterre une tranquillité qu'elle n'espéroit plus , & lui donna un éclat qu'elle n'avoit pas eu depuis plusieurs siècles. On venoit d'être agité des plus violentes tempêtes, & tout parut calme ; on s'étoit cru à la veille de sa ruine , & on étoit en état de donner des lois. Il est fâcheux pour l'honneur de la vertu , qu'un des plus beaux ; des plus grands spectacles que fournissent les Annales des Nations , soit l'ouvrage de la révolte. Tout parut merveilleux dans cette révolution. Les Royalistes se plierent à un genre de Gouvernement mal assorti à leur caractère , & que leur conscience n'approuvoit pas. Les Grands accou-

tumés au rôle de Législateurs demeurèrent paisibles dans l'ordre de simples Citoyens. Les Irlandois & les Ecoissois , qui avoient armé ; les premiers par attachement pour leurs Rois ; les autres pour effacer l'horreur de leur trahison , furent malheureusement domptés. Les Hollandois , qui avoient profité des malheurs de l'Angleterre pour usurper l'empire de la mer , furent humiliés. La France & l'Espagne toujours rivales , toujours ennemies , briguoient bassement, si on ose le dire, l'alliance des usurpateurs. Les Souverains qui auroient dû s'unir pour venger un attentat commun à tous les Rois , applaudissoient à l'injustice par crainte ou par intérêt. Toute l'Europe s'humilia , se tut , ou admira.

Cromwel étoit le ressort secret de ces coups d'Etat. Oracle du Parlement par ses lumieres, & idole de l'armée par son courage, il remuoit à son gré les deux corps, & les faisoit également concourir à ses vûes & à la gloire de la Nation. Quand le tyran vit que les prodiges de son administration avoient fait sur les esprits & sur les cœurs, l'impression qu'il s'en promettoit, il dédaigna une autorité empruntée, & voulut avoir un pouvoir à lui. Comme son systême étoit de se faire décerner les honneurs & non de les usurper, il prit des routes assez détournées pour parvenir au but qu'il se proposoit.

L'armée nourrissoit depuis longtems une haine fiere, vive & ou-

verte pour le Parlement. Quand Cromwel n'eut plus d'intérêt à suspendre les effets terribles de cette dangereuse passion, elle agit avec toute l'audace qu'elle peut avoir dans de braves gens qui se croient fortement offensés. Ils ne se bornerent pas à demander la réformation de l'Etat, ils voulurent qu'elle fût l'ouvrage d'une autre Assemblée. Le Parlement chercha à cacher la frayeur, que lui causoient ces prétensions, sous un faux air de courage qu'il ne souûtint pas long-tems. Il voulut casser une partie de l'armée, & disperfer le reste pour l'empêcher de cabaler contre le Gouvernement. Cette hauteur irrita des hommes, qui ne s'attendoient pas à trouver de la résistance; les esprits s'échaufferent, &

chacun prit parti selon son inclination ou ses intérêts. A la fin les Anglois armés donnerent la loi à ceux qui ne l'étoient pas. Douze Députés de l'armée & douze du Parlement, furent choisis pour imaginer une nouvelle forme de Gouvernement.

Les Parlementaires regagnerent dans les Conférences, la supériorité qu'ils avoient perdue dans les procédés. Ils persuaderent aux Militaires que leurs intérêts communs demandoient que les choses restassent sur l'ancien pié. Cromwel vit l'instant qui alloit déranger ses vûes, & il le prévint. Spectateur indifférent & désintéressé en apparence jusqu'à ce jour, il se déclara hautement pour l'armée dont il étoit Général. Suivi de ses princi-

paux Officiers , il se rendit à Westminster , & en chassa avec mépris le Parlement qui y étoit assemblé , & qui vouloit secouer son joug. Cet ambitieux fut alors le maître de s'emparer du Gouvernement : mais il auroit obtenu du peuple & de l'armée comme grace , ce qu'il étoit résolu d'accorder un jour comme nécessaire. Pour conduire les affaires au point de maturité où il les souhaitoit , il témoigna beaucoup de zele pour l'administration la plus populaire. A son instigation , le Conseil des Officiers qui avoit cassé le Parlement, remit l'autorité Souveraine à cent quarante-quatre personnes choisies dans les trois Royaumes qu'elles représentoient.

Le nouveau Tribunal , qui prit

le nom de Parlement, fut composé à deſſein de tout ce qu'il y avoit de plus ridicule, de plus extravagant, de plus décrié dans les trois Nations. Lorsque ces hommes mépriſables eurent fait aſſez de bévûes pour exciter la riſée & l'indignation publiques, les amis de Cromwel leur perſuaderent d'abdiquer un pouvoir incommode, qui les livroit à tant de chagrins: ils y conſentirent. L'ambitieux qui conduiſoit avec art toutes ces intrigues, vit alors couronner ſa politique, comme il avoit vû triompher autrefois ſon audace. L'armée ſe joignit au Parlement, pour le conjurer de ſe charger ſeul du Gouvernement. Il voulut y être forcé. On ſe vit réduit à ſolliciter baſſement des fers qu'on craignoit. Le Tyran ne ſe
rendit

rendit qu'après une résistance de plusieurs jours, & une froideur offensante. Encore voulut-il moins paroître accepter l'autorité, que cesser de la refuser, & faire croire qu'il avoit plus de talent que de passion pour régner.

Dès qu'on fut parvenu à vaincre l'hypocrite modestie du plus orgueilleux des hommes, la flatterie s'occupa du choix des titres qui pourroient plaire à l'usurpateur. Sa vanité auroit été pour les fastueux : sa politique lui fit préférer les modestes. Il rejetta celui de Roi, qui lui auroit attiré la haine des peuples, & accepta celui de Protecteur, qui lui concilia leur affection. Sous le premier de ces deux noms, il auroit paru plus maître ; il étoit réellement davantage sous

le second. En mettant des bornes aux complaisances des Anglois, il leur épargnoit de la honte, & à lui par conséquent des contradictions. Ces préliminaires de son règne en prognostiquerent la sagesse ; & en assûrèrent la tranquillité.

Cromwel ne fut pas un de ces hommes qui ont paru indignes de l'Empire aussitôt qu'ils y sont parvenus. Il avoit le génie de toutes les places, de tous les instans, de toutes les affaires, de tous les Partis, de tous les Gouvernemens. Il étoit toujours ce qu'il falloit être ; le plus brave à la tête des armées ; le plus éclairé dans les conseils ; le plus appliqué dans les affaires ; le plus éloquent dans les délibérations ; le plus actif dans les entreprises ; le plus fanatique dans la dé-

votion ; le plus ferme dans les disgraces ; le plus savant dans une assemblée de Théologiens ; le plus factieux dans les conspirations. Il ne fit jamais de faute , ne manqua jamais d'occasion , ne laissa jamais d'avantage imparfait, ne se contenta jamais d'être grand quand il pouvoit être très-grand. Le hasard & le tempérament , qui décident de la conduite des autres hommes , n'influèrent pas dans la moindre de ses actions. Né avec une indifférence entière pour tout ce qui est loüable ou blamable , honnête ou deshonnête , il n'envisagea jamais la vertu comme vertu , le crime comme crime ; il ne vit que les rapports que l'un & l'autre pouvoient avoir à son élévation. C'étoit son idole ; il lui sacrifia son Roi , sa Pa-

trie, sa Religion, qu'il auroit défendus avec le même zèle, s'il y avoit eu autant d'avantage à les protéger, qu'à les anéantir. Le système de son ambition fut conduit avec un art, un ordre, une hardiesse, une souplesse, une fermeté, dont je ne crois pas qu'il y ait d'exemple dans l'Histoire. Toutes les Sectes, toutes les conditions, tous les peuples; la paix, la guerre, les négociations; les révolutions, les miracles, les prophéties: tout avança la fortune de l'hypocrite usurpateur. C'étoit un caractère né pour faire la destinée des Nations, des Empires & des siècles. L'éclat de ses talens a presque fait oublier l'horreur de ses attentats. La postérité doutera au moins, si Olivier Cromwel fut plus digne

d'exécration que d'admiration.

La chute de Richard son fils suivit de près son élévation. Il fut assez long tems Protecteur pour sa honte ; trop peu pour qu'il en revînt ni bien ni mal à l'Angleterre. Il n'eut ni vices ni vertus, dans un tems, chez une Nation, dans une place où peut-être tous les deux étoient également nécessaires. Sa déposition, qui fut principalement l'ouvrage de sa foiblesse, laissa le Royaume en proie à trois Factions qui paroissoient devoir renouveler les sanglantes scènes, dont le seul souvenir glaçoit tous les cœurs d'effroi. Ces Partis qui alloient occuper le théâtre si agité de la Grande - Bretagne, étoient celui du Parlement, celui de Lambert, & celui du Roi.

Le Parlement étoit celui-là même qui s'étoit souillé du sang de Charles I. qui avoit changé la Monarchie en République, & qui est connu dans l'Histoire sous le nom de long Parlement, parce qu'il dura douze ans. Il fut dispersé en 1653. par Cromwel, qui vouloit recueillir seul le fruit du crime qu'ils avoient fait ensemble. Le tour qu'on prit pour le rassembler, fut de dire qu'il avoit été convoqué sous le feu Roi, qu'il n'avoit pas été cassé, & qu'il subsistoit encore. On a peine à comprendre comment l'armée, qui s'étoit prêtée aux violences du Protecteur, jetta les yeux sur ce Parlement qu'elle avoit offensé, plutôt que sur d'autres qui avoient été assemblés depuis, ou sur un nouveau

qu'on pouvoit former. Je croirois que le penchant, qu'on remarquoit déjà dans beaucoup d'honnêtes gens pour le bon parti, fit préférer une Assemblée personnellement intéressée à perpétuer l'injustice, accoûtumée aux plus odieuses catastrophes, & prête, s'il le falloit, à s'immoler le fils, comme elle avoit autrefois sacrifié le pere.

La puissance du Parlement se trouva balancée par celle de Lambert. Ce Général n'eut pas précisément les vertus qui font un grand homme ; il eut les qualités moins honorables, mais plus rares d'un Chef de Parti. Son-esprit sans être fort étendu, étoit propre à former & à entretenir des Factions ; son cœur sans être droit, étoit généreux ; son éloquence sans être for-

te, étoit persuasive ; son air sans être noble, étoit imposant ; ses manières sans être agréables, étoient séduisantes. Il eut l'ambition d'aspirer à tout, l'audace de s'en dire digne, le bonheur de le faire croire. Par le brillant de son courage, il étonna les plus audacieux ; par l'activité de ses démarches, il fatigua les plus appliqués ; par la singularité de ses projets, il déconcerta les plus habiles ; par l'étendue de ses prétensions, il arrêta les plus ambitieux. Il surpassoit en fierté les plus orgueilleux, en ruses les plus fins, en connoissance les plus expérimentés, en constance les plus opiniâtres. Cromwel lui fit l'honneur ou la honte de le craindre, & de le regarder comme son rival. Je ne balance pas à croire qu'il au-

roit été son successeur , si une seconde usurpation eût été aussi facile que la première. La tyrannie de l'un avoit averti les Anglois de se précautionner contre celle de l'autre. Le malheur de Lambert est d'être venu quelques années trop tard.

Tandis que ce Général , qui ne pouvoit trouver son élévation que dans les malheurs publics , brouilloit l'armée dont il étoit l'ame avec le Parlement qui le haïssoit ; les Royalistes formoient des vœux , & hasardoient quelques démarches pour leur Souverain. Charles II. n'étoit pas alors en Angleterre. Méprisé par quelques Puissances , trompé par d'autres , & abandonné de toutes , il promenoit ses malheurs dans différentes Contrées de

l'Europe; & à la honte de l'humanité, il éprouvoit plus de mépris que de compassion. Sa cause trouva à la fin un vengeur, & ses Partisans un Chef dans la personne du Général Monck.

Le caractère de ce Héros avoit échappé jusqu'alors au discernement d'une Nation plus profonde dans la connoissance des sciences que des hommes. On le croyoit d'un sens assez droit, mais d'un esprit borné; hardi dans les combats, mais timide par tout ailleurs; avide de richesses, mais exempt d'ambition; propre à faire la guerre, mais incapable de la conduire; admirable dans un second rôle, mais déplacé dans le premier. On vouloit qu'il eût des fantaisies, & point de passions; qu'il fût esclave

des bienséances, & qu'il ne connût pas la vertu ; qu'il n'eût point de principes fixes sur la Religion ni sur le Gouvernement, & qu'il se laissât aller au hasard ; qu'il demeurât toujours au-dessous du grand qu'il n'imaginait point, qu'il ne voyoit pas même quand on le lui présentait ; qu'il n'eût été qu'un instrument docile entre les mains de Cromwel, que la mort de l'usurpateur alloit rendre inutile.

La conduite que tint Monck dans la révolution qui rétablit la Monarchie Angloise, défabusa sa Nation. Soit que ce Général, comme je le crois, ait pensé à servir son Roi, aussi-tôt que les brouilleries de l'armée & du Parlement lui en eurent fait voir la possibilité ; soit, comme quelques Historiens

le conjecturent, qu'il ne soit devenu vertueux que quand il eut désespéré de voir son ambition couronnée, il est certain qu'il a montré un talent inconnu en Angleterre, & rarement porté aussi loin chez les peuples mêmes, dont la finesse forme le caractère, & fait peut-être la sûreté. J'apperçois dans toute sa conduite un politique sage, qui n'enfante que des projets avoués par la probité, ou ordonnés par le devoir : un politique prudent, qui ne veut que des choses possibles, & dans le tems seulement qu'elles sont possibles : un politique impénétrable, dont on ne peut percer les vûes, moins encore les moyens qui doivent en assurer le succès : un politique insinuant, qui s'ouvre les cœurs foibles par des

caresses, les Grands par la confiance, les mauvais par des bienfaits : un politique adroit qui tourne contre ses ennemis les longues intrigues, les détours artificieux, les dissimulations profondes, dont ils veulent l'envelopper : un politique vif, qui ne perd pas en des délibérations inutiles des momens favorables pour agir & pour avancer : un politique constant, qui trouve dans son épée & dans son génie, de quoi s'affermir contre les difficultés ou les surmonter. Monck part d'Ecosse dont il est Gouverneur, & où il est adoré. Il se met à la tête d'une armée qu'il a formée, durcie aux travaux guerriers, menée à la victoire, attachée à ses intérêts. Il entre en Angleterre, où il détruit par ses Lieutenans les res-

tes misérables du Parti de Lambert, qui est pris & enfermé dans la Tour. Il pénètre jusqu'à Londres, où il casse le Parlement factieux qui étoit assemblé, & en convoque un autre, où la Chambre des Pairs abolie d'abord après la mort de Charles I. est rétablie, & dont le premier acte d'autorité est le rappel du Roi. Si je ne me trompe, les fastes de l'Histoire Britannique n'ont pas fourni deux fois le spectacle d'une politique aussi profonde, aussi modérée, aussi vertueuse.

Le Prince, que cette heureuse révolution porta sur le Throne, avoit un goût décidé pour les plaisirs, & un talent supérieur pour les affaires. Il pouvoit être à son choix l'homme le plus agréable & le plus grand homme de son siècle; & par

une philosophie, qui n'est pas ordinairement celle des Rois, il aimait mieux être heureux que d'être célèbre. Il fut plus débauché que voluptueux, plus emporté que délicat dans le plaisir; & comme ses Maîtresses n'avoient pas à se louer de sa fidélité, elles n'eurent pas à se plaindre de sa jalousie. On ne peut rien ajoûter à la mauvaise opinion qu'il avoit des deux sexes; il croyoit toutes les femmes sans vertu, & tous les hommes sans probité; ce qui se passoit dans sa Cour paroïssoit assez justifier cette idée. La liberté étoit proprement son idole; pour lui être odieux, il suffisoit de l'avoir gêné un moment; & on lui devenoit insupportable, pour avoir paru embarrassé avec lui. Quoiqu'on ne pût pas avoir

plus de dignité qu'il en avoit , il détestoit si fort le cérémonial , qu'il n'a pas été Roi un seul quart d'heure durant tout son regne. C'étoit le Prince de son siècle le plus caressant & le plus ingrat, il se croyoit dispensé de payer des services, parce qu'il étoit persuadé qu'on ne les lui rendoit que par intérêt. Il parloit beaucoup , mais si bien , qu'il étoit passé comme en proverbe , qu'il n'avoit jamais rien dit de mal, ni jamais rien fait de bien en sa vie. Il se laissa gouverner par ses Ministres, qui tous ensemble ne voyoient ni aussi loin ni aussi bien que lui ; & il aimoit mieux adopter leurs fautes , que de se donner la peine de les redresser. L'hypocrisie ne fut pas du nombre de ses vices , il vécut publiquement sans foi comme sans

sans mœurs ; & la Religion Catho-
lique qu'il professa à la mort, servit
probablement moins à assûrer son
salut, qu'à honorer sa mémoire.



VIII. ÉPOQUE.

*Le Parlement s'attribue le droit de
disposer de la Couronne sous
Jacques II. en 1689.*

LE rétablissement de Charles II. sur le Throne de ses Peres , ne fut proprement qu'un changement de décoration qui annonçoit de nouvelles scenes. Le cœur des Anglois, aussi fanatique que leur esprit est philosophe , fut l'origine des nouvelles révolutions, comme il l'avoit été des anciennes. Avec la révolte, étoit tombé le pouvoir des Presbytériens Républicains qui avoient aboli l'Episcopat ; les Anglicans Royalistes devenus les

maîtres voulurent anéantir le Puritanisme , pour venger l'outrage fait à leurs Dogmes & à leurs maximes. Il paroissoit impossible de faire entrer dans ces vûes le Parlement qui s'étoit trouvé convoqué à l'arrivée du Roi. La plûpart des Membres de cette Assemblée , qui étoient des restes de l'odieux Parlement de 1640. n'auroient pas aisément renoncé à leurs principes sur la Religion & sur la Politique. Ils paroissoient applaudir, il est vrai, au changement qui venoit d'arriver dans le Gouvernement : mais pour souffrir un événement qu'ils n'avoient pû empêcher, ils n'en étoient pas plus disposés à se déclarer pour l'intolérance & le despotisme. La Cour à qui ces dispositions n'avoient pas échappé, prit le parti

de casser ce Parlement aussi-tôt que la bienféance le put permettre , & en assembla peu après un autre.

Jamais Assemblée n'a été convoquée dans une circonstance plus favorable. La prévention des peuples pour le nouveau Monarque étoit portée jusqu'à l'aveuglement. Ses Partisans, pour hâter son rétablissement , avoient parlé avec tant d'admiration de son caractère , qu'ils avoient pour ainsi dire enivré la Nation entière de l'idée de ses talens & de ses vertus. Tout le monde étoit convaincu qu'un Prince si accompli ne pourroit jamais abuser de l'autorité , qui lui seroit confiée. La défiance si ordinaire aux Anglois pour leur liberté n'existoit plus , ou ne se montroit point. On étoit persuadé que con-

tent de rétablir le Gouvernement sur le pié où il étoit sous Elisabeth, Charles éviteroit avec soin les routes qui avoient perdu son pere & égaré son ayeul. Dans cette espérance le choix des peuples tomba sur des hommes qui paroissoient agréables au Souverain, afin qu'il pût avec eux affermir l'Etat depuis long-téms ébranlé par de violentes secouffes, & qu'il falloit, pour ainsi dire, tirer de ses ruines & de ses débris.

Le nouveau Parlement se trouva composé par les artifices de la Cour, de jeunes gens téméraires & débauchés, qui devoient l'honneur dont ils jouïssent à la haine qu'on portoit aux Puritains sectaires, furieux & atrabilaires, & à l'envie qu'on avoit de les chagriner ;

d'hommes frivoles , plus flatés des distinctions & des caresses du Prince , que de la gloire de servir leur Patrie & de remplir leurs devoirs ; de dissipateurs sans honneur & sans crédit , qui regardoient la députation comme un moyen de différer le paiement de leurs dettes , ou d'acquérir de quoi les payer ; de Royalistes outrés , plus zélés pour leurs opinions que pour la liberté publique , ou qui croyoient leur bonheur moins assuré par une autorité partagée , que par un Gouvernement tout - à - fait Monarchique.

Ce Parlement , dit un Historien , sembla vouloir faire amende honorable au fils des outrages qu'il avoit faits au pere. Il se détermina sans beaucoup de répugnance à dé-

pouiller la Nation des droits qui lui avoient coûté tant de sang à acquérir & à conserver. Il obligea tous ceux qui possédoient des emplois Ecclesiastiques, civils ou militaires de souscrire à cette Déclaration : *Qu'il n'étoit pas permis sous quelque prétexte que ce fût de prendre les armes contre le Roi, & que c'étoit une maxime détestable de dire qu'on pût prendre les armes contre l'autorité du Souverain, contre sa Personne ou celle de ses Ministres.* Ce serment est si extraordinaire qu'on ne pourroit y ajoûter foi s'il n'étoit attesté par le témoignage de tous les Historiens : à la lettre, il autorisoit le Roi à casser les anciennes Lois, à en établir de nouvelles, à abolir l'usage des Parlemens, à lever de nouveaux impôts. Puisqu'il

n'y a point de Cour suprême où le Monarque puisse être appelé, & qu'il n'y a point de raison qui autorise à prendre les armes contre lui, il est évident que l'autorité Souveraine reside dans lui seul; ce qu'aucun Anglois ne voudroit, je crois, avoüer.

Ce premier pas étant fait, les autres dûrent coûter fort peu. Le privilège qu'on avoit constamment refusé à Charles I. de disposer de la Milice du Royaume, & qui avoit occasionné des animosités si vives, fut accordé sans difficulté & sans restriction à son successeur. Cette cession si importante par elle-même, le devint bien davantage par les profusions qui la suivirent. Comme si le Parlement eût formé le dessein de rendre les Rois indépen-

dans & despotiques, il doubla leurs
 revenus en leur accordant à per-
 pétuité le droit de mettre des im-
 positions très-considérables. On a
 prétendu que les Concessions au-
 roient été poussées beaucoup plus
 loin, si le Chancelier Clarendon
 ne s'y fût opposé: il répondit cou-
 rageusement à Alexandre Popham
 qui offroit de faire établir par le
 Parlement où il avoit un grand
 crédit, un subside de deux millions
 de livres sterling par an : *Que le
 plus sûr revenu que le Roi pût acqué-
 rir étoit le cœur de ses Sujets, & qu'il
 y trouveroit des ressources que les plus
 grands besoins n'épuiseroient jamais.*

Quoique la réponse du Chance-
 lier ne favorisât pas les inclinations
 du Roi, elle fut reçue comme un
 oracle. Le mérite d'avoir long-tems

partagé la mauvaise fortune de son Maître lui donnoit un grand ascendant sur lui. Il n'étoit pas seulement son premier Ministre , il étoit encore son Favori. Tout austere , tout ennemi qu'il étoit publiquement de l'inapplication & des plaisirs du prince , il conservoit toute sa considération. Il portoit dans les fonctions de sa charge toute la probité d'un honnête homme , mais il n'y mettoit jamais ses sages adoucissements dont l'humanité a souvent besoin. L'intérieur du Royaume lui étoit bien connu : mais il s'égarra souvent dans le maniment des affaires étrangères qu'il entendoit mal. Son goût sur beaucoup de choses n'étoit pas infallible : il vouloit de la dignité dans ses manieres , & il y mettoit de la fierté ; il

vouloit de l'esprit dans ses discours & il y mettoit de l'affectation. Une vertu rare à la Cour le distingua beaucoup : il s'opposoit avec force dans le Conseil à l'élévation des personnes qu'il n'estimoit pas ; hors de-là , il justifioit le choix du Monarque avec autant de zele que s'il ne se fut déterminé que par ses conseils. Il fût bon Sujet ; encore meilleur Citoyen ; & au sentiment des gens sensés , religieux jusqu'au fanatisme : ce fut par ses insinuations qu'on se détermina à proscrire le Presbytéranisme , qui avoit bouleversé l'Etat , & qui pouvoit faire naître des occasions ou profiter de celles qui se présenteroient pour le bouleverser encore. Cependant comme il eût été trop odieux de n'attaquer ouvertement qu'une feu-

le Secte dans un pays où il y en avoit sans nombre, elles furent toutes enveloppées dans une même condamnation; on proscrivit tout ce que l'Eglise Anglicane comprend sous le nom de non-Conformistes.

Ce fut dans le Parlement convoqué par le Roi en 1661. que fut faite une démarche si odieuse & si précipitée. La Cour ne tarda pas à s'appercevoir, que le Chancelier Clarendon avoit sacrifié à l'amour de ses opinions, la grandeur & les intérêts de son Maître. Dans le système qu'avoit formé le Monarque de se rendre absolu, il devoit s'étudier à gagner les cœurs: & on venoit d'aliéner la moitié de la Nation, sans l'espérance d'aucun avantage. Pour calmer les Presbytériens,

que leur caractère ou leur nombre rendoit redoutables, & favoriser les Catholiques, dont les maximes étoient favorables au pouvoir arbitraire, on médita de rétablir la liberté de conscience. Clifford, Arlington, Shaftsbury, Lauderdale, Buckingham, dont les quatre premiers étoient Ministres, & le dernier Favori du Roi, furent les auteurs de cette entreprise. On les chargea d'en préparer le succès.

Clifford étoit droit, violent, opiniâtre; il paroissoit indifférent, & je crois qu'il l'étoit, pour sa fortune, pour son repos, pour sa gloire. Trois objets l'occupèrent tout entier : l'élévation du Roi, la ruine de l'Eglise Anglicane, la propagation de la Religion Romaine. S'il eût eu une vertu moins austere,

ou des principes plus relâchés, il auroit pû servir utilement sa Patrie.

Arlington réparoit la médiocrité de son génie, la lenteur de ses opérations, les bornes étroites de ses vûes, par un jugement exquis, une forte application, une grande connoissance des affaires étrangères qu'il devoit à son expérience : comme on n'étoit pas en garde contre lui, il étoit rare qu'il échoiât dans ses entreprises.

Lauderdale joïia presque toute sa vie un rôle emprunté. Il étoit Républicain, & il travailla à établir la Monarchie pure ; Presbytérien, & il appuya le Catholicisme ; violent, & il employa toutes les souplesses de l'intrigue. Il eut l'esprit faux, la mémoire prodigieuse, plus de savoir qu'on ne lui en auroit

passé ailleurs qu'en Angleterre. On ne le ramena jamais de ses erreurs , mais il en revenoit le plus souvent de lui-même , pourvû qu'il n'en fût pas averti : deux sortes d'ennemis s'opiniâtrèrent à sa perte ; il se débarrassa toujours heureusement des siens ; & si ses avis eussent été suivis , il auroit eu le même succès contre ceux du Monarque.

Buckingham avoit l'air noble , l'esprit agréable , le talent de tourner tout en ridicule. Il ne connut la Religion que pour la combattre , la vertu que pour la mépriser , l'amitié que pour la trahir. Il commença par corrompre le Roi son Maître , continua par en médire sans ménagement , & finit enfin par en être haï. Il inspira successivement toutes les passions : l'admira-

tion par ses belles qualités , l'envie par sa faveur , le mépris par ses mœurs , la haine par ses malices , la compassion par ses malheurs. Il se borna à être l'homme le plus fri-vole de sa Nation , quoiqu'il fût né pour en être le plus grand & le plus utile. Le portrait de Shaftsbury trouvera un peu plus bas sa place.

Les cinq Seigneurs regarderent l'affaire de la tolérance comme essentielle , puisque c'étoit la base sur laquelle devoit porter l'édifice du Gouvernement arbitraire qu'on vouloit élever : mais ils ne s'attendoient pas à la voir réussir sans de grandes difficultés. Pour les prévenir ou les surmonter , ils formerent entr'eux une union indissoluble ; le Roi s'appuya de l'alliance de la France ; & la guerre contre la Hol-
lande

lande fut résolue , afin d'avoir un prétexte de tenir une armée sur pié. Après qu'on eut pris des arrangements si sages , Charles ne tarda pas à faire publier la liberté de conscience , & à suspendre l'exécution des lois pénales établies contre tous les non-Conformistes.

Il y a apparence que le chagrin que ce coup de vigueur causa aux Anglicans , auroit été l'unique suite fâcheuse de cette affaire, si les fonds sur lesquels on comptoit pour soutenir le poids de la guerre, n'eussent tous manqué à la fois. Dans cet embarras, le Roi se vit réduit à convoquer son Parlement ; & le Parlement qui sentit le besoin qu'on avoit de lui, déclara qu'il n'accorderoit des subsides , qu'à condition que la liber-

té de conscience seroit révoquée :

Charles se trouva dans une de ces situations absolument mauvaises , où l'on ne peut prendre qu'un mauvais parti : il lui paroissoit humiliant de ruiner son ouvrage , & dangereux de le maintenir. D'un côté il voyoit sa gloire en péril ; & de l'autre sa sûreté. Il lui falloit renoncer à ses projets , ou aux secours nécessaires pour les appuyer. Les hommes d'Etat , ce qui n'arrive pas toujours , étoient pour le parti honorable ; & les femmes , ce qui est rare , se déclarerent pour le parti honteux. Les uns faisoient craindre au Monarque que le Parlement enhardi par ses premiers succès , ne portât trop loin ses vûes ambitieuses ; les autres l'assûroient que cette condescendance lui attaché-

roit pour toujours ce grand Corps. Les Royalistes déclarés vouloient qu'il fit appuyer ses prétensions par l'armée qui étoit sous les murs de Londres; les Républicains secrets ne parloient qu'avec horreur d'un expédient qui alloit bouleverser le Royaume.

Le Roi balançoit; & quand on balance, on est déjà déterminé pour le mauvais parti. Comme l'instant présent étoit toujours celui qui influoit le plus sur les résolutions de ce Prince voluptueux, il sacrifia assez aisément un avenir qui lui paroissoit incertain, & qui étoit peut-être éloigné, aux offres de son Parlement, aux caprices de ses Maîtresses, à son goût particulier: on proscrivit de nouveau les non-Conformistes; & les Ministres qui

avoient conduit le grand , le précieux ouvrage de la tolérance , se virent en péril. Ils savoient que le Prince n'étoit pas assez exact en matiere de probité , pour soutenir les auteurs après avoir abandonné l'ouvrage. Ils craignirent d'être livrés aux ressentimens des deux Chambres par un Monarque timide, qui leur sacrifioit ses plus beaux projets. Shaftsbury le plus coupable , si c'est l'être que de servir son Souverain , étoit la victime dont les ennemis de la Royauté fouhaitoient davantage le sacrifice. Il détourna le glaive en abandonnant les intérêts de la Cour , & devint le Chef des Parlementaires.

Cet homme si célèbre dans l'Histoire Angloise , fut un de ces caracteres extraordinaires qu'on trou-

ve dans la Grande-Bretagne plus qu'ailleurs, & qui contribuent à la gloire ou à la honte de leur Nation, selon les idées qu'on s'est fait des choses. La nature lui avoit donné un esprit vaste; le travail lui procura des connoissances profondes; l'ambition le fit aspirer aux grandes intrigues; l'habileté l'y plaça; le bonheur l'y fit réussir. Il fut ami sincere, rival dangereux, ennemi implacable, voisin inquiet, maître généreux. Le talent de la parole commença sa réputation. Une éloquence forte, véhémence, plaisante même, mais à propos; lui avoit érigé une espece de Thronne dans le Parlement; il y régnoit; inutilement on délibéroit, il ramenoit tout à lui par la conviction, par le sentiment ou par la

crainte du ridicule. De cet avantage, naissoit la facilité qu'il trouvoit à former des cabales & des factions. Une détermination forte à tout oser, justifioit l'air de confiance qu'il affectoit souverainement avec ses complices ; il ne fit jamais de crime inutile : mais il hasarda toujours sans remords tous ceux qu'il crut nécessaires à ses vengeances, à sa réputation, à ses intérêts. C'est peut-être le premier homme, qui sans inconstance ait changé cinq à six fois de parti : il comptoit avec complaisance les raisons de ses variations ; & on ne pouvoit s'empêcher d'en admirer le tems, la maniere & les circonstances. Une connoissance parfaite des talens, de l'humeur, des vûes de tous ceux qui avoient quelque

part aux affaires de sa Nation, mon-
troit à ses yeux l'avenir d'une ma-
niere qui tenoit beaucoup plus de
la certitude que de la conjecture.
Ses lumieres n'étoient sûres qu'en
politique ; il donnoit dans des er-
reurs capitales sur tout le reste. Il
portoit l'Athéisme dans la Religion,
la confusion du bien & du mal dans
la Morale, le Pirrhonisme dans
l'Histoire, l'Astrologie dans la Phy-
sique. Il seroit possible de tracer
deux portraits de cet homme sin-
gulier, tous deux beaux, tous deux
ressemblans, tous deux opposés.

Comme Shaftsbury étoit ouver-
tement tout ce qu'il étoit, le Roi
ne tarda pas à s'appercevoir qu'il
s'étoit fait un ennemi dangereux ;
& le peuple sentit qu'il avoit acquis
un Protecteur intrépide. Le nou-

veau Cromwel moins rusé, mais plus hardi encore, plus décidé que l'ancien, chercha par des éclats de vengeance à se faire regretter d'un parti, & à se faire souhaiter par l'autre : il avoit voulu avilir le Parlement; il forma le dessein de détruire le Monarchie.

Ce projet paroissoit extravagant au premier coup d'œil. Les peuples venoient d'éprouver des horreurs, qui devoient naturellement les tenir en garde contre les inquiétudes des esprits Factieux. Une nouvelle révolution dans le Gouvernement, renouvelloit nécessairement les mêmes scenes. L'alternative ne pouvoit rouler qu'entre la vengeance d'un Ministre outragé, & l'ambition de mille Tyrans. Ce raisonnement eût été bon ailleurs qu'en

Angleterre , & auroit fait impression sur un autre homme que Shaftsbury.

Cet audacieux personnage vit d'abord qu'il pouvoit compter sur les Wigs , ennemis de la Royauté par leur politique , & du Roi par leur Religion. La révocation de la liberté de conscience venoit d'aigrir ce parti tout Presbytérien , & l'avoit disposé à s'écarter de l'obéissance : mais depuis le rétablissement de la Monarchie , cette Faction étoit trop affoiblie pour pouvoir faire seule un changement dans l'Etat : Shaftsbury entreprit d'y faire concourir les Torys tout Royalistes, tout Anglicans qu'ils étoient ; & il espéra de renverser le Throne par les mêmes mains qui venoient de le relever.

La réunion des deux partis étoit une espece de chimere qu'on avoit tentée mille fois inutilement. Elle étoit devenue encore plus difficile depuis l'affaire de la tolérance, où une partie de la Nation avoit été sacrifiée à l'autre. Cet événement avoit augmenté les jaloufies, & réveillé avec violence toutes les raisons qu'on croyoit avoir de se détester. Il falloit des ressorts inconnus & bien puissans pour rapprocher des cœurs si éloignés, & pour donner les mêmes idées à des esprits qui avoient des principes tout opposés. Shaftsbury en vint à bout; on va voir comment.

Toute l'Angleterre soupçonnoit depuis assez long-tems que son Roi cherchoit à rendre la Religion Romaine dominante, & à établir le

pouvoir arbitraire ; mais elle ne faisoit que le soupçonner. Le doute se changea en certitude , quand on eut entendu Shaftsbury dans le Parlement. Cet infidele Ministre n'ignoroit aucun des secrets de son Maître , & il les dévoila tous. Il fit adroitement sentir les rapports nécessaires , que l'alliance avec la France, la guerre contre la Hollande, la liberté de conscience, avoient avec les deux objets que la Nation redoutoit le plus. Pour donner plus de poids à ses paroles , il s'avoüa coupable d'avoir favorisé ces projets , & parut disposé à expier ce qu'il avoit fait de trop pour le Souverain par les services qu'il rendroit aux peuples.

Les artifices de Shaftsbury firent plus d'effet qu'il n'en espéroit ; & il

en espéroit beaucoup. Tout accoutumé qu'il étoit à entraîner la multitude, il n'avoit jamais eu de succès si complet. La liberté, les Loix, la Religion parurent dans le plus grand péril. Whigs & Torys, tout fut allarmé. On demanda d'une voix unanime, un remede à celui qui avoit découvert le mal.

Shaftsbury qui connoissoit mieux les hommes qu'ils ne se connoissent eux-mêmes, apperçut dans ces clameurs plus de cette vivacité qui se plaint, que de cette fureur qui détermine aux grands crimes. Il ne méprisa pas assez les Anglois pour se faire voir tout entier à eux. Un Roi, dont on n'étoit que mécontent, ne lui parut pas une victime encore prête; il crut devoir se borner cette fois à la perte du Duc

d'Yorck qui étoit détesté. Il espéra que le Monarque appuieroit le Prince son frere contre la Nation ; que les cœurs s'aigriroient par ces divisions ; qu'avec un peu d'adresse, on rendroit le peuple & la Cour irréconciliables ; & que le Parlement se porteroit peut-être un jour de lui-même , à ce qu'il eût été dangereux de lui proposer trop-tôt. Comme il étoit indifférent pour le Shaftsbury que le Duc d'Yorck vécut , & qu'il lui importoit seulement qu'il ne régnât point , il ne pensa pas à demander le sang du Prince ; il travailla seulement à le faire exclurre de la Couronne. Un événement tout - à - fait bizarre lui en facilita les moyens.

Titus Oatés le plus méchant des hommes selon les uns , le plus fou

selon les autres , & selon moi tous les deux ensemble , forgea la calomnie la plus affreuse & la plus mal concertée qui soit jamais tombée dans l'esprit humain. Il attribua aux Catholiques le plan d'une conspiration , dont le but étoit de faire périr le Roi , de renverser le Gouvernement , d'élever la Religion Romaine sur les débris de toutes les autres , & de la cimenter par le sang de leurs Sectateurs. Le Général des Jésuites étoit le chef de l'entreprise. Le Pape , le Roi de France , celui d'Espagne , la Reine d'Angleterre ; le Duc d'Yorck surtout , l'appuyoient. On avoit ramassé de si grands thrésors , donné de si bons ordres , levé de si nombreuses armées , trouvé des Généraux si expérimentés , choisi des

Ministres si habiles , que deux heures devoient suffire pour achever la révolution.

La postérité aura peine à croire, qu'une des Nations les plus éclairées & les plus vertueuses qui soient au monde , ait été assez aveugle pour croire cette rêverie, ou assez injuste pour verser du sang sans y ajoûter foi. Malgré les contradictions sans nombre qui devoient faire mépriser l'accusation , & punir le délateur , les Catholiques furent traités avec autant de sévérité, que s'il n'y avoit eu rien à dire pour leur innocence : ils furent dépouillés , emprisonnés , exilés , mis à mort. Ces barbaries se multiplioient chaque jour , lorsque Shaftsbury offrit au Parlement le dénouement d'une Tragédie qui duroit depuis

trop long-tems : il propofa , pour accabler d'un feul coup les Catholiques, de déclarer le Duc d'Yorck incapable de jamais monter fur le Throne Anglois. L'acte d'exclusion fut dressé & accepté fur le champ par les Communes , & enfuite envoyé à la Chambre Haute , où les intrigues & les promesses du Monarque parvièrent enfin à le faire rejeter. Shaftsbury n'abandonna pas pour cela fon projet ; il renouvella plus d'une fois les pourfuites : mais il trouva toujours quelques Royaliftes de trop parmi les Seigneurs. Le tems & la mort de ce Factieux calmerent peu-à-peu les efprits. Le fceptre passa des mains de Charles dans celles du Duc d'Yorck avec une tranquillité , qui ne rappelloit pas ce qui avoit précédé.

cédé, & qui n'annonçoit pas ce qui alloit suivre.

Jacques II. porta sur le Throne des talens bornés, quelques vertus inutiles, beaucoup de défauts essentiels. Les éloges, dont le sage Turenne honora ses premiers exploits, lui firent d'abord une réputation de valeur qui se soutint mal. Le travail lui donna sur la marine les lumières d'un Subalterne ; il manqua de génie pour acquérir celles d'un Amiral & d'un Souverain. Son application, toute forte, toute suivie qu'elle étoit, ne remplaçoit pas la pénétration que la Nature lui avoit refusé pour les affaires : On disoit des deux freres que *Charles pourroit tout voir s'il le vouloit ; & Jacques voudroit tout voir s'il le pouvoit.* Ses amis, car quoique Roi il

en avoit , & il méritoit d'en avoir , eurent à se louer de sa constance ; ses Ministres de sa fermeté ; ses Courtisans de sa franchise ; ses serviteurs de sa générosité ; ses trésoriers de son exactitude ; ses alliés de sa fidélité ; ses enfans de sa tendresse. Malheureusement ses Sujets n'eurent pas tort d'être mécontents de son administration. Né ambitieux , il se trouva gêné par les lois ; & visa au despotisme : Fier , il dédaigna de déguiser ses prétensions , & laissa trop éclater ses vûes : violent , il méprisa les voies de l'insinuation , & voulut arriver à son but par la force : opiniâtre , il ne démordit jamais de ses entreprises , & il aimoit mieux tout perdre que de reculer : vindicatif , il ne pardonna , ne dissimula jamais d'injure , &

pour n'avoir pas sù oubliër à propos des fautes , il pouffoit ses ennemis aux plus grands crimes.

Un Prince de ce caractere auroit eu besoin de gens sages, capables de prévenir ses fautes par leurs lumieres, & de réparer ses emportemens par leur modération; malheureusement il n'écoutoit que des Ministres infideles ou incapables : une Reine, qui quoique Italienne étoit plus emportée que politique : un Confesseur (*le P. Peters*) qui avoit toute l'ambition qu'on reproche injustement à sa Compagnie, sans en avoir l'habileté, il pouvoit tout au plus faire des Profelytes, & on lui laissoit gouverner l'Etat. Ce fut peut-être un malheur, que les Maîtresses de ce Prince ne se mêlassent pas du Gouvernement. Jac-

ques n'auroit pas été le premier Monarque qu'elles auroient rendu grand. Il y a apparence que leur esprit ressembloit à leur figure toujours si laide , que Charles II. disoit, *qu'il sembloit que son frere reçût ses Maîtresses de la main de ses Confesseurs qui les lui donnoient pour pénitence.*

Le portrait que je viens de tracer n'annonce pas un regne paisible ; heureux & brillant. Le Duc de Monmouth fils naturel de Charles II. & le Comte d'Argyle le plus grand Seigneur d'Ecosse, en troublerent les premiers jours. La trahison avoit banni ces deux méchans hommes de leur Patrie du vivant du feu Roi ; le crime les avoit unis en Hollande ; la révolte les conduisit l'un en Angleterre ,

l'autre en Écosse ; le désespoir les y fit arriver mal accompagnés ; l'incapacité les y fit battre ; la Justice les immola sur un échaffaut.

Deux victoires les plus décisives qu'on pût souhaiter, donnerent aux armes de Jacques un éclat & une autorité qui lui firent précipiter ses desseins. Le Prince avoit le bonheur d'être Catholique, & l'ambition de communiquer son bonheur à tous ses Sujets. Il porta dans l'exécution de cette entreprise le zele qui rend un Missionnaire célèbre, & non pas celui qui rend un grand Roi illustre. Ses démarches se suivirent avec une précipitation, qui fit plus de tort à sa prudence que d'honneur à sa Religion. Il fit d'abord décider par les douze Juges d'Angleterre, plus esclaves, dit-

on, de la faveur que de la justice ; que le Souverain avoit droit de dispenser des Lois Pénales portées par le Parlement. Ce premier avantage en préparoit , & en amena un plus important. Le Prince révoqua le serment du *Test* , par lequel on abjuroit la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie : cette Loi qui excluoit des Charges & du Parlement tous ceux qui refusoient de s'y soumettre , avoit été portée contre les Catholiques sous le regne de Charles II. On prévint dès-lors ce qui arriva , que les deux Chambres ; que les Armées de terre, que les Flotes, que les Dignités alloient être remplies par des Sujets de la Religion du Monarque. Enfin Jacques accorda la liberté de conscience à tous ses Sujets, afin

que tous les Catholiques en pûssent jouir sans jalousie. La Nation acheva de s'aigrir par le spectacle inutile & déplacé d'un Nonce qui fit son entrée publique à Londres, & par le mépris qu'un Pontife opiniâtre & prévenu (*Innocent XI*) affectoit à Rome pour l'Ambassadeur du Roi d'Angleterre.

Cette suite d'imprudences de la part d'un Roi, qui n'étoit ni assez aimé pour se les faire pardonner, ni assez craint pour les faire dissimuler, ni assez habile pour les réparer, anima contre lui quatre sortes d'ennemis tous dangereux, quoique par des principes différens. Les Factieux, héritiers des projets & des fureurs de Shaftsbury, ennemis comme lui de l'ordre, de la subordination, du diadème. Les Fa-

natiques ; qui ne voyoient de chemin pour aller au Ciel , que celui que Henri VIII. & Elifabeth leur avoient tracé , & qui avoient pour le culte Romain une aversion qu'on n'a jamais vûe que dans ceux qui le connoissent mal , ou qui ne le connoissent point. Les Citoyens , qui accoûtumés à vivre sous l'empire des Lois , craignoient de vivre sous celui du Prince ; ils étoient assez bons Anglois , mais ils étoient mauvais Royalistes. Les Mécontents , qui s'étoient vûs réduits à céder leurs places aux Catholiques , & qui cherchoient dans la révolte une sûreté , que la partialité de Jacques les avoit empêchés de trouver dans la soumission.

Il paroît que les ressorts les plus déliés ne l'auroient pas dû être

trop, pour faire mouvoir à propos & sans confusion une machine si composée. On peut cependant douter, si les Chefs qui réunissoient ces Partis, avoient des talens supérieurs.

L'Amiral Herbert aimoit précisément tout ce qui ne lui alloit pas ; le plaisir, & il étoit sombre ; les affaires, & il étoit négligent ; la société, & il étoit féroce ; la guerre, & il n'avoit point de vûes : Il se croyoit le premier homme de sa Nation, & la Cour le perdit, pour n'en avoir pas jugé si favorablement. Mylord Mordant étoit brave, impétueux, éloquent, généreux & singulier : il pensoit vite, jugeoit de travers, ne savoit rien taire. Ruffel étoit une ame d'une forte trempe. Ses ennemis convenoient

que nul péril n'étonnoit son courage, que nul malheur n'ébranloit sa fermeté, que nul contre-tems n'épuisoit ses ressources : On ne jugeoit pas si favorablement de sa probité. Mylord Shrewsbury étoit regardé comme un homme d'honneur & un honnête homme, quoiqu'il eût passé sa vie à changer de Religion, & à chercher la véritable : tout savant qu'il étoit, il se croyoit obligé à être aussi uni, aussi doux, aussi politique que les autres hommes. Sidney avoit le cœur trop sensible, l'esprit trop léger, les manières peut-être trop caressantes : sa paresse lui faisoit précipiter les affaires que les autres précipitent par imprudence ; un succès qu'il falloit attendre n'étoit pas un succès pour lui.

Tels furent les Seigneurs Anglois qui osèrent lever les premiers l'étendard de la rébellion. Quelque grand que fût le nombre de leurs Partisans, l'Angleterre ne leur parut pas un théâtre assez sûr pour y faire éclater d'abord leur vengeance ; ils porterent leurs mécontentemens chez les Hollandois , & en confièrent le secret au Prince d'Orange.

Depuis long - tems l'ambitieux Stathouder aspirait au Thone de la Grande - Bretagne ; Shaftsbury lui avoit fait naître cette idée , ou du moins l'y avoit affermi. On ne se livra pourtant à ces espérances qu'à proportion du jour qu'on vit à y réussir. Le crime n'arrêtoit pas Guillaume , il étoit retenu par l'incertitude de l'événement. Il voyoit de

la possibilité dans cette entreprise : mais il étoit d'un caractère à ne s'y livrer que lorsqu'il l'auroit rendu infaillible. Les liens, qui l'unissoient au Monarque Anglois, ne devoient être rompus qu'avec des précautions infinies. Le succès, il est vrai, pouvoit diminuer l'horreur de cet attentat : mais il falloit ou réussir, ou s'attendre à être la fable de l'Europe & l'exécration du genre humain. Les préparatifs pour amener cette usurpation au point de maturité où on la souhaitoit, se faisoient avec toute la vivacité, tout le secret, tout l'ordre possibles. Peu de gens, tous long-tems éprouvés, étoient employés. Les mouvemens qui agitoient les Etats destinés à l'invasion, étoient doublement tournés au profit du Prince : sans

main il les appuyoit , & d'un autre côté il offroit ses soins & son bras au Roi son beau - pere. Insensiblement l'orage qui se formoit contre Jacques se trouva grossi. Le nombre des mécontents fut bientôt plus grand que celui des Sujets fideles. Guillaume se vit comme assuré de l'Angleterre , il travailla à s'assurer des Etats voisins.

La France étoit la seule puissance de l'Europe qui prît un intérêt bien vif à Jacques II. La révocation de l'Edit de Nantes, où la Religion ne gagna rien , & où l'Etat perdit beaucoup , avoit extrêmement affoibli cette Monarchie ; cependant il lui restoit encore assez de forces pour appuyer ses Alliés , & pour donner de la jalousie à tous ses voisins. Cette grandeur , dont

l'éclat auroit dû être tempéré par la politique des Ministres , fut exagérée par la flatterie des Courtisans. Il ne se faisoit , il ne se disoit rien à la Cour de Louis XIV. que d'humiliant pour les autres Cours. Le Prince d'Orange, l'esprit le plus propre à l'intrigue qu'il y ait eu dans le dernier siècle , n'eut pas besoin de tout son talent , pour former dans ces circonstances une Ligue qui occupât les forces de la France , tandis qu'il exécuteroit ses projets contre l'Angleterre. Il ne falloit qu'un centre pour réunir tant de haines & de jalousies ; il le devint , & il étoit propre à l'être.

Cette Ligue célèbre fut composée de l'Empereur Leopold , qui n'eut de passions , de vertus & de talens, que ceux de son Conseil :

Il ne mérita ni la gloire des événemens heureux, ni la honte des injustices criantes qui se firent durant son regne. Des Princes d'Allemagne, qui sous le titre imposant de Souverains, n'étoient que les premiers Sujets de la Cour de Vienne. Du Roi d'Espagne Charles II. qui eut besoin de faire un Testament pour devenir célèbre. D'Amedée Duc de Savoye, dont les variations éclairées & savantes supposoient plus de politique que de probité. Des Provinces-Unies, qui ne pouvoient être tranquilles, tandis que leur Idole étoit en mouvement. Innocent XI. en y entrant indirectement précipita les Stuarts du Throne. Comme Catholique, j'épargne la mémoire d'un Pontife, que comme François & comme Histo-

rien je devrois peindre des couleurs les plus odieuses.

La Cour de France trembla dans cette occasion : mais elle ne trembla que pour le Roi d'Angleterre. Elle fit passer à Londres le détail des projets du Prince d'Orange , & offrit des secours suffisans pour les renverser. Jacques ne voyoit pas loin ; & Sunderland ne voyoit qu'avec des yeux infideles. Ce perfide & adroit Ministre lui fit regarder comme chimérique le péril qu'on lui faisoit craindre ; ce Prince étoit à peine désabusé, lorsque son ennemi parut sur les côtes. Guillaume ne trouva pas dans les peuples les dispositions dont on l'avoit flaté, & qu'il y souhaitoit. Peu d'Anglois le joignirent à son arrivée , & il pouvoit être aisément accablé.

accablé. Il passa au moins pour incontestable que le Roi , qui étoit à la tête d'une belle armée , pouvoit lui faire partager le péril.

Jacques , qui avoit manqué d'intelligence pour découvrit la conspiration , & d'activité pour la prévenir , manqua de fermeté pour la surmonter. Il délibéra lorsqu'il falloit combattre ; il pensa à regagner le cœur de ses Sujets , lorsqu'il falloit les empêcher de se révolter ; il voulut s'affûrer de la fidélité de ses troupes , lorsqu'il falloit faire usage de leur valeur. Un air assuré auroit retenu dans le devoir ceux qui avoient le plus de penchant à la rébellion , au lieu qu'un abbattement excessif ébranla les plus fideles. La contenance fiere & intrépide de Guillaume acheva ce que la foi-

bleffé de Jacques avoit avancé. On aima mieux le Prince qui se faisoit craindre, que le Prince qui le craignoit. Les drapeaux de l'un furent méprisés ; on se rangea en foule sous les étendarts de l'autre. Le Roi se livra au défefpoir, non à celui qu'infpire le courage, mais à celui qui est produit par la lâcheté, & qui l'augmente encore. Il abandonna fans tirer l'épée un Empire, dans lequel il auroit dû régner ou périr ; il chercha un afyle chez la Nation généreuse, qui jouïit de la brillante prérogative d'en accorder à tous les Souverains malheureux : mais il éprouva qu'il lui auroit été plus facile de conferver ses Etats avec ce qu'il avoit de troupes, que de les recouvrer même avec les forces du plus Grand Roi.

Tandis que Jacques alloit chercher en France un abri contre l'orage, on prenoit des mesures pour l'empêcher de rentrer jamais en Angleterre. Les Pairs du Royaume qui se trouvèrent à Londres, s'assemblerent avec les Magistrats de cette Capitale, pour pourvoir au Gouvernement. Guillaume fut prié de s'en charger; & il le fit jusqu'à ce qu'une assemblée qu'il indiqua, composée des deux Chambres, eût tout réglé. Elle fut appelée *Convention*, parce qu'il n'y a que le Roi qui puisse convoquer un Parlement. On ne fut pas plutôt assemblé, qu'on agita l'odieuse & dangereuse question; s'il y a un Traité original entre le Roi & le Peuple, si Jacques l'avoit rompu par son administration despotique,

& si ses Sujets n'étoient pas déliés du serment de fidélité. Les Communes, qu'on avoit eu soin de composer des esprits les plus Républicains & les plus Factieux , se rangèrent unanimement à l'affirmative sur ces trois points , la Chambre-Haute balança long-tems : mais enfin elle se rendit, & le Throne fut déclaré vacant.

Plus on y pense, moins on trouve de sagesse & d'équité dans une résolution si violente. En effet ; quand il seroit vrai que les Souverains sont l'ouvrage du peuple , en pourroient-ils pour cela devenir la victime ? La multitude ayant éprouvé les horreurs de l'anarchie , en a cherché la fin dans le sacrifice de sa liberté ; ne seroit-elle pas en contradiction avec elle-même ; si

elle se croyoit en droit de la recouvrer ? Dès qu'on suppose que la puissance suprême a été cédée au Monarque, il est évident que la Nation a perdu ses droits. On ne nie pas qu'il ne puisse arriver que le Roi abuse de son pouvoir contre ses Sujets : mais ce malheur est beaucoup moins à craindre que la confusion, qu'entraîne le parti contraire. Le remede seroit toujours infiniment plus dangereux que le mal. L'anarchie est mille fois plus funeste que le despotisme.

Ce que je dis me paroît si évident, que je n'ai jamais pû croire que des hommes, qui ne sont pas sans lumieres, & qui se disent Philosophes, n'aient pas apperçû la folie qu'il y a à soumettre la conduite des Rois aux caprices de la

multitude. Des Ministres nourris dans les détours de la politique, ont bien de la peine à suivre le fil des affaires publiques; & on veut que des Citoyens obscurs, sans lumière & sans expérience, puissent connoître des intrigues du cabinet, des événemens d'où dépendent la gloire & le salut de l'Etat. Le Souverain, qui pour pouvoir réussir dans ses projets a dû les tenir secrets, sera condamné par des Sujets remuans, auxquels il n'a pas dû faire connoître les motifs qui le faisoient agir. Qu'un Roi échoue dans une entreprise sage, nécessaire, bien concertée & bien conduite, le peuple qui juge toujours sur les apparences & par les événemens, le croira indigne du Throne, & l'en précipitera.

C'est un inconvénient, il est vrai, que les lois soient impunément violées par le Prince destiné à les protéger. Mais si chaque particulier a le droit d'en prendre la défense contre l'autorité Souveraine, le Gouvernement se trouvera sans point fixe, & la politique sans principes; les révoltes seront légitimes, & les révolutions continuelles. Toutes les fois qu'une partie du peuple s'imaginera que l'Etat n'est pas conduit avec autant de sagesse & de bonheur qu'il le peut être, elle se croira en droit de prendre les armes pour réformer ce qui lui paroîtra mal. Les esprits hardis & factieux trouveront chaque jour de nouveaux prétextes, pour exciter ou pour fomenter des troubles, qui leur donneront du crédit, tout

au moins de la célébrité. Le monde entier fera un cahos horrible, qu'il sera impossible de débrouiller. Les sociétés se trouveront sans subordination, les Empires sans règle, les Rois sans autorité.

Ces réflexions sont trop sensibles, pour avoir échappé à tous les membres de la Convention. Comment se peut-il donc faire, que personne n'ait eu le courage de les proposer, quoiqu'il y eût bien des Royalistes dans cette assemblée ? C'est une énigme que les admirateurs de la liberté & de la générosité Angloise ne devineront pas sans peine. Après tout, la dégradation de Jacques II. faisoit naître plus de difficultés, qu'elle n'en terminoit. On se trouva engagé dans un labyrinthe tortueux & difficile, tou-

chant l'établissement d'une nouvelle forme de Gouvernement.

Les Anglicans rigides opinoient avec chaleur pour le rappel du Monarque errant. Ils consentoient pourtant à la diminution de l'autorité Royale: mais l'air chagrin avec lequel ils faisoient cette injustice, annonçoit qu'ils la laisseroient durer le moins qu'ils pourroient. Les défenseurs de ce sentiment se trouvant trop foibles pour prévaloir, se joignirent à d'autres qui méditoient de mettre la Couronne sur la tête du Prince de Galles.

De tous les partis injustes qu'on pouvoit prendre, c'étoit visiblement le moins mauvais. Le jeune Prince avoit un droit évident au Throne, dès qu'une fois on le supposoit vacant. Le droit héréditaire

a toujours passé pour une loi fondamentale de la Monarchie Angloise ; & cet usage a été si fort respecté dans tous les tems , qu'il n'a jamais éprouvé de contradiction. Il est vrai que la succession à la Couronne y a fait verser des torrens de sang : mais les guerres ne partageoient pas les Rois & les peuples. Des Princes du Sang Royal s'arrachotent le Sceptre , parce que chaque Contendant prétendoit être l'héritier légitime du dernier Roi. Les Chefs de la Faction qui poursuivoient avec fureur l'infortuné Jacques , avoient prévu cet obstacle , & avoient pris de fort loin des mesures pour le lever. Ils avoient répandu dans le public la supposition du Prince de Galles. La calomnie toute audacieuse qu'elle est , ne

put parvenir à donner la moindre vraisemblance à cette imposture ; cependant on se servit du ridicule doute qu'on affectoit , pour agir à l'égard du légitime héritier du Throne , comme s'il n'existoit pas.

Cette résolution venoit de mettre les esprits en mouvement , lorsqu'ils furent calmés tout-à-coup , par une proposition qui fut faite à l'Assemblée, d'établir une Régence. Cette ouverture fut reçue avec des transports. Presque tous les Pairs , & beaucoup des Députés des Communes , trouvoient que cet arrangement mettoit à couvert les droits du Diadème , & l'honneur de la Nation. C'étoit seulement une injustice personnelle à l'égard du Prince qu'on déclaroit par-là in-

capable de gouverner. Guillaume vit l'instant où ce parti alloit prévaloir. Alors il leva le masque, & déclara aux Factieux que si on ne lui donnoit des marques de reconnaissance qui pussent lui convenir, il repasseroit la mer, & les abandonneroit à la vengeance du Roi qu'ils avoient déthroné.

Cette déclaration inspira de l'audace aux ennemis secrets de la Royauté. Héritiers des fureurs de Cromwel & de Shaftsbury, ils n'avoient jamais perdu de vûe le plan d'une République. Le tems d'en jetter les fondemens leur parut arrivé. Ils proposèrent de rendre le Throne électif, pour trouver dans la suite plus de facilité à l'abatre. Le Prince d'Orange qui voyoit trois têtes sur lesquelles la Couron-

ne auroit dû passer avant que de venir orner légitimement la sienne, appuyoit secretement cette opinion de tout son crédit. Cependant elle n'eut que peu de Partisans ; & l'indignation publique fut si marquée , qu'il fallut recourir à un autre expédient. On en chercha un enfin , qui fixa des irrésolutions qu'on désespéroit presque de voir finir.

Le Prince & la Princesse d'Orange furent conjointement placés sur le Throne en qualité de Roi & de Reine : mais on laissa indécis si le Prince y étoit appelé par voie d'élection, ou s'il y parvenoit simplement du chef de sa femme. On ajoûta que si Guillaume survivoit à Marie, il continueroit à régner au préjudice d'Anne seconde fille de

Jacques ; & qu'en cas que cette Princesse vînt à mourir sans laisser d'enfans , la Couronne retourneroit à ceux du Prince , s'il en avoit d'un second lit. Après cela la convention fut changée en Parlement par le nouveau Monarque ; & tout ce qui avoit été fait , y fut confirmé solennellement. Dans la suite , le Parlement poussa plus loin son usurpation. Il enveloppa dans les malheurs des Stuarts, tous les Princes Catholiques qui pouvoient avoir des droits au Diadème. La Religion fit sacrifier la Maison de Savoye à celle de Hanovre, qui étoit plus éloignée du Throne ; & la Couronne de la Grande-Bretagne fut irrévocablement fixée sur la tête des Protestans. Guillaume survécut peu à cet arrangement La mort

termina ses jours , lorsqu'il faisoit ses préparatifs pour arracher à la Maison de Bourbon , la succession de la Monarchie Espagnole.

Je ne craindrai point d'avancer que la flaterie plus que la vérité, a tracé tous les portraits qu'on nous a donnés jusqu'ici de ce Prince célèbre. Ses ennemis mêmes se sont laissés entraîner par le torrent , & ont copié sans discernement ce qui avoit été hasardé par ses pensionnaires. Il fut la preuve que le bonheur se mêle des réputations comme des fortunes , & qu'un Roi médiocre peut jouir de la plus brillante réputation dans l'Histoire. Justifions cette espece de paradoxe, par des traits empruntés de ses propres Panégyristes. Sa physionomie prévenoit en sa faveur , mais ses ma-

nieres le trahissoient ; il les avoit fieres, austeres, rebutantes, mêlées malgré cela d'un air de finesse toujours mauvais , quoique la finesse même soit souvent utile. Il parloit peu & désagréablement ; c'étoit le résultat de son éducation , de son indolence, de sa fierté. La dissimulation, à laquelle on l'avoit accoutumé dans sa jeunesse, lui fut quelquefois aussi funeste qu'avantageuse : si les Hollandois l'honorèrent du nom de sagesse, les Anglois la détestèrent comme défiance. Il eut plus de pénétration pour connoître les hommes, que de talent pour les gagner ; l'inflexibilité de son caractère ne lui permettoit pas de se plier à leurs goûts, à leurs vûes, à leur génie. On ne peut pas avoir moins d'invention, ni plus de discernement

cernement qu'il en avoit ; il imaginoit mal , mais il jugeoit bien. Son esprit n'avoit pas assez d'étendue pour embrasser plusieurs objets ; & il ne parvint à connoître les différentes Cours de l'Europe , qu'en ignorant l'intérieur des Etats qu'il étoit chargé de conduire ou de gouverner. Le grand art des Souverains, l'art de former les hommes lui fut tout-à-fait inconnu ; les talens sous son regne ne donnoient nul droit aux honneurs, ils étoient décernés par l'humeur & par le caprice ; ce Prince cherchoit moins des Ministres habiles que des Courtisans souûmis. Il porta la prévention pour ou contre aussi loin qu'elle pouvoit aller , & une premiere impression ne fut jamais effacée , il aimoit ou il haïssoit , il estimoit ou

il méprisoit fans retour. La guerre ne fut pas son côté brillant. Il ne forma presque point de siège qu'il ne levât, ne donna point de bataille qu'il ne perdît, ne se mesura avec aucun Général fans en être battu : c'est avoir fini son éloge militaire, que d'avoir dit qu'il fut brave ; encore l'étoit-il moins par Héroïsme que par Religion, il étoit Prédestinien. Ses succès ne prouvent pas autant qu'on le prétend, l'étendue de son génie : le hasard seul le fit Stathouder ; l'irrésolution de Jacques II. le plaça sur un Throne, où il se repentit plus d'une fois d'être monté. De l'aveu de tous les Anglois, il y montra une grande inapplication, beaucoup d'humeur, & très-peu de capacité. Sa haine contre la France lui tint

lieu de tous les talens ; elle le fit
l'ame d'une puissante ligue , lui at-
tacha tous les ennemis de Louis le
Grand , & lui donna tous les réfu-
giés pour Panegyristes.



I X. É P O Q U E.

*Union des Parlemens d'Angleterre
& d'Ecosse sous le nom de Par-
lement de la Grande-Bretagne,
par les soins de la Reine Anne
en 1707.*

GUILLAUME emporta dans le tombeau la consolation de croire qu'il regneroit même après sa mort; & que ses vûes, celle de l'union de l'Ecosse avec l'Angleterre en particulier, regleroient les démarches de la Cour de Londres. Ces deux Royaumes connus sous le titre de Grande - Bretagne, depuis que la Couronne d'Angleterre étoit passée sur la tête des Stuarts, n'étoient

pourtant réunis que de nom. Un même Roi, il est vrai, les gouvernoit : mais ils avoient des lois particulieres. La concurrence produisit bientôt son effet ordinaire. Le peuple le plus puissant travailla à étendre ses droits, & le plus foible à conserver les siens.

Jacques I. avoit imaginé d'éteindre par la réunion des deux Nations, des animosités, qui quoique très-anciennes, étoient aussi vives que si elles n'eussent fait que de naître. Les deux Parlemens entrerent d'abord avec vivacité dans ce plan. Quelques incidens qu'on n'avoit pas prévûs refroidirent un peu les esprits. Insensiblement le caractère incertain du Prince devint celui de tous ceux qu'on avoit choisis pour remuer les ressorts d'une négocia-

tion qui avoit des difficultés. On oublia cette grande affaire. Il fut arrêté pourtant que les actes d'hostilité cesseroient sur les frontieres ; que les Ecoffois auroient droit de naturalité en Angleterre , & les Anglois en Ecosse ; que le commerce seroit libre entre les deux Royaumes. Ce dernier article déplut aux Anglois , & il ne passa point.

Les choses resterent dans cet état jusqu'à l'usurpation de Cromwel. Ce Tyran n'imagina pas de meilleur moyen pour affermir son autorité naissante , qu'un Traité de confédération entre l'Angleterre & l'Ecosse qui fut accepté. Il dura jusqu'à ce que les Ecoffois , ayant par un retour de vertu pris les armes en faveur du fils dont ils avoient vendu le pere , furent défaits à Wor-

cester, & réduits ensuite à l'obéissance de l'usurpateur. Ce grand politique profita des droits & des privilèges des Conquérans, pour imposer son joug aux vaincus. Il incorpora l'Écosse comme l'Irlande à la République qu'il avoit formée en Angleterre : les trois Royaumes furent gouvernés par un même Parlement.

Le rétablissement de la Monarchie rendit à chaque Nation ses anciens droits. L'autorité légitime ne crut pas pouvoir tenter avec bien-séance de maintenir une union qui étoit l'ouvrage de l'usurpation. Charles II. entreprit dans la suite de renouveler cette forme de Gouvernement, pour pouvoir établir plus aisément le pouvoir arbitraire : mais il éprouva que ce qui avoit

été facile à Cromwel , lui étoit impossible. Il ne fut ni assez adroit pour aveugler les Ecoſſois , ni assez puissant pour les intimider. On sortoit des guerres civiles où les esprits s'étoient éclairés, & les cœurs affermis. Chacun dans ce tems de trouble s'étoit instruit des intérêts publics, & s'étoit accoûtumé à prodiguer son sang pour les soutenir. Il étoit arrivé à l'Ecoſſe ce qui arrive à tous les Etats agités par des discordes domestiques ; il s'y étoit formé un peuple de Citoyens , de Politiques & de Héros.

Cet amour, ce zele pour la Patrie, se trouverent refroidis au tems de l'invasion du Prince d'Orange. Les Ecoſſois ne parurent pas seulement disposés à souffrir l'union ; ils s'abaissoient en quelque sorte à la

demander. De fâcheux contre-tems, des mesures mal prises, & je ne fai quel refroidissement de la part des Anglois, firent avorter ce projet. Le Roi Guillaume voulut renouïer quelques années après une affaire si importante, mais les circonstances n'étoient plus les mêmes. Les Ecoſſois irrités des mauvais traitemens qu'ils avoient reçûs des Anglois à l'occasion de leur établissement de Darien, rejetterent fierement toutes les propositions qui leur furent faites. On travailla sans succès à les calmer. Le Prince vit enfin qu'il ne pouvoit plus rien pour ce grand ouvrage, que d'en faire sentir l'utilité à la Princesse de Danemark qui lui succédoit.

La nouvelle Reine auroit craint de trop hasarder, si elle avoit en-

trepris avec une autorité naissante une affaire, où des Rois affermis sur le Throne par un long regne, avoient échoüé. Elle crut devoir attendre que des succès éclatans & des services réels, lui eussent donné sur l'obéissance ou sur l'amour de ses peuples, des droits que le Sceptre n'y donne pas toujours. Les malheurs inouïs & presque incroyables de la France, préparèrent cet événement.

Cette Couronne, qui pendant plus d'un demi-siècle avoit fait la destinée des Nations, se trouvoit dans un état d'humiliation qui sembloit annoncer sa ruine. Ses armées toujours aguerries, toujours triomphantes, toujours invincibles, n'étoient plus que des corps monstrueux sans discipline, sans intelli-

gence. Ses Généraux dont le nom seul avoit inspiré la terreur & l'admiration, se voyoient le jôiet de leurs ennemis & de leurs soldats. Ses frontieres, qui n'avoient, pour ainsi dire, jamais vû l'ennemi, étoient foulées, ravagées, conquises. Ses Ambassadeurs accoûtumés à parler en Souverains dans la plupart des Cours de l'Europe, s'abaissoient aux plus humiliantes supplications; & on ne daignoit ni les voir ni les écouter. Ses flotes qui avoient enlevé l'empire de la mer aux industrieux & superbes Rois de cet élément, s'étoient comme fondues, & ne suffisoient pas même pour assûrer son commerce. Ses ressources qu'on avoit cru inépuisables, se trouvoient taries: ses finances étoient sans ordre, ses terres

fans laboureurs , ses manufactures fans ouvriers ; le Royaume entier étoit livré à l'avidité du Partisan , qui en achevoit la ruine. Le Ministère déconcerté par des malheurs fans exemple , qu'il n'avoit pas eu l'habileté de prévoir , ou le bonheur de prévenir , faisoit quelque chose de plus funeste , que de prendre un mauvais parti , il n'en prenoit point : dans l'impossibilité de remédier à tout , il ne remédioit à rien. Le regne de Louis XIV. qui avoit commencé par des prodiges de grandeur & de gloire , finissoit par des prodiges d'abaissement & d'humiliation.

Quoique les revers qu'éprouvoit la France , fussent l'ouvrage de tous les peuples qui étoient entrés dans l'injuste & odieux projet de dé-

throner Philippe V. Malborough avoit eu l'adresse de s'enapproprier presque toute la gloire.

Ce Général, le plus fameux qu'ait eu la Nation depuis plusieurs siècles, avoit été introduit d'abord à la Cour par Mademoiselle Churchill sa sœur maîtresse du Duc d'Yorck. Sa bonne mine le rendit agréable à la Duchesse de Clevelande, qui régnoit sur le cœur & dans les conseils de Charles II. Dans la suite, il eut l'adresse de devenir le Favori du Roi Jacques. Il trahit ce Prince infortuné, & occupa la même place auprès de l'usurpateur. Guillaume témoin de sa conduite durant la guerre d'Irlande, dit publiquement, qu'il n'avoit jamais vû personne qui eût moins d'expérience & plus de talent pour

commander une armée. Le Monarque lui ôta depuis sa confiance, sans lui ôter son estime; & en mourant, il conseilla à la Princesse Anne de s'en servir comme d'un homme, *qui avoit la tête froide & le cœur chaud.*

Les Anglois se trompent ou cherchent à nous tromper, quand ils disent que Malboroug a réuni la valeur de Condé, l'habileté de Turenne, le bonheur de Luxembourg. Sans l'égaliser à César comme font ses Panégyristes; on peut dire au moins qu'il fut un grand homme. Sa valeur étoit tout-à-fait héroïque, & se faisoit remarquer chez une Nation qui ne sauroit être intimidée que par quelque chose de plus affreux que la mort même. Ses soldats ne comptoient

jamais l'ennemi ; forts ou foibles ; ils ne demandoient qu'à combattre : il leur avoit persuadé qu'il ne pouvoit être vaincu ; & cette persuasion le rendit en effet invincible. De deux guerres, l'offensive & la défensive, il ne sût que la première : tout occupé du soin d'attaquer, il ne le fut jamais de celui de se défendre ; s'il eût eu en tête un rival qui eût sù démêler son caractère, il auroit été souvent surpris & battu. Il hafarda des démarches qui le firent soupçonner de témérité ; ses succès firent son apologie. Quelques Généraux même de son tems eurent peut-être des lumieres plus étendues ; personne ne les eut plus sûres. Il cherchoit des conseils dans ses subalternes ; & s'il leur en attribuoit rarement la gloire, du moins

leur procuroit-il la consolation de les voir suivis quand ils étoient bons. Le coup d'œil, qui est la partie essentielle d'un Général, il l'avoit admirable : dès qu'il avoit regardé une armée, des retranchemens, une place, il en connoissoit le fort & le foible, la bonne ou la mauvaise disposition. Deux avantages considérables l'empêcherent de faire beaucoup de fautes ; il étoit le maître des opérations, & il connoissoit parfaitement le théâtre où se faisoit la guerre. Il fut humain quoique conquérant ; & il montra un talent égal pour gagner les cœurs & pour prendre les Villes. Ses triomphes eurent encore moins d'éclat que d'utilité : assez d'autres Généraux ont sù vaincre ; je n'en connois point qui aient mieux profité

fité que lui de leurs victoires. Il servit également la grande alliance de ses conseils & de son épée ; on peut dire qu'il en étoit l'ame ; & le Prince Eugene plus grand homme que lui, fut forcé de se contenter du second rôle. Il sembloit qu'il fût réservé au seul Malborough d'humilier la France ; les malheurs de cette Couronne commencerent dès qu'il parut à la tête des armées, & finirent dès qu'on l'en eut retiré. Les louanges, qu'il a forcé ses ennemis à lui prodiguer, ont fini son éloge. On parloit un jour de son avarice, & on en citoit des traits fort marqués, sur lesquels on appelloit au témoignage de Milord Bolingbrook, qui ayant été d'un parti contraire, pouvoit dire peut-être avec bienséance ce qu'il en fa-

voit : *C'étoit un si grand homme , répondit-il , que j'ai oublié ses vices.*

Les victoires de Malborough procurerent à la Reine Anne une autorité que n'avoient pas eu ses prédécesseurs. Les trois Nations , qui composoient la Monarchie Angloise , parurent déterminées à se livrer sans réserve aux vûes d'une Princesse , qui ajoûtoit tant d'éclat à la Couronne qu'elle portoit. Ces dispositions furent saisies avec vivacité , pour renouïer l'union de l'Écosse avec l'Angleterre. La proposition en fut faite dans l'ivresse des succès inespérés & incroyables de 1706. Les noms si chers aux Anglois de Barcelone , de Turin , de Ramillies , abrégèrent les formalités. Le choix des Commissaires des deux Nations chargés de conduire

cette grande affaire , fut fait par la Reine avec beaucoup de bonheur & d'habileté.

Les Anglois qui étoient au nombre de trente , vouloient tous l'union ; les uns , parce qu'ils ne pouvoient se dispenser d'appuyer les vûes de la Cour dont ils étoient pensionnaires ; les autres, pour voir s'éteindre insensiblement les haines qui avoient si long-tems inondé de sang les deux États ; un grand nombre dans l'espérance de réaliser la brillante chimere dont ils se flatoient, d'établir une République. Ils imaginoient que les Rois persécutés en Angleterre, ne trouveroient plus d'asyle chez les Ecoissois unis aux Anglois par les liens communs d'un même intérêt. Le Comte de Godolphin , qui avoit le sens droit

& l'humeur toujours égale, n'eut pas besoin de beaucoup d'adresse pour conduire ce parti.

Le Comte de Stairs, qui étoit à la tête de la Commission d'Ecosse, avoit un personnage bien plus difficile à soutenir. Ce mauvais Citoyen, dont la politique étoit sûre & profonde, détermina la Reine à choisir pour Commissaires Ecoſſois, les Seigneurs de cette Nation les plus connus par leur opposition à l'union & à la Cour. Il partoit d'un principe singulier, mais sublime. Des Commissaires, disoit-il, agréables au ministère, sont odieux à la Nation, & n'entraîneroient jamais les suffrages de la multitude ; au lieu que ceux qui sont connus par leur opposition à la Cour, & que le peuple regarde comme ses

protecteurs, peuvent être gagnés ; qu'ils le feront infailliblement, & qu'ils feront tomber le Parlement d'Ecosse dans leurs sentimens.

Ce que Mylord Stairs avoit prévu, arriva. Les Commissaires furent séduits par les moyens que tout le monde fait ou que tout le monde devine. Ce premier succès donnoit des espérances, mais au fond il ne finissoit rien. Il falloit que ce qui avoit été arrêté par le Comité fût approuvé dans les deux Parlemens ; & il n'étoit pas aisé d'obtenir cette démarche de celui d'Ecosse. Les Commissaires devenus pensionnaires de la Cour, qu'ils continuerent à décrier pour la mieux servir, y travaillèrent avec succès. Les raisons qu'ils apportèrent au Parlement, pour lui faire

approuver l'union, avoient quelque chose d'assez imposant.

Ils représentèrent avec force, que les discussions qui avoient bouleversé plus d'une fois les deux Royaumes, étoient trop récentes, pour qu'on ne dût pas se prêter avec zele à des arrangemens qui assureroient la paix entr'eux : que cette union donneroit à la Grande-Bretagne un ascendant qu'elle n'avoit pas eu jusqu'alors, & la rendroit en quelque façon l'arbitre de l'Europe : que l'Ecosse bornée à un commerce vil & peu lucratif, partageroit avec l'Angleterre, celui des Colonies & du reste du monde : que sous le nouveau Gouvernement, les Ecossois seroient si favorisés, qu'ils ne contribueroient aux Charges publiques que d'un qua-

rantieme, & qu'ils auroient la onzieme partie du Pouvoir Législatif: qu'on donneroit à l'Ecosse des sommes suffisantes, pour payer ses dettes, & pour encourager ses Manufactures. Ces offres, soutenues de tout ce qui pouvoit leur donner du poids, firent beaucoup de partisans à l'union; mais parce que la Cour ne se trouva pas assez riche pour acheter tout ce qui vouloit se vendre, il y eut aussi un grand nombre d'opposans.

Ceux-ci firent éclater leur indignation contre un projet qui leur alloit ravir leur Souveraineté, leurs lois, leur honneur, leurs droits, leur indépendance. Tout leur annonçoit que leur Patrie alloit devenir Province d'un Etat, dont elle avoit toujours été la rivale. Ils

traverserent l'union par des motifs différens : les Jacobites, parce qu'elle les obligeoit à reconnoître la succession à la Couronne héréditaire dans la Maison d'Hanovre : les Presbytériens , parce qu'ils craignoient pour leur Religion : le Comte de Hume & ses amis , parce qu'ils étoient véritablement Citoyens : un grand nombre , parce qu'ils cherchoient à se venger de la Reine qui les avoit offensés en les négligeant , ou en les recherchant avec moins d'empressement que quelques autres.

Pour rendre ces passions utiles ; il eût fallu les réunir ; & malheureusement il ne se trouva personne qui en fût capable. Chaque branche de ce parti agit toujourns séparément, & suivit ses vûes particu-

lières. Les uns auroient bien consenti à une confédération pareille à celle des Provinces - Unies & des Cantons Suisses , où l'union ne consiste que dans la dépendance d'une même Souveraineté, & dans un concours mutuel pour sa défense : mais l'incorporation leur paroissoit honteuse. Les autres détestoient toute union avec l'Angleterre , quelque avantageuse qu'elle pût être ; mais ils manquoient de résolution , & ils craignoient encore moins l'esclavage que la guerre. Ceux-ci ne parloient que d'exterminer les tyrans & les traîtres , les Commissaires qui avoient vendu l'Ecosse , & les Anglois qui l'avoient achetée , le peuple étoit déclaré pour ce sentiment. Ceux-là mettoient plus de modération dans

leur vengeance , ils n'étoient pas ennemis des partis extrêmes , mais ils ne vouloient pas éclater inutilement : & l'impossibilité , où se trouva la France de les soutenir , les détermina à subir le joug. En général les opposans n'eurent jamais de point fixe ; d'où il arriva qu'on leur arracha en détail ce qu'ils n'auroient jamais accordé d'une autre maniere : on les amena par degrés à adopter le projet d'union tel qu'il avoit été formé.

Les principaux articles de cet acte si cher aux Anglois , si odieux aux Ecoissois , étoient que les deux Royaumes n'en feroient plus qu'un sous le nom de Grande-Bretagne , à commencer au mois de Mai de l'an 1707. Qu'un même Roi pris dans la Maison d'Hanovre regne-

roit également sur toutes les parties du nouvel Empire ; qu'il n'y auroit qu'un Parlement qui tiendrait ses Séances en Angleterre , où l'Ecosse enverroit ses Députés , qui dans la Chambre des Pairs & à rang égal seulement , céderoient le pas aux Anglois , & où tout seroit décidé à la pluralité des voix , quoique l'Ecosse se fût réduite à seize Pairs & à quarante-cinq Députés, au lieu que le nombre des autres n'étoit limité que dans les Communes.

La ratification de ce fameux Traité ne fut pas plutôt devenue publique , que l'indignation générale fit craindre qu'on n'eût travaillé inutilement. Les esprits parurent aussi opposés à l'union , que si on n'avoit pas usé de ménagemens infinis

pour les y préparer. De tous côtés on courut aux armes. Si la Noblesse avoit réglé les mouvemens du peuple & appuyé ses mécontentemens, il y a apparence que l'Ecosse auroit évité le joug, & qu'elle jouïroit encore du crédit qu'elle avoit autrefois dans l'intérieur de l'Isle, & de la considération que lui accordoient les Etrangers. Malheureusement elle éprouva ce qui accélère toutes les révolutions, qu'on est moins Citoyen à mesure qu'on est plus obligé à l'être, & que ceux que la Patrie récompense le plus, sont ceux qui la servent le moins. Il est vrai que les Grands révoltés par l'oubli où on les laissoit, joignirent depuis leurs ressentimens au zele de la multitude : mais la trahison avoit découvert ces intri-

gues, & l'autorité dissipé ces complots, lorsque les secours, que le Prétendant amenoit de France, se firent voir inutilement sur les côtes d'Ecosse. Cette entreprise qui pouvoit ruiner l'union, l'affermir. Elle en fit connoître les ennemis, & fournit des prétextes pour les accabler. Ce grand ouvrage n'éprouva dans la suite que peu de contradictions. L'état d'anéantissement où il réduit chaque jour les Ecoissois, lui en fera encore moins éprouver à l'avenir. L'Angleterre profita de ces pertes, & on peut assûrer que l'union lui a été plus avantageuse que tous les prodiges du regne de la Reine Anne.

Cette Princesse offrit aux yeux des Anglois un spectacle auquel ils n'étoient pas accoûtumés : une Rei-

ne l'ame d'une puissante Ligue, & l'arbitre des destinées de l'Europe; une suite de victoires, dont rien n'interrompt le cours pendant neuf années: la terreur & la gloire des armes Angloises portées jusques sur les bords du Danube: l'Empereur affermi sur un Throne ébranlé par des fautes & par des disgraces: toutes les Couronnes de Charles-Quint deux fois chancelantes sur la tête de l'Héritier légitime: l'Empire de la mer & la supériorité du commerce assurés à la Grande-Bretagne par des Conquêtes ou par des Traités: la France réduite à acheter par des cessions considérables la paix, dont elle étoit dans l'usage de prescrire les conditions: la Monarchie Espagnole forcée de partager ses Pro:

vinces avec une Puissance , & ses thrésors avec une autre : l'Angleterre augmentant ses richesses parmi les troubles & les dépenses de la guerre : les factions les plus violentes & les plus adroites étouffées ou assoupies , sans qu'il en coûtât de sang à la Nation , ni même que sa tranquillité fût altérée.

Quand on approfondit un peu le caractère de la Reine Anne , on ne peut s'empêcher de faire honneur à ses Ministres d'une partie de ces événemens. Cette Princesse paroissoit également éloignée & de les souhaiter , & de les préparer , & d'en profiter. Elle pouvoit si loin la modération , que les flatteries de ses Courtisans , ni les succès de ses Généraux ne lui inspirerent jamais d'ambition. Sa bon-

té fut unique : on ne la vit jamais fatiguée par les demandes, ou épuisée par les bienfaits. Je ne sais quelle timidité lui faisoit craindre les actions d'éclat, & elle jouoit toujours à regret le personnage de Souveraine. Sa douceur lui fit des censeurs & des partisans : elle supporta les outrages de plusieurs de ses Sujets avec une insensibilité qui honore le Throne selon les uns, qui le dégrade selon d'autres. On lui a reproché d'avoir suivi aveuglément les vûes de son Conseil, & d'avoir souvent trop donné aux volontés de ses Ministres ; il seroit difficile de combattre cette accusation. Elle poussa l'amour & la complaisance pour le Prince de Danemarck son époux, jusqu'à faire avec lui un usage trop fréquent de quelques

ques liqueurs : ce goût qui n'étoit ni de son sexe ni sa dignité , abrégé ses jours , & ternit sa gloire. On peut douter si Anne fut une Grande Reine : mais il est certain que son regne a été des plus glorieux.



X^{ME} ET DERNIERE EPOQUE.*Etat actuel du Parlement.*

IL ne suffit pas , pour connoître parfaitement le Parlement d'Angleterre, de savoir dans quelles circonstances il s'est formé , & par quelles heureuses révolutions il est parvenu au degré d'autorité dont il jouit ; il faut encore être instruit d'un certain détail , qu'on peut appeller le Méchanisme de cette Assemblée. C'est sans doute la partie la moins agréable de mon Ouvrage , mais c'en est une partie essentielle. Il seroit toujours ennuyeux & souvent impossible de remonter à l'origine , & de marquer les va-

riations des différens usages qui ont régné dans le Parlement ; on aimera mieux ne trouver ici que ceux qui s'observent aujourd'hui.

(a) Le Parlement d'Angleterre est une Assemblée de la Noblesse ; du peuple & du Roi même qui y préside si essentiellement , que sans cela elle n'est point Parlement , n'en peut prendre le nom , & n'en a pas l'autorité. On sent qu'un tel Gouvernement est nécessairement un Théâtre inconstant, où les décorations doivent changer plus souvent qu'ailleurs. On y voit régner trois différens intérêts , soutenus par trois puissances différentes , avec toute l'aigreur, tout le fracas, toute l'opiniâtreté des plus violentes passions. Il ne se fait point en-

(a) Qu'est-ce que le Parlement ?

Q ij

tre les divers ordres de l'Etat une circulation qui les uniroit. Le Prince n'est jamais forcé par les lois à rentrer dans l'ordre des Citoyens ; & les Pairs ont leurs prérogatives particulières , & distinguées de celles des Communes. Dès lors le Roi se regarde comme Roi , la Noblesse comme Noblesse , le peuple comme peuple : à peine quelqu'un a-t'il le courage d'être Anglois & Citoyen. Il seroit naturel de penser que cette multitude de Législateurs représentât au moins avec dignité. Il est pourtant vrai que les Séances se passent à plaisanter indécemment sur de grandes affaires , ou à discourir gravement sur de petites ; à faire l'éloge de son parti , ou à invectiver contre la Faction opposée ; à se calomnier & à se justifier.

Pour un événement important qui s'y passe, on y donne cent scènes singulieres & bizarres. On a vû en 1693. un des Oracles Anglois conclure sa harangue, en disant, *qu'il esperoit de voir avant la fin de l'année le Roi de France se presenter à la Barre, & demander à genoux la paix au Parlement.*

(a) Nous venons de voir ce que c'est que le Parlement; voici maintenant ses droits. Le Roi sans ce grand Corps ne peut, ni abolir les Loix anciennes, ni en faire de nouvelles, ni interpréter les obscures, ni mettre des impôts ou déterminer la maniere de les lever, ni légitimer les bâtards ou naturaliser les étrangers, ni régler les poids & les mesures, ni introduire des trou-

(a) Quelle autorité a le Parlement ?

Q iij

pes étrangères dans le Royaume ; ni faire grace à ceux auxquels les Communes ont donné un *Atteinder*. Dans tout le reste l'autorité d'un Roi d'Angleterre a autant d'étendue que celle d'aucun autre Souverain. Encore , s'il est né pour régner , trouve-t'il dans sa place ou dans son génie des moyens presque infailibles d'obtenir ce que les Lois lui ont refusé : *Toutes les voix du Parlement sont vénales* , disoit un homme sincere à Walpole ; & *j'en ai le tarif* , ajoûta ce célèbre Ministre. Le Prince , disoit le Lord Haversham , a une voie plus facile encore & plus courte pour se rendre absolu : il n'a qu'à prononcer quelque'un de ces trois mots, *Papisme* , *Prétendant* , *France* ; c'est plus qu'il n'en faut pour nous faire

oublier nos intérêts les plus essentiels.

(a) Il faut que la passion soit bien forte , pour aveugler à ce point un Corps aussi nombreux que le Parlement. Il est partagé en deux Chambres, la Haute & la Basse. La première est composée du Roi qui y préside , ou le Chancelier en son absence ; des fils du Roi ; des Grands Officiers de l'Etat , qui sont le Chancelier, le Grand Trésorier, & le Garde du Petit Sceau ; des trois Officiers de la Couronne , le Grand Chambellan d'Angleterre , le Grand - Maître de la Maison du Roi , & le Chambellan de l'Hôtel ; des Pairs du Royaume qui sont les Ducs , Marquis , Comtes , Vicomtes & Barons ; de deux Archevê-

(a) De qui est composé le Parlement ?

Q iiij

ques , & vingt - quatre Evêques ,
Tous ces Seigneurs ont séance dans
la Chambre Haute par un droit
attaché à leur qualité. Quelques
Jurisconsultes sans avoir voix déli-
bérative , y sont aussi reçûs unique-
ment pour donner conseil , & pour
résoudre les difficultés qui peuvent
survenir touchant l'explication des
Lois , & les Jugemens rendus dont
on peut appeller à la Chambre-
Haute. La Chambre des Commu-
nes est composée d'un Orateur qui
est le Président de la Chambre, de
quatre - vingt douze Députés des
cinquante - deux Comtés qui par-
tagent l'Angleterre , de deux Ci-
toyens pour chacune des Villes , &
de deux Bourgeois pour chacun
des Bourgs qui ont droit de dépu-
ter au Parlement. Il n'y a point de

Jurifconsulte dans cette Chambre ,
 parce qu'elle n'a pas droit de juger.
 L'autorité des deux Chambres a
 été souvent ébranlée. Cromwel
 supprima celle de Pairs , & chassa
 honteusement du lieu de l'assem-
 blée les Députés de l'autre , il fit
 mettre au - dessus de la porte de
 Westminster , *Salle à loïer*.

(a) Un avantage que le Monar-
 que Anglois ne sauroit assez esti-
 mer , parce qu'il ne dépend pas des
 caprices de la multitude , c'est qu'il
 est seul maître de convoquer , de
 proroger , de casser le Parlement.
 De-là il arrive que le Roi conser-
 ve un Parlement aussi long - tems
 qu'il lui est favorable , & qu'il le
 dissipe , lorsqu'il commence à y
 éprouver des contradictions. Cet-

(a) Qui est-ce qui convoque le Parlement ?

te brillante prérogative est une de celles que les Anglois ont le plus envié à leur Souverain. Ils réussirent à en dépouiller en partie Guillaume III. Ce Prince consentit qu'on fixât à trois ans la durée du Parlement : les détours de sa politique le servirent mal en cette occasion ; & le zele de la Reine Marie qui le secondoit si bien, n'aboutit qu'à faire éclater une de ces vertus extraordinaires dont l'Histoire d'Angleterre fournit plus d'exemples que celle des autres Nations. Cette Princesse souhaita que M^llord Bellamond son Thrésorier traversât le projet du Parlement triennal. Ce Seigneur qui le croyoit utile au Royaume, refusa d'entrer dans les vûes de la Cour. On se borna à le prier de ne pas entrer au

Parlement , & à rester neutre entre les deux Partis. Il ne goûta pas ce tempérament , & fut un de ceux qui contribuerent le plus à faire passer l'acte. La Reine lui ôta sur le champ sa Charge , & il prit sans balancer le parti qui convenoit à un homme qui avoit de la raison & du courage. Sans s'abaisser à se justifier ou à se plaindre , il réforma son train , & se condamna à une vie privée. Tant de générosité frappa les Anglois. Ceux qui étoient attachés au Prince , comme ceux qui lui étoient opposés , allèrent témoigner en foule au Courtisan disgracié l'admiration qu'ils avoient pour sa vertu , & le conjurer de vouloir partager leur fortune. La Reine ramenée à la véritable grandeur par les exemples de ses sujets,

lui offrit une pension afin qu'il pût vivre selon sa naissance : mais le Milord poussant l'héroïsme jusqu'où il pouvoit aller, répondit, *que ne rendant plus de service, il ne croyoit pas devoir recevoir aucune récompense.* Croira-t-on après cela que George I. ait obtenu assez facilement la révocation de l'acte si désiré qui fixoit à trois ans la durée du Parlement ? Ce n'est gueres qu'en Angleterre qu'on voit le Gouvernement si sensiblement en contradiction.

(a) Cette contradiction est peut-être encore plus sensible entre les termes de la convocation du Parlement & l'autorité dont il jouit. Le Roi écrit lui-même à chaque

(a) De quelle maniere le Parlement est convoqué ?

Seigneur spirituel & temporel de se rendre à l'Assemblée pour lui donner *Conseil*, & il fait écrire par la Chancellerie au Vicomte de chaque Comté, & au Maire de chaque Ville & Bourg, d'envoyer au Parlement les Députés du peuple, pour y *consentir* à ce qui aura été ordonné. Aussitôt que ces Lettres de Convocation sont arrivées dans les Provinces, on y procede aux Elections. On n'y voit que haines, que brigues, que divisions. Les Wigs & les Toris, les Républicains & les Royalistes, les amateurs de l'indépendance & ceux du despotisme, les Courtisans & les créatures du peuple; toutes ces différentes factions causent un tel mouvement dans les esprits, qu'on diroit que la Grande-Bretagne est à cha-

que nouveau Parlement dans le transport d'une fièvre chaude. Chaque Parti veut avoir des Députés à son gré, & les Partis varient chaque jour dans leurs vûes, dans leurs intérêts, dans leurs maximes; il n'est pas possible de les réduire à des classes régulières, ou à des principes fixes. Ils se rompent en autant de branches, qu'il y a de têtes hardies pour conduire les différentes factions. Les divisions & les subdivisions parmi les Wigs & les Toris, ou comme on parle aujourd'hui, dans la corruption & dans l'opposition, se multiplient chaque jour, & forment souvent jusqu'à quinze & vingt classes différentes. Les Citoyens éclairés, sages, vertueux, témoins de ces convulsions politiques, s'éloignent des

affaires ; & des hommes riches ; ardens , ambitieux deviennent les arbitres des intérêts publics. Le peuple , qui payoit autrefois ceux qui se chargeoient de soustenir ses droits , leur vend aujourd'hui son suffrage. Le plus opulent ou le plus prodigue est sûr d'être élu. Il est vrai qu'après s'être ruiné pour entrer au Parlement , on veut se faire acheter chèrement par la Cour. Les Députés mirent leur complaisance à un si haut prix sous le Regne de Guillaume III. que ce Prince leur dit un jour : *Messieurs , je vous serai obligé , si vous voulez réduire vos diverses demandes à une , afin que je puisse voir si le Royaume entier pourroit vous satisfaire.*

(a) Aussitôt que le Parlement s'est formé à Westminster, & que tous les membres qui le composent sont assemblés dans un même endroit, le Roi s'y rend revêtu des habits Royaux, suivi des Princes de son Sang & des Grands Officiers de l'Etat & de la Couronne : s'étant assis sur son Throne, il fait l'ouverture du Parlement par un discours qu'il prononce lui-même, ou qu'il fait prononcer par son Chancelier sur les affaires sur lesquelles la Nation a été convoquée. Ensuite le Roi sort, & n'est plus obligé de se rendre qu'à la dernière Séance, pour confirmer ce qui aura été arrêté. Avant qu'on délibere sur aucune affaire, il faut pré-

(a) Quel est l'ordre qui s'observe dans le Parlement ?

ter

ter trois sermens : celui d'*Allégeance* , par lequel on condamne l'opinion de quiconque admet une puissance supérieure à la Royale , de quelque nature qu'elle puisse être : celui de *Suprémacie* , par lequel on reconnoît le Roi Chef de l'Eglise de la Grande-Bretagne : celui du *Test* , par lequel on abjure la Doctrine de la transubstantiation , de l'invocation des Saints , & de la Messe. Ensuite les deux Chambres délibèrent séparément. Ce qui a été conclu dans l'une , est communiqué à l'autre par les Députés qu'elles s'envoyent. Si la délibération est approuvée par les deux Chambres , elles expriment leur approbation en ces termes : *les Seigneurs , les Communes ont assenti.* S'il arrive que les deux Chambres

soient de différens sentimens , la Chambre Basse se rend dans la Chambre Haute pour conférer avec les Seigneurs ; ou bien les deux Chambres nomment des Députés qui s'assemblent dans la Chambre Peinte. Mais soit que la Chambre Basse traite avec les Seigneurs par elle même , ou par ses Députés , c'est toujourns avec de grandes marques de respect de la part des Communes. Elles sont debout , tête nue , tout le tems que durent les Conférences , & les Seigneurs sont assis & couverts. Si les deux Chambres ne peuvent s'accorder , la délibération est nulle. Leur consentement , quand même il seroit unanime , ne suffit pas sans celui du Roi. Pendant que les deux Chambres traitent des affaires tem-

porelles , le Clergé asssemblé dans le lieu marqué par le Roi , traite séparément de la discipline , des mœurs , de la foi ; ses Réglemens , quelque sages , quelque nécessaires qu'ils puissent être , reçoivent toute leur force de l'approbation , de l'autorité du Parlement. Depuis que les Anglois se sont écartés du centre de l'unité , leur Religion n'est que politique. Ainsi un Membre des Communes proposant dans une occasion d'armer les lois pour réprimer quelque grand désordre , il lui fut répondu par un homme sage, *que le meilleur de tous les remèdes contre la licence publique , seroit un Bill qui ordonneroit de croire en Dieu.*

(a) Tels sont les hommes qui

(a) Quelles affaires on traite dans le Parlement.

font la destinée de l'Angleterre. Il ne leur étoit permis autrefois de s'occuper que des choses pour lesquelles le Roi leur déclaroit qu'ils étoient assemblés. Cela est si vrai que la Reine Elisabeth fit mettre à la Tour un Député des Communes pour avoir seulement osé lui donner un conseil sur une affaire qui n'étoit pas du ressort du Parlement. Maintenant chaque Membre peut proposer ce qu'il lui plaît sur toutes sortes d'affaires pourvû qu'il attende pour parler que l'Orateur lui ouvre la bouche : alors au lieu d'opiner sur ce qu'on a proposé, il peut demander qu'on statue auparavant sur ce qu'il a à dire, ce qui arrive presque à toutes les Séances. D'ailleurs l'Orateur est obligé de mettre en délibération tout ce qui

lui est proposé par un Membre de la Chambre, à moins que la proposition ne fut de nature à être regardée comme crime d'Etat & contraire à la lettre de la Loi.

C'étoit autrefois l'usage de faire savoir d'avance aux Provinces les causes de la convocation des Parlemens. Pendant que cette sage coutume s'est observée, la Cour ne pouvoit pas se rendre maîtresse de cette Assemblée, parce que les Députés étoient forcés d'opiner conformément aux vûes & aux ordres de ceux qui les députoient. Depuis que les Rois se sont mis insensiblement au-dessus de cette obligation si gênante, le peuple qui ignore sur quoi on délibérera dans le Parlement, est obligé de donner à ceux qui le représentent un pouvoir illi-

mité. La plûpart en abusent pour leurs intérêts. A peine sont-ils rassemblés, que les liaisons se forment, que les brigues commencent, les cabales se heurtent; ceux qui occupent les premières places dans le Gouvernement, travaillent à corrompre avec de l'argent, avec des charges, & les graces dont ils disposent, les Membres du Parlement dont ils ont besoin. Car, comme disoit Guillaume III. *Si un Roi d'Angleterre avoit assez d'emplois considérables à donner à tous ceux qui y aspirent, les noms de Wigh & de Tory seroient bientôt abolis.*

Alors ceux qui ont été négligés & qui sont dans le parti opposé à la Cour, se réunissent pour déclamer avec violence contre ceux qui se sont laissés séduire. Ils savent

bien que leurs invectives ne rameneront personne au devoir, mais ils satisfont leur ressentiment, ou acquierent le titre flatteur de défenseurs de la liberté publique. Ils dirigent leurs derniers efforts contre les Ministres les plus puissans dont ils attaquent violemment la conduite. Le célèbre Walpole est celui qu'ils ont le moins ménagé dans les derniers tems. Il étoit assez philosophe ou assez ambitieux pour suivre toujourns ses vûes; aussi disoit-on, *qu'il ressembloit à la Toison de Gedeon qui reçoit & suce la rosée du soleil, tandis que tout ce qui est autour de lui est à sec.*

(a) Pour donner de la dignité, ou inspirer du zele aux Membres des

(a) Du pouvoir & des privilèges des deux Chambres du Parlement.

deux Chambres , on les fait jouïr d'un privilège aussi utile qu'honorable. Il n'est pas permis de les emprisonner ni leurs domestiques , pour dettes pendant la durée actuelle des Sessions. Ce droit est commun à tous ceux qui entrent dans le Parlement : mais les deux Chambres ont chacune leurs avantages particuliers. Les Pairs , surtout les Evêques , n'ont pas dans la Nation le crédit qu'ils devroient naturellement y avoir , parce qu'ils tiennent tous ou presque tous à la Cour par les graces qu'ils en ont reçues ou qu'ils en esperent. Les Communes passent pour les défenseurs des privilèges de la Nation , & jouïssent de la considération qu'avoient autrefois les Seigneurs.

La Chambre Haute a le pouvoir de juger en dernier ressort , & de réformer tous les jugemens qu'on prétend avoir été mal rendus. La Chambre Basse n'a de juridiction que sur ses propres Membres ; encore ne peut elle rien ordonner de plus fort que l'amende ou la prison.

Les premiers n'ont que le pouvoir d'approuver ou de rejeter les Bills qui leur sont présentés touchant les impositions, sans pouvoir y faire , ni même proposer aucun changement. Les derniers , comme représentant le peuple , se sont attribué le droit de proposer , d'accorder des subsides au Roi , ou de lui en refuser.

Le Prince peut augmenter le nombre des Pairs dans le Parlement , & on a vû la Reine Anne

en créer jusqu'à douze à la fois ; mais dès qu'une fois la Pairie a été conférée à une maison , on ne l'en peut dépouiller que pour un crime qui l'en rende indigne , & par une condamnation judiciaire. Le nombre des Députés des Communes est fixe , & le Roi ou le peuple ne peuvent ni le diminuer ni l'augmenter.

Enfin les Seigneurs ont le droit de donner leur voix par Procureur dans le Parlement , pourvû qu'ils aient obtenu du Roi la permission , qui n'est jamais refusée , de s'en absenter. Les Députés des Communes , sans jouir du droit de suffrage durant leur absence , s'absentent souvent. De cinq cens cinquante-huit Députés qu'il devoit y avoir dans la Chambre , il est rare d'y en

voir deux cens, ce qui rend les brigues plus faciles. Un Wigh disoit un jour à un autre Wigh, que s'il se fût trouvé ce matin à l'Assemblée, le Parti auroit emporté une affaire de conséquence. *De combien de voix avons-nous perdu*, demanda froidement l'absent ? *D'une seule*, répondit le plaignant : *Hé bien*, répartit le premier ; *si je me fusse trouvé à la Chambre, nous l'aurions perdue de quatre, parce qu'il y auroit eu de plus quatre Députés Torys que j'ai retenus exprès au cabaret pendant toute la matinée.*

Fin de la seconde Partie.









